Roman Complet: Le Coeur Chemine, par Comtesse Clo

15c

LA REVUE MODERNE

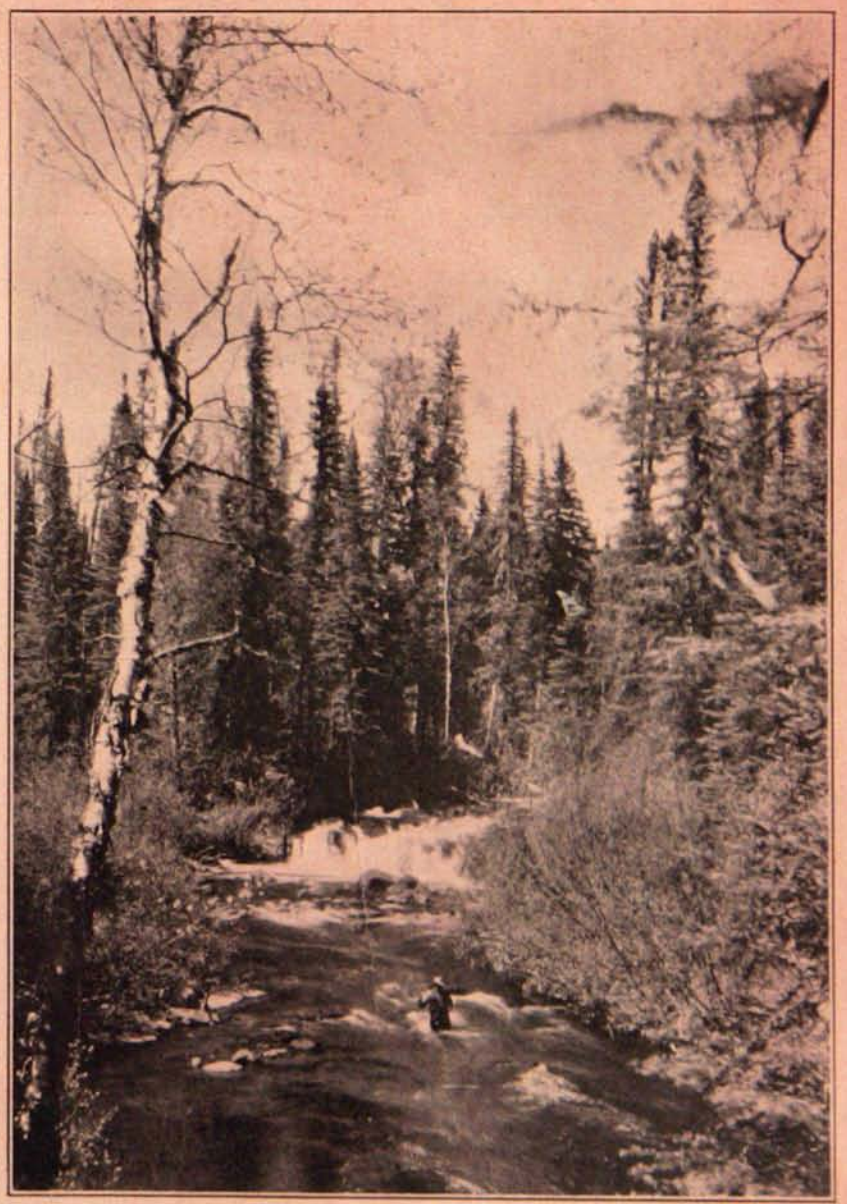


Photo C. N. R.

Dans le silence des bois

12e Année
MONTREAL, CANADA
JUIN 1931 — No 8

Aux porteurs de Titres *des*

EMPRUNTS DE GUERRE ET DE LA VICTOIRE

Déclaration du Ministre des Finances

PENDANT les jours sombres de la guerre, les Canadiens prêtèrent au Gouvernement du Dominion plusieurs centaines de millions afin de contribuer à la victoire des Alliés.

Lorsque les Canadiens prêtaient leur argent au Gouvernement, ils recevaient des titres comportant la promesse que la somme prêtée leur serait remboursée et qu'ils toucheraient des intérêts au taux de 5 ou de 5½ pour cent par année.

Le premier octobre prochain sera la date d'échéance d'une émission de 53 millions de dollars de ces obligations. D'autres émissions viendront à terme prochainement: l'une de 73 millions de dollars le 1er novembre 1932, l'autre de 446 millions de dollars, le 1er novembre 1933; et une émission de 511 millions de dollars sera remboursable en 1934.

Dans l'intérêt des porteurs de ces titres aussi bien que dans l'intérêt national, il ne serait pas prudent d'attendre que ces emprunts viennent à terme pour aviser aux moyens de les rembourser ou de les convertir. Il importe au crédit du pays que les initiatives nécessaires soient prises assez longtemps d'avance. Le Gouvernement estime qu'il est opportun d'offrir en ce moment aux Canadiens l'occasion d'échanger les titres qu'ils possèdent déjà et qui échoient au cours des années prochaines, contre de nouvelles obligations du Dominion du Canada portant intérêt au taux de 4½ pour cent par année, ce qui est un rendement très avantageux. Jusqu'à l'échéance des obligations actuellement en cours, ceux qui accepteront cette offre continueront naturellement de toucher des intérêts au taux prévu dans les titres qu'ils auront convertis.

Les Canadiens sont instamment invités à échanger les titres qu'ils ont en portefeuille contre des obligations de la nouvelle émission. Ils faciliteront ainsi la politique financière du pays dans l'avenir, ils maintiendront le crédit du Canada, et ils aideront d'une façon appréciable le Gouvernement en cette période de rajustement mondial.

On ne demandera pas de fonds nouveaux en ce moment, et l'on ne lancera pas d'obligations nouvelles. On projette de limiter à 250 millions de dollars la présente conversion; mais le Gouvernement se réserve le droit d'augmenter cette somme, à sa discrétion, si les Canadiens manifestent le désir de conserver leurs placements en fonds publics de leur pays. Les listes de souscription seront closes le 23 mai.

J'engage vivement mes compatriotes à m'accorder leur concours le plus actif. Cette conversion est l'une des plus vastes finances que notre pays ait effectuées au cours des dernières années; elle fera honneur à la fois au Canada et à ses citoyens.

Ministre des Finances

Montréal, Juin 1931

LA REVUE MODERNE

Revue mensuelle

Président-Directeur:
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef ..... Jean BRUCHESI
Pages Féminines ..... MARJOLAINE
Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame
Tél. HArbour 6195

Représentants:
G.-M. RAE, Toronto
J.-W. HASTIE, New-York
Franklin-E. WALES, Chicago
Thomas-J. STOBART, Londres, Ang.

Sommaire

A propos des événements d'Espagne 3
Jean BRUCHESI
Liminaire 4
Rosaire DION
Beauté 4
Rosaire DION
La promenade 4
Charles-E. HARPE
A l'Allouette-Villanelle 4
Alfred DROIN
La leçon du pauvre 6
Claire DE VILLE
Les climats par étages 7
Gertrude BASKIN
Page littéraire 8
Jean BRUCHESI
Exposition Paquette-Fainmell 9
Henri GIRARD
De l'éducation physique et sportive des jeunes filles 41
Jean-A. LATTE
Pour la vérandah ou la terrasse 12
Notre mystérieux intime, *Celia Caroline Cole* 16
Comment meubler un solarium 24
Modes 28-33
Nouveautés pour la table 38
Le Courrier du mois 43
La Petite Poste 50
MARJOLAINE
De tout un peu 4
Les Cantons de l'Est 5
La Vie Canadienne 10
L'élégance de la simplicité 21
EN COLLABORATION

ROMAN

Le Coeur Chemine

Par Comtesse CLO

Une jeune étudiante, dont les mystérieuses espérances ont une radieuse fraîcheur, a cru que la science pouvait remplir sa vie et combler le vide de son coeur de vingt ans. Mais le coeur ardent de l'héroïne réclame à son tour ses droits au bonheur et, doucement, chemine par l'amour vers un devoir nouveau 11

La politique étrangère

A propos des événements d'Espagne

Par Jean BRUCHESI

L'ESPAGNE, la "noire" Espagne, comme disait un jour René Bazin, a vu partir, dans la première quinzaine d'avril, le descendant des Bourbons, Alphonse XIII, son roi depuis 45 ans. Jusqu'au lendemain de la grande guerre, la patrie du Cid paraissait vivre encore des restes de la splendeur que lui avaient apportée un Ferdinand V, un Charles-Quint, un Philippe II. Mais il y avait un malaise espagnol qui, dans sa forme moderne, remonte aux premières années du XIXe siècle, malaise dont le point culminant fut atteint entre 1868 et 1876. A cette époque, l'Espagne goûta à la république. On se remit à parler des Espagnes, et Mistral lui-même, qui croyait alors à la vertu démocratique, avait salué la Catalogne indépendante. Bien vite, le désenchantement avait suivi le départ d'Isabelle. Les tendances séparatistes, accentuées par la disparition du lien qui unissait les Espagnes, l'instabilité des gouvernements aggravée par le manque d'entente et par les manifestations démagogiques, favorisèrent le prompt retour de la monarchie. En 1876, l'Espagne recevait une constitution qui est encore en vigueur et que les républicains victorieux espèrent remplacer après les prochaines élections générales.

Le retour des Bourbons — à peine est-il besoin de mentionner le rapide passage d'un prince de Savoie sur le trône de Charles-Quint — ramena le calme dans la péninsule. Il s'en fallut cependant que l'Espagne se remît à jouer un rôle dans la politique internationale, sauf pour se heurter à l'Allemagne impériale, aux îles Carolines, et surtout aux Américains qui lui enlevèrent, en 1898, les débris de cet empire sur lequel, jadis, le soleil ne se couchait pas. Comme endormie dans ses souvenirs de gloire, foncièrement attachée à des traditions millénaires qui ne méritaient pas toutes d'être l'objet d'un culte aussi fidèle, terre chaude où l'on ne cessait d'être passionné avec violence, fier avec arrogance,—tels ces seigneurs du temps de Philippe IV qui n'avaient pas leurs pareils pour se draper dans leurs capes en guenilles, — l'Espagne jouissait d'une paix relative et le malaise s'était quelque peu atténué, pour reprendre au lendemain de la grande guerre.

La dictature, peut-être trop débonnaire, de Primo de Rivera, en dépit de ses fautes et d'erreurs de tactique, avait paru remettre l'Espagne sur la voie des développements économiques et des transformations nécessaires. Quand la dictature tomba, n'ayant pas reçu l'appui des éléments les plus intéressés au maintien de l'ordre, le ciel d'Espagne recommença à se couvrir de nuages. De plus en plus vulnérable, parce que plus découvert, le pouvoir avait en outre à souffrir des rivalités qui mettaient aux prises les hautes classes elles-mêmes. Celles-ci, au lieu de présenter un front uni devant l'assaut des partis de gauche et d'extrême-gauche composés d'ouvriers et d'intellectuels, offraient le triste spectacle de leurs divisions et de leur mesquinerie.

Des observateurs sérieux signalaient le danger d'une telle conduite; quelques hommes énergiques s'efforçaient de remonter le courant, et, il n'y a pas longtemps, un grand d'Espagne adressait à la noblesse de son pays un message que les classes intellectuelles, les classes plus fortunées, dans tous les Etats, feraient bien de méditer. Il faut, proclamait le duc de Tetouan, "que les nobles maintiennent le prestige de leur classe, non pas en imitant l'attitude prise par la noblesse dans le passé, mais par l'étude et le travail qui ennoblit, par la cordialité dans les rapports sociaux, par la reconnaissance du mérite et des sacrifices des autres."

Il était trop tard. En majeure partie par la faute d'aristocrates et de grands bourgeois, coalisés contre le monarque, et par l'opposition de ces catholiques libéraux qui s'imaginent que l'Eglise sera plus libre en république, l'inévitable allait se produire. Les élections municipales du 12 avril dépassèrent les prévisions des plus optimistes républicains, au moins dans la majorité des grandes villes. Deux jours après, pour éviter la guerre civile à son pays, avec cette crânerie dont il a donné tant de preuves, Alphonse XIII quittait l'Espagne, "la couronne sur la tête", a-t-on dit.

Avant de conclure à la chute définitive de la royauté espagnole, il est bon d'attendre la suite des événements; et même si les élections de juin donnent une majorité à la république des professeurs, il sera encore trop tôt pour tirer le rideau sur le régime monarchique. Un pays ne passe pas ainsi, du jour au lendemain, sans secousse, d'un régime plusieurs fois centenaire à un système de gouvernement tout à fait différent. Des réactions pourraient bien se produire comme en 1876. L'histoire est un perpétuel recommencement. S'il est vrai qu'aucune forme de gouvernement n'est éternelle, il n'en est pas moins vrai aussi que la république démocratique n'est pas le *nec plus ultra* en politique. Ce qui se passe en Espagne, depuis la victoire incomplète des républicains, laisse présager des jours bien sombres, ne s'agirait-il que des tendances séparatistes, tendances lointaines dont seule la royauté avait pu, jusqu'ici, retarder le succès. Il faut savoir lire entre les lignes des dépêches filtrées qui nous arrivent d'au-delà des Pyrénées.

Le peuple espagnol ira aux urnes en juin. C'est lui qui donnera, paraît-il, le pouvoir constituant aux futurs Cortès. Quand on sait comment les choses se passent dans une démocratie, il serait plus juste de dire qu'un petit groupe d'agents actifs, plus ou moins scrupuleux, feront voter ce peuple, cette masse qui, comme toutes les masses, prise dans son ensemble, n'a à peu près jamais de doctrine définie sur les grands problèmes qu'on lui soumet, ni de convictions bien arrêtées sur ses propres besoins. Celui qui flatte la foule est presque toujours celui qui a chance de recueillir ses suffrages et ses acclamations, quitte à la voir se retourner contre lui

(*Suite à la page 4*)

LE JARDIN DU POETE

LIMINAIRE

Nous marchons; devant nous
la poussière se lève,
Elle reçoit nos pas et les
ensevelit.

Sully PRUD'HOMME

MES OASIS... ce sont les îles
Rêveuses du recueillement;
Le fugace miroitement
D'archipels lointains et de villes.

Au gré d'illusions subtiles,
J'enclos en mon sonnet fervent
L'or, et la fumée, et le vent
Qui teintent mes bonheurs futiles.

Ayant pour rythmes et couleur,
Amour, Orgueil, Beauté, Douleur,
— Sables d'or que le vent soulève

Au désert immense du Rêve —
J'érige en l'ouragan pervers
Ces bleus minarets de mes vers.

(Extrait des *Oasis*.) Rosaire DION

BEAUTE

Atôme d'infini, Beauté!

C'est ton souffle qui passe au sein de la forêt;
C'est ta main qui se pose au flanc du marbre rose;
C'est ton parfum qu'on hume au cœur de chaque rose,
Tu marques, ô Beauté, le monde à ton signet!

Impalpable Beauté, tu connais le secret
D'endormir sous tes pas tout un monde morose;
Tes mains sont des calmants pour la sombre névrose
Quand tu viens parmi nous, belle comme un regret.

C'est ton feu qui scintille en la nuit infinie;
C'est ta voix qui nous parle au sein de l'harmonie
En un rythme éternel où valsent les espoirs.

Mais, clarté tremblotante et si belle d'un cierge,
Tu te mires surtout dans le double miroir
Du limpide regard d'une craintive vierge.

(Extrait des *Oasis*.) Rosaire DION

LA PROMENADE

Elle se promenait dans l'ombreuse avenue
Par cette après-midi d'Eté;
Sa robe était légère et sur sa gorge nue
Se voyait un grain de beauté.

Le temps était trop chaud pour me presser en ville;
Un banc m'invitait au repos...
Elle se promenait, toujours, d'un pas tranquille,
Tenant à la main son chapeau.

J'admirai ses cheveux, noirs comme l'Andalouse.
Elle était belle, savez-vous!
Le bout de son soulier taquinait la pelouse
Et je rêvais d'un rendez-vous.

Tout en se promenant elle devait attendre:
Elle se détournait souvent...
Par ce geste j'ai vu son regard doux et tendre
Qui se fixait vers le levant.

Elle partit. Moi je demeurai sans mot dire;
Mais depuis, je vais, tous les jours,
Dans l'ombreuse avenue, y chercher son sourire
En me détournant à mon tour!

Charles-E. HARPE

A L'ALOUETTE-VILLANELLE

Grand poète aux petites ailes,
Tu ne chantes que pour les cieux
Ton chant aux notes éternelles.

L'aube t'habille d'étincelles,
Et t'ouvre un chemin radieux,
Grand poète aux petites ailes.

Loin du monde et de nos querelles,
Il rend nos cœurs moins soucieux,
Ton chant aux notes éternelles.

En plein azur tu nous appelles,
Et l'on te cherche en vain des yeux,
Grand poète aux petites ailes.

Quelles verius surnaturelles
Enseigne, si pur, si joyeux,
Ton chant aux notes éternelles?

Puisque viennent les heures belles,
Qu'il m'apprenne à louer les dieux,
Grand poète aux petites ailes,
Ton chant aux notes éternelles.

(La Triple Symphonie) Alfred DROIN

A propos des événements d'Espagne

(*Suite de la page 3*)

pour le moindre prétexte. On en est bien revenu, dans certains Etats, de la démocratie pacifique, source de toutes les vertus. Pacifique, la démocratie qui a fait toutes les révolutions depuis plus d'un siècle? Pacifique, la démocratie qui ravage le Portugal depuis le départ des rois? Pacifique, cette démocratie américaine qui a fait cinq guerres en cent ans, sans parler de son impérialisme de banquiers et de sa politique de gendarme intéressé, dans les Antilles et l'Amérique Centrale?

Le départ d'Alphonse XIII, dont personne, à moins d'être fermé à tout sentiment de noblesse, ne peut nier la grandeur, a fait pousser, même chez nous, des cris d'enthousiasme. Le peuple espagnol paraît-il en avait assez d'être l'esclave d'un "tyran". Il s'est révolté, a brisé ses chaînes... Le voilà libre..., à même de puiser à toutes les sources du bonheur: liberté, égalité, fraternité. Il est le seul maître de ses destinées. Il se gouvernera lui-même, comme si le pouvoir, jusque là confié à un seul homme élevé au-dessus de tous les partis et de toutes les classes, n'était pas tout simplement passé sous le contrôle d'un petit groupe dont l'intérêt ne se confond pas avec l'intérêt général. Le peuple souverain? C'est un bobard, puisque le principe même des démocraties — cela changera peut-être avec le temps — fait tout dépendre de la force du nombre. Le mal, si mal il y a, ne fait que changer de place; avec cette seule différence que, dans une monarchie contrôlée, il y a un médecin préparé à ses fonctions, tandis que, dans une démocratie, chacun s'improvise médecin, apporte des remèdes: ce qui n'est pas pour hâter la guérison du malade.

Jean BRUCHESI

DE TOUT UN PEU

L'ART DE LA RECLAME

De l'*Européen*.— Un éditeur de Chicago avait publié le livre d'un jeune auteur. Le livre avait un titre bien fait pour plaire au "grand public": *La Victoire de l'amour*... Nonobstant, la vente était faible.

Alors, l'auteur eut une idée géniale. Il fit paraître, dans les principaux journaux des Etats-Unis, l'annonce suivante:

"Jeune millionnaire, blond, musicien, sportsman, homme du monde accompli, cherche à se marier avec une femme répondant aux qualités physiques et morales de l'héroïne du roman: *La Victoire de l'amour*".

Quelques jours plus tard, l'édition était entièrement épuisée...

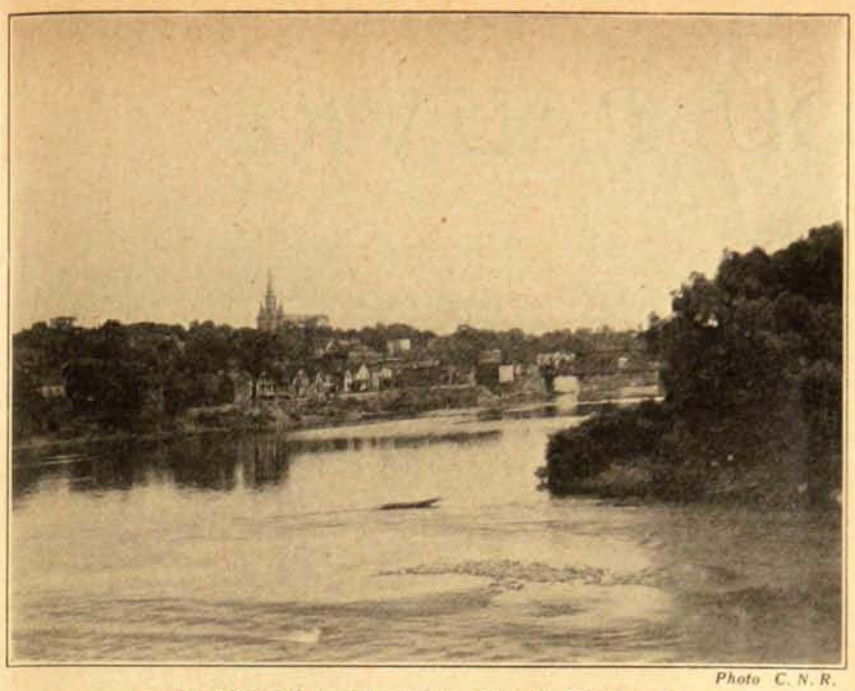


Photo C. N. R.

La rivière Saint-François, près de Sherbrooke



Photo C. N. R.

Vue de Danville

VISITONS NOTRE PAYS

LES CANTONS DE L'EST

SITUES pour une bonne partie dans la région des Apalaches, les "Cantons de l'Est" de Québec présentent un ensemble d'altitude (de 500 à 1,500 pieds), de soleil et d'air embaumé, qui change en récréation véritable tout voyage qu'on y fait.

Ce climat seul, à défaut d'autres attraits, attirerait dans les Cantons des milliers de visiteurs en quête d'un repos physique et mental. Mais lorsque l'on a constaté leurs attraits variés, — paysages délicieux, si délicatement décrits par M. Harry Bernard dans *La Ferme des Pins*, intérêt historique remarquable, villégiatures charmantes, — on ne s'étonne plus de la multitude qu'ils attirent chaque année. Des milliers de citadins, venus particulièrement de Montréal et de Québec, villégiaturent chaque été dans les Cantons de l'Est et rendent ainsi témoignage à la permanence de leurs attraits.

Les paysages y sont superbes. Présentant pour la plu part le caractère adouci des paysages peu montagneux, ils reçoivent quelques traits de pittoresque rugueux des longues crêtes qui se détachent de la chaîne principale et s'étendent dans toutes les directions pour briser la régularité des ondulations et créer plus de beautés qu'on n'en peut trouver parfois dans les régions montagneuses les plus renommées.

Les points d'intérêt historique abondent dans tout le district, mais on les trouve particulièrement le long de la route des envahisseurs américains, où les noms d'Arnold et de Montgomery sont marqués en traits ineffaçables. La bonne entente, ce grand desideratum des races française et anglaise de l'Ancien et du Nouveau monde, trouve ici sa plus haute expression, les robustes descendants des *United Empire Loyalists* qui colonisèrent cette région vivant en harmonie parfaite avec leurs voisins canadiens-français qui, pacifiquement, mais sûrement, ont refait la conquête de cette région.

Les Cantons de l'Est possèdent de nombreux lacs magnifiques qui servent de fond de scène à des centres de villégiature populaires. Massawippi, "le plus joli des lacs", est peut-être le plus fréquenté. Ses rives et le versant des montagnes avoisinantes sont couverts de villas coquettes, avec, ici et là, quelques charmantes colonies estivales. Memphrémagog, magnifique nappe d'eau longue de trente milles et dépassant quelque peu la frontière, et Brome qui s'étend un peu à l'ouest, se comparent avantageusement au lac Massawippi, sans toutefois le dépasser en popularité. Le lac Orford — qui donne aussi son nom a une montagne en train de devenir célèbre par les vers de M. Alfred Desrochers — le lac Aylmer, le petit lac Magog, et plusieurs autres offrent à peu près la même beauté et le même intérêt. On y trouve toutes les facilités pour le sport et les amusements en plein air: pêche, bain, canotage, golf, tennis, équitation, automobilisme, marche, danse, etc.

Il convient de signaler que les Cantons de l'Est sont, depuis quelques années le centre d'un intéressant mouvement littéraire, riche de fruits et de promesses, dont M. Louis Dantin se plaisait à faire l'éloge au soir des vingt ans de *La Tribune*. "Sherbrooke, écrit-il, nid d'écrivains et de poètes". Et, après avoir énuméré quelques-uns de ces porteurs de plume et de rythmes, Louis Dantin ajoute: ("Cette liste) prouve que, chez nos compatriotes de l'Est, l'esprit marche avec la matière; qu'aucun progrès ne leur suffit qui n'entraîne pas le développement intellectuel, qui n'a pas sa part d'idéal.

"Quand on songe qu'une minime partie de ce territoire fut d'abord habitée par la race canadienne-française; qu'il y a cinquante ans, Sherbrooke et sa contrée, étaient pour les trois-quarts, aux mains de nos compatriotes anglais, qu'il y fût question, pour les nôtres, de conserver leur langue avant de songer à l'écrire, ce résultat a de quoi surprendre et surtout donner foi en l'avenir".



Photo C. N. R.

Waterloo, centre industriel et agricole



Photo C. N. R.

Un coin charmant près de Sainte-Ursule

NOUVELLE INEDITE

LA LEÇON DU PAUVRE

Par Claire de VILLE

C'ETAIT un temps couvert, un vrai temps de Bretagne: ciel gris ouaté de nuages qui, poussés par la brise, paraissent se poursuivre dans l'espace; genêts et bruyères se couchaient lamentablement sous la rafale et les feuilles, arrachées des arbres, voltigeaient un instant, puis s'éparpillaient dans la plaine. Au loin, un bruit sourd et continu, claquement des vagues sur la falaise, se mêlait au sifflement de la brise. Quelques masures au toit de chaume s'estompaient sous la brume. Paysage mélancolique qui s'harmonisait avec mon état d'âme...

Las de marcher, sans but défini, je m'assis un instant sur les marches d'un de ces calvaires qui s'élèvent à tous les croisements de chemins, là bas, au pays d'Arvor, et je songeais...

J'étais triste... fatigué, énervé... Pourquoi?...

Pourquoi? tout simplement parce que j'étais furieux à la pensée que ma famille allait s'augmenter encore d'un enfant! Trois enfants!... A mon avis c'était beaucoup trop, de notre siècle.

La tête dans mes mains je pensais avec amertume aux privations qu'il me faudrait m'imposer dans le courant de cette année, pour équilibrer notre budget... Déjà avec deux enfants, je trouvais la charge lourde. L'ainé avait dix ans, et le second entrait dans sa septième année. Tous deux devaient entrer dans un collège, ce qui augmentait mes dépenses annuelles.

"Tout arrive à la fois, pensai-je. Que faire?

Se priver... C'est bon à dire. La vie devient intenable quand il faut se refuser toute satisfaction personnelle. L'arrivée de ce moutard va obliger ma femme à prendre une seconde bonne, ou tout au moins une femme de ménage pour aider notre cuisinière. Pour payer cet extra, nous devrons limiter nos sorties, renoncer à aller aussi souvent au théâtre, et nous contenter d'un cinéma de prix plus abordable. Je vais être contraint à réduire mes dépenses de chasse, car ma femme a raison, lorsqu'elle déclare que le gibier coûte plus cher à tuer qu'à acheter. Au diable les nombreuses familles, c'est bon pour les milliardaires; j'estime que trois enfants sont de trop pour des petits rentiers comme nous qui ne peuvent dépenser plus de 25,000 frs. par an..."

25,000 frs... Cette somme me paraissait dérisoire, lorsque je la comparais aux revenus de la plupart de mes amis. Philippe, Pierre, Jacques, avaient une belle situation et pouvaient se payer le luxe d'avoir une nombreuse nichée!... Longtemps je continuais à me lamenter ainsi, oubliant l'heure qui passait. La perspective des petites privations qu'il me faudrait m'imposer me mettait hors de moi.

Tandis que je m'abimais dans mes réflexions, la tempête s'était levée sans que j'y pris garde. Soudain, le son d'une cloche m'arracha à ma rêverie. L'Angélus sonnait à la paroisse voisine. Je regardai le clocher qui émergeait des arbres et cherchai à m'orienter. J'avais marché longtemps devant moi, sans me soucier du chemin que je suivais, et je me ne rendais plus compte de la direction que je devais prendre pour regagner mon logis. Ce pays m'était inconnu; j'y étais venu passer la saison d'été, et, jusqu'à ce jour, je ne m'étais guère promené, jouissant uniquement des plaisirs qu'offre la vie de plage. Notre séjour touchait à sa fin, et certes ces vacances eussent compté parmi les plus agréables de mon existence, si ces dernières semaines n'avaient été gâtées par la perspective d'un enfant de plus nous arrivant dans quelques mois. C'était cette pensée obsédante qui m'avait amené seul, en ces lieux, loin de la petite station balnéaire ou nous séjournions.

Il y avait une maisonnette non loin du calvaire ou je m'étais reposé. Craignant de m'égarer, je résolus de demander mon chemin aux habitants de cette chaumière. La pluie, qui commençait à tomber dru, me confirma dans ma décision, et d'un pas alerte je me dirigeai vers la porte. Au bruit de mes pas sur le gravier du chemin, une bande de marmots se précipita sur le seuil... bambins de toutes tailles, barbouillés et vêtus pauvrement. Ils me regardèrent avec une curiosité visible. Je compris qu'ils n'étaient guère habitués à voir passer des messeieurs dans ce coin retiré qu'ils habitaient.

Une femme était assise au coin de l'âtre; elle tenait sur ses genoux un bébé qu'elle allaitait, tout en fredonnant une complainte triste et monotone. Lorsque j'entrai, elle leva la tête et parut étonnée elle aussi. Je m'empressai de lui expliquer la raison qui m'amenait.

"Ah! mon pauvre Monsieur! s'exclama-t-elle, vous allez dans la direction opposée à celle qu'il faudrait prendre! Porspodec est à six kilomètres; il vous faut une bonne heure pour y arriver en prenant les raccourcis. Ma fille ainée ira vous mettre sur le chemin, mais attendez que la pluie cesse; ce grain d'orage ne peut durer. En attendant, asseyez-vous sur ce banc, et, si cela peut vous faire plaisir, la petite vous servira des crêpes que j'ai faites ce matin pour fêter ses dix ans. Il se fait tard et vous devez avoir faim".

J'acceptai avec plaisir; la fillette, sur l'ordre de sa mère, déposa sur la table, devant moi, une pile de crêpes, avec une motte de beurre. Une bouteille de cidre complétait ce repas improvisé. Je constatai avec étonnement que j'avais faim, et tout en faisant honneur aux crêpes de mon hôtesse, j'inspectais cet intérieur breton, que je ne connaissais pas encore, car j'entrais pour la première fois dans une chaumière. Il me parut étrange, avec ses lits clos la grande armoire sculptée, la table massive, et l'immense cheminée. Ce modeste logis avait un cachet tout particulier.

Les enfants me regardaient, groupés autour de la table où je mangeais. Je m'amusais à les compter. Ils étaient au nombre de dix, y compris le poupard qui s'était endormi sur les genoux de la femme. A ce moment, un homme entra; c'était un vigoureux marin, à la physionomie joviale; il portait ses filets et un panier dans lequel un grand Kong s'agitait désespérément. Un garçonnet d'une douzaine d'années qui le suivait, vêtu du complet rouge brique que portent les mousses de la côte, alla vers la femme et l'embrassa.

"Bonjour mère, dit-il.

— Tout a bien marché, aujourd'hui, Jeannie, demanda l'homme en déposant aussi un baiser assez rude sur le front bruni de la paysanne.

— "Oui, répondit-elle; et pour vous, la pêche a-t-elle été bonne?

—"Hum! pas fameuse! La chasse nous avait trop favorisés hier. Néanmoins, je ne reviens pas les mains vides, et te rapporte de quoi nourrir la nichée demain!"

A ce moment il m'aperçut; la paysanne lui expliqua la cause de ma présence dans la maisonnette; il vint s'asseoir à côté de moi, et, se versant une rasade de cidre, l'avala d'un trait, en me disant:

"A votre santé, Monsieur".

Puis nous engageâmes la conversation. Il parla de la pêche qui était son gagne-pain.

"C'est un rude métier, me dit-il, mais il ne faut pas se plaindre car il rapporte, et, dame! il en faut pour nourrir toute cette bande!"

D'un geste circulaire, il désigna les enfants éparpillés dans la pièce.

Je restai un instant interdit. Ce que je vais écrire peut paraître inadmissible; c'est pourtant la vérité. L'idée ne m'était pas encore venue que tous ces marmots, d'un âge assez rapproché, pussent être frères et sœurs.

"Les onze sont à vous?" m'écriai-je avec un étonnement que je ne cherchais pas à cacher.

—"Oui, et non, répondit l'homme, c'est-à-dire c'est tout comme!..."

Et baissant la voix, il ajouta en désignant le bébé et deux fillettes qui jouaient dans un coin:

"Pas ceux là, je les ai adoptés!..."

Je le regardai, de plus en plus surpris. Il reprit:

"J'ai huit enfants, dont voici l'ainé. (C'était le mousse). La dernière a deux ans. J'ai eu le malheur de perdre un petit de trois mois au printemps dernier. A ce moment notre voisine Rose Ledoux, veuve et bien malade, fut envoyée à l'hôpital. Son mal était là. (Il frappa sa poitrine). Cà c'est inguérissable chez nous, mon bon Monsieur! Son homme en était mort aussi. Or elle avait trois enfants dont deux jumelles. C'était bien triste de voir ces pauvres petits abandonnés que l'on allait mettre à l'assistance. Alors, ma femme, le soir de l'enterrement de notre cher mignon (c'était trois jours après le départ de la pauvre mère), me dit:

"Yves qu'est-ce que tu dirais si je remplaçais Michel par le petit Ledoux. Si Dieu ne nous l'avait pas repris, nous l'aurions bien nourri, alors... En attendant qu'il soit plus fort, il boira à mon sein ce que l'autre aurait pris; après, dame! le Bon Dieu, bien sûr, nous viendra en aide!" J'hésitai une seconde, puis répondis:

"Eh! bien oui, va, prends-le!"

A ce moment les deux petites sœurs vinrent nous demander du pain. La femme, chargée de les nourrir en attendant leur départ pour l'assistance, s'était saoûlée et avait oublié de leur faire à manger. Elles avaient l'air si malheureuses, que Jeannie et moi, nous en fumes remués et la voilà qui me dit:

"Yves, je frémis, vois-tu, quand je pense qu'à moi aussi cela pourrait m'arriver: te perdre, tomber malade, être obligée d'abandonner mes pauvres enfants. Il faut remercier Dieu, vois-tu, et lui demander de nous conserver la santé, à tous".

Puis, au bout d'un moment elle reprit avec hésitation:

"Yves, si tu voulais, on prendrait les grandes aussi, deux bouches de plus à nourrir, ça compte pas quand on est déjà dix. Voilà Yann qui gagne sa vie avec toi; Françoise a onze ans; elle est forte et on me l'a déjà demandée au village. Elle peut nous rapporter trente à quarante francs par mois. Kate la remplacera pour m'aider au ménage; elle est bien débrouillée pour ses neuf ans. Yves, si tu voulais?"

Ah! mon bonMonsieur, cette fois j'hésitai pour de bon. Deux enfants en plus, c'est que ça en coûte des sacrifices! En plus de la nourriture, faut les habiller.

Les petites qui avaient entendu les paroles de ma femme, comprirent mon hésitation. Alors elles vinrent se blottir contre elle, et voilà que ça m'a fait mal au cœur de les repousser. Enervé, remué dans tout mon être j'ai crié:

Tonnerre de Brest! garde-les tous si tu veux, et n'en parlons plus.

Puis je suis parti en claquant la porte. Le lendemain matin quand je revins de la pêche, je trouvai le moutard pendu au sein de ma femme, et les deux jumelles qui dormaient dans le coffre à bois, provisoirement garni de paille fraîche. Un mois après la veuve Ledoux mourait à l'hôpital. C'est pourquoi, Monsieur, vous voyez onze enfants chez nous".

Le marin avait parlé en toute simplicité, et je l'avais écouté, ému de tant de grandeur d'âme. Emu... et surtout honteux de la leçon que ce pauvre me donnait. Non seulement il acceptait sans murmurer les enfants que Dieu lui envoyait, mais, par charité, il adoptait trois orphelins. Sa Foi, cette Foi immuable du Breton, lui donnait la certitude d'être secouru par la Providence, dans cette lourde tâche qu'il s'imposait bénévolement, en augmentant le nombre de ses enfants. Courageux. Il ne reculait pas devant les nouvelles privations qu'il lui faudrait s'imposer désormais.

Ah! il n'était guère question de satisfactions personnelles pour cet homme de devoir...

Je restai sans paroles devant un si bel exemple de foi et de charité chrétienne, et je songeai, à ma première faiblesse, à ma lâcheté...

La pluie avait cessé. Je me levai. L'homme me tendit la main. Alors je pris cette main caleuse et la serrai avec effusion... comme j'eusse serré celle d'un homme célèbre. Humble marin, obscur travailleur, c'était un héros...

... Puis, je m'inclinai devant la femme, dont le cœur noble ignorait ces vains calculs d'intérêt qui étouffent tous les bons sentiments chez nous, citadins, avides de plaisirs et trop soucieux de notre bien-être.

A pas lents je m'éloignai de la modeste chaumière, où j'avais reçu cette grande et belle leçon du pauvre... Et je songeai à cette pensée de Lacordaire qui s'appropriait si bien au dévouement de ces braves gens:

"La charité est l'Océan où commencent et aboutissent toutes les autres vertus".

LES CLIMATS PAR ETAGES (1)

Par Gertrude BASKIN

GIRARDOT, où vient de nous déposer l'hydravion, nous disposons de quelques heures avant de nous confier au puissant train qui va nous emporter à l'intérieur des terres, jusqu'à l'altière capitale, Bogota. Malgré tout ce que j'avais entendu dire du périlleux trajet de Girardot à Bogota, mon imagination restait bien au-dessous de ce qui m'attendait. Il est assez rare, en effet, qu'on passe, en cinq heures, de la zone des oranges à celle du blé d'Inde. Mais n'allons pas plus vite que le train.

Le départ de Girardot ne manque pas de couleur. Le "Tout-Girardot" assiste à l'ébranlement du train. La gamme sociale nous conduit du caballero olivatre, en toile blanche immaculée, jusqu'au négrillon court-vêtu, assis de biais sur un âne aussi intéressé que lui. Les femmes s'embrassent, cherchent leurs enfants; les hommes s'appliquent l'accolade sud-américaine, ce qui consiste à s'abattre dans les bras l'un de l'autre en se tapotant le dos. Miracle, le train s'agite à l'heure annoncée. D'abord nous traversons la ville. Exception faite de quelques rues principales, où se trouvent les édifices respectables, c'est une agglomération de cabanes et de huttes. Jusqu'à la sortie de la ville, fenêtres et portes s'animent des signes d'adieu les plus exubérants. Mais, déjà se dresse à l'horizon le mur bleuâtre des Basses-Andes. Est-il possible que nous goûterons bientôt la fraîcheur des montagnes? Girardot, comme d'ailleurs tout le parcours de la Magdalena, nous a tenus dans une véritable fournaise.

Le train traverse maintenant la plaine. Végétation luxuriante. Les champs sont d'un vert vif, et les clôtures, garnies de vignes en fleurs. J'évoque, puisque nous sommes en janvier, les clôtures de Québec enfouies sous les bancs de neige. Ici, printemps perpétuel. La Colombie est située si près de l'Equateur, que le seul changement de saison consiste à passer du beau temps à la pluie et vice-versa, les variations de climat n'étant dues, ici, qu'aux différences d'élévation.

Haltes à tout propos et qui ne finissent pas. Fumée noire, âcre, entrant plein les fenêtres et plein les poumons. J'étouffe; mais mes voisins ne semblent pas le moins du monde incommodés. Je change de banquette; la fumée en fait autant. J'examine les voyageurs, hommes d'affaires se rendant correctement à la capitale. Où donc est cette foule pittoresque que le train absorba à Girardot? Evidemment en seconde et en troisième classes. C'est là que je devrais être, moi qui prétends poursuivre des études en géographie humaine!

Avant d'arriver à la petite ville de *Tocaima*, nous passons non loin de la colonie des lépreux de Aqua de Dios. Les statistiques de 1912 indiquent pour cette année-là 3,745 malades. Le gouvernement a pris en main de faire disparaître pareille plaie, et des règlements très sévères ont été à cet effet promulgés.

Avec Tocaima la plaine finit. Déjà, les versants des collines où nous pénétrons sont d'une végétation moins généreuse. Défilé. Le train est forcé de cotoyer la rieuse rivière d'Apulo. Nous touchons bientôt le petit village de ce même nom, lieu de villégiature des citoyens de Girardot. Le train lui-même y prend un court repos. C'est qu'il lui faut ramasser toutes ses énergies avant de se risquer dans la rude ascension qui l'attend. Nous en profitons pour jeter un coup d'œil sur le village, qui est charmant et, ce qui est autrement appréciable, d'une reposante fraîcheur. Arbres géants, jolies villas aux teintes de pastel, vieux pont de pierre de style espagnol, sans parler du magnifique hôtel dont l'a doté l'Etat.

Le train repart. Nous cotoyons encore la rivière, jusqu'à Anopoima. Les montagnes se haussent de plus en plus. Nous arrivons à SAN JOACHIM. Grande foule. Etals de bouchers en pleine station, sous des auvents. Dans le brouhaha que crée l'arrivée du train, un chien s'esquive avec un morceau de choix, longuement convoité sans doute. On le poursuit. Cris. Eclats de rire. Mais ceux qui, comme moi, font le trajet pour la première fois examinent plutôt, non sans quelque appréhension, la montée qui nous sépare de La Meza, soit deux mille pieds presque perpendiculaires.

Le train fera désormais des merveilles. Si l'on excepte quelques montées au Pérou, l'ascension que nous entreprenons est reconnue pour l'une des plus hardies de l'univers entier. Il va de soi que nous n'escaladons pas pareille pente en ligne directe. Le train grimpe de la façon dont monte un cheval tirant une lourde charge, de gauche à droite et de droite à gauche. Tant d'efforts confèrent à la courageuse locomotive une sorte de personnalité. On la sent qui peine, halète, souffre. Cela nous donne des désirs d'aller l'aider.

Haltes fréquentes, parmi des vallons d'orangers et de bananiers. Des bananiers sont si près de ma fenêtre que je pourrais y faire quelques larcins. Habitués que nous sommes à voir leurs grappes suspendues, dans nos épiceries, à la façon des candélabres, il est toujours étonnant pour les gens du Nord de constater que la branche des



Une rue de Girardot

bananiers pousse vers le ciel. Nous arrivons ainsi à Hospicio. Hospicio fut pendant longtemps le terminus du chemin de fer. Les voyageurs continuaient alors leur montée à dos de mulet, le long du vieux sentier espagnol, lequel, à maint endroit, semble un escalier taillé à même le roc. Comme les frais de transport par fret sont très élevés, on fait encore un usage courant de cet antique sentier.

SAN RAFAEL — Le seul passager dont s'allège le train est un vieux moine de tournure moyenâgeuse. Un Indien l'attendait, accompagné de son âne et d'un gros chien noir.

ESPERANZA — Nous voici maintenant à quatre mille pieds d'altitude. La végétation nous le confirme. C'est la région des plantations de café. L'un des plus fameux cafés du monde. D'immenses caféières dévalent le long des versants. Ces plantes, à hauteur de buisson et qui poussent très drues, croisent à l'ombre des grands arbres protecteurs. Partout, du vert d'une variété de tons et de nuances incroyable.

Foule à la station. Esperanza est l'endroit de villégiature des citoyens de la capitale, située pourtant à plus de quatre mille pieds d'ici. Curieux contraste: alors que la grande chaleur pousse les habitants de Girardot vers les fraîcheurs d'Apulo, c'est le froid qui fait rechercher a ceux de Bogota le bon soleil d'Esperanza. Mais pour nous, qui avons tant souffert du brûlant bas pays, ce "bon soleil" ne nous force pas moins à endosser un chandail. C'est à Espéranza que se fait la dernière provision de fruits propres à la zone torride. Encore des fruits? Pourtant, les voyageurs n'ont fait que manger depuis notre départ: oranges, bananes, ananas, mangos, je ne sais quoi encore. Je devais m'apercevoir que le festin ne faisait pourtant que commencer. Nous achetons donc des fruits. Rien de plus ingénieux que ces jolis paniers de feuille ou d'osier, que les Indiennes nous présentent aux fenêtres.

Nous montons toujours. Les pentes sont de plus en plus abruptes. C'est un hérissement de cimes. Du fond des vallées tourbillonnent des bouffées de brume, et dans leurs déchirures apparaissent des coins verts, et, parfois, quelque blanc hameau aux toits de tuiles, périlleusement accroché quelque part. Les voyageurs sont aux fenêtres. Nos compagnons nous expliquent le paysage. Malheureusement, notre pauvre espagnol et leur piètre anglais ne parviennent qu'à brouiller le panorama. La Colombie est célèbre pour ses bois de valeur, lesquels, comme ses fruits, changent de nature avec les différences d'altitude. On y trouve de tout, du caoutchoutier au balsamier.

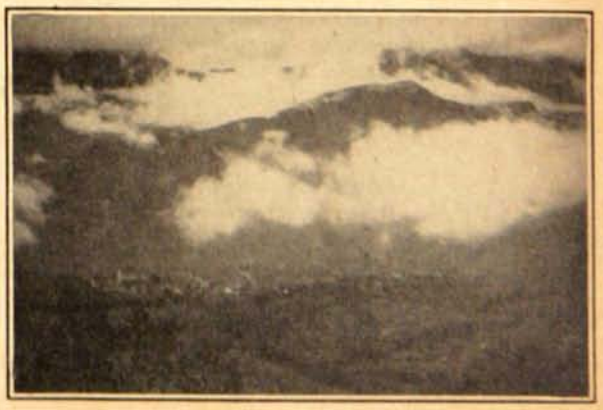
ZIPACON — 8,185 pieds! Le train stoppe parmi d'immenses eucalyptus. Nous sommes attaqués par une bande de vendeuses chargées de plats: poulets rôtis, pommes de terre bouillies, épis de blé d'inde. Qui l'aurait cru il y a une heure, alors que nous pouvions cueillir des bananes? Hordes de chiens maigres, qui vous entourent dans l'attente de quelque morceau complaisant. Pendant que tout le monde devise, nous examinons un versant voisin saupoudré de mines de charbon à l'état naturel. Nous pénétrons maintenant dans l'antique royaume des Chibchas. En ce temps-là . . ., avant l'arrivée des Espagnols, les Chibchas, afin de prévenir toute attaque de la part des tribus belliqueuses du pied des montagnes, tenaient en service une garde permanente sur leurs frontières. On nous fait reconnaître, dans quelques Indiens et Métis, leurs descendants.

Le froid empire. Mais, enfin, nous atteignons la crête! Elle est haute de 8,950 pieds. Il nous faut redescendre quelque quatre cents pieds pour atteindre au Plateau (la Sabana) sur lequel s'élève, plus loin, la capitale. C'est d'abord FACATATIVA, petit village situé dans une sorte de val. On mange encore du gros pain rond, des fromages, des bonbons bruyamment coloriés, voire des pommes de reinette: on boit de minuscules tasses de café dites cafétita, le tout habilement promené sur de plats paniers d'osier, quand ce ne sont pas des paniers de fil de fer enguirlandés de papier crêpé. Tous les voyageurs sont debout et conversent. Ici, plus de noirs. L'Indien règne. Les femmes portent de longues jupes sombres, le tablier rayé, le châle noir, le panama, et vont habituellement pieds nus, quelques-unes traînant ces typiques savates appelées *alparcayas*. Quant aux hommes, ils se distinguent à leur lourd poncho, qui est leur unique protection contre les intempéries. Ce poncho est un grand tissu de laine quadrangulaire que l'Indien passe comme une chasuble et qui s'arrête, généralement, au-dessus des genoux. On reconnait l'art de la tisseuse à la disposition comme aux couleurs des rayures qui ornent le vêtement.

Pendant notre arrêt, on a substitué à la puissante locomotive qui nous a hissés jusqu'ici, une locomotive de moindre dimension. Ce n'est pas seulement que nous roulerons désormais sur un plan horizontal. C'est qu'au temps de la construction de ce chemin de fer, on n'a pas, ce qui eut été le seul procédé logique, établi les rails en se rendant de bas en haut, de Girardot à Bogota, mais on a commencé par joindre la capitale à Facatativa. Il fallut donc, à bras d'homme et traction de mulet, faire parvenir jusqu'aux neuf mille pieds du Plateau, les locomoti-

(*Suite à la page 36*)

(1) Pour faire suite aux articles sur la Colombie parus dans les numéros de juillet et d'août 1930.



Un des villages de la montée

PAGE LITTERAIRE

LES "MEMOIRES" DU MARECHAL FOCH

Le public attendait avec impatience et curiosité les "Mémoires" du maréchal Foch, généralissime des armées alliées et vainqueur de l'Allemagne. Déjà, à l'occasion de la mort du glorieux soldat, plusieurs ouvrages avaient paru, dans lesquels des personnages apparemment autorisés avaient fait parler le maréchal. Ces ouvrages, tel celui du commandant Bugnet, "En écoutant le maréchal Foch", avaient soulevé les commentaires les plus vifs, et Clemenceau, qui se sentait particulièrement visé par certains propos du généralissime, avait aussitôt écrit, quelques semaines avant sa mort, des mémoires où il s'était mis tout entier, tel qu'il avait toujours été, fougueux, enflammé, violent, mordant, implacable, avec ses passions, ses amours et ses haines, ses qualités et ses défauts dont l'âge n'avait pas ralenti le rythme. Personne n'a oublié l'apostrophe déjà célèbre de l'envoi: "Voyons Foch! Foch! mon bon Foch! Vous avez donc tout oublié? Moi, je vous vois tout flambant de cette voix autoritaire qui n'était pas le moindre de vos accomplissements .. Pourtant, au faîte des honneurs, sous le silence de dix années, attendre que vous ayez disparu de la scène pour me faire lancer de votre fenêtre des cailloux du chemin, je vous le dis avec franchise, cela n'est pas à votre gloire. Tout autre mon sentiment quand j'allai me recueillir devant votre couche funèbre. Pourquoi faut-il que vous ayez, vous-même, porté la main, sans trace d'une provocation, sur votre renommée?..."

Les remarques de Foch sur le rôle du gouvernement civil à certaines phases de la guerre, sur les négociations qui suivirent l'armistice, sur la Conférence de la Paix, avaient porté. Avant d'aller dormir debout dans sa terre de Vendée, le "Tigre" avait rugi une dernière fois. On crut que les "Mémoires" de Foch, depuis longtemps annoncés, développeraient les assertions du maréchal et que la polémique allait reprendre de plus belle pardessus les deux tombes glorieuses de ces deux magnifiques serviteurs de la France. Il n'en fut rien .. Les "Mémoires" (1) du maréchal Foch sont uniquement des mémoires militaires. Le sous-titre l'indique bien: "pour servir à l'histoire de la guerre de 1914-1918". C'est le soldat, le soldat seul qui parle ici.

Dans un avant-propos et une préface d'une clarté et d'une concision remarquables — deux qualités maîtresses de l'écrivain que le lecteur retrouvera tout au long de l'ouvrage — Foch a d'abord résumé sa carrière d'avant 1914. Il y souligne, en passant, l'importance de la culture classique, la nécessité de la culture générale qu'il possédait lui-même à un haut degré et dont le prince de Bulow, dans ses "Mémoires", a également souligné le rôle. Puis, quelques mots suffisent au soldat pour caractériser l'Allemagne d'avant-guerre, Allemagne qui — Bulow aussi le disait, sans toutefois combattre la tendance — n'avait rien à gagner à une guerre, mais qui, prussifiée, menée par la bureaucratie et chauffée à blanc par les hérauts de l'impérialisme germanique, ne vivait plus que par sa volonté de domination.

Enfin, c'est la guerre à laquelle la France n'était pas préparée; et Foch, alors commandant du 20e corps d'armée (celui de Nancy), ne se gêne pas pour stigmatiser les "chefs d'une valeur insuffisante que leurs opinions avaient fait parvenir à certains commandements", pour souligner l'absence des préparatifs et l'infériorité matérielle de l'armée française. A plusieurs reprises, au cours de son récit, il reviendra sur ce dernier point: manque d'artillerie lourde, manque de munitions qu'allaient toutefois compenser, dans une large mesure, jusqu'au jour où les ressources abonderont, une vaillance à toute épreuve et une admirable volonté de vaincre.

Foch ne nous donne pas le récit de toutes les opérations militaires... Il ne raconte que les opérations auxquelles il a été mêlé ou qu'il a lui-même dirigées, d'abord à la tête du 20e corps, puis de la 20e armée — bataille de la Marne — puis à titre d'adjoint au général en chef avec la mission de coordonner les opérations des armées alliées dans le nord — bataille des Flandres qui se subdivise en batailles de l'Yser et d'Ypres — enfin comme commandant des armées du Nord (janvier 1915-décembre 1916). Après, c'est la disgrâce, au lendemain de la bataille de la Somme, disgrâce acceptée par Foch sans un mot de blâme ou de rancœur, disgrâce injuste réparée par la nomination du "victorieux" au poste de chef d'Etat-major général (mai 1917).

Dans l'exercice de ces diverses et accablantes fonctions, c'est toujours le même Foch qui se laisse voir à l'oeuvre avec ses belles qualités de chef prudent et hardi, soucieux des résultats pratiques, confiant, rapide dans ses décisions et l'exécution des manœuvres les plus compliquées, énergique, autoritaire n'admettant pas la défaite possible. Dans le rayon restreint où se déploie son activité, il est déjà celui qui meritera d'être appelé, en 1918, par étapes, malgré les objections, les craintes, les susceptibilités légitimes, au poste de généralissime. Il a une vision étendue, nette des hommes et des choses. Il apparait seul capable de coordonner l'action de troupes aussi diverses que celle des alliés, sur un champ de bataille immense. Sa méthode est la bonne.

Tout en exposant les faits, Foch met en lumière le rôle de chacun. A propos de la première victoire de la Marne, il écrit: "Elle était l'oeuvre de celui qui l'avait préparée dès le 24 août et en avait poursuivi la réalisation jusqu'au bout, du général en chef Joffre". Sur lui-même, pas un mot de trop. On dirait qu'il parle d'une autre personne. Pas de détails, de considérations inutiles; mais des faits qui s'enchaînent admirablement, dont le lecteur suit la marche sans effort. Et c'est cette manière de procéder qui donne à l'ouvrage un intérêt palpitant. Le lecteur, qui aura jeté un coup d'oeil sur la quinzaine de cartes ajoutées au texte, assistera vraiment à la bataille formidable. Il croira voir avancer ou reculer les armées, touchera presque les points où le front se disloque, comme s'il occupait un observatoire du haut duquel il embrasse, grâce à Foch, tout le champ des opérations où se succèdent attaques, contre-attaques, reculs et offensives, jusqu'au jour de la victoire finale minutieusement préparée .. Et cette victoire ne pouvait pas se présenter autrement. Elle avait, au début surtout, presque échappé aux Français et à leurs alliés. Mais, après mars 1918, on la sent venir .. Foch est là qui harcèle l'adversaire sans répit, impose sa manière de voir et d'agir, coordonne tous les efforts, ne cherchant pas, malgré tout, à s'attribuer le mérite d'une victoire dont il a préparé l'avènement. Soldat, patriote éclairé, Foch est le serviteur d'une cause qui le dépasse. Il veut des résultats. Il les obtient le 11 novembre 1918. Sa tâche est terminée alors. Le vainqueur a la conscience tranquille: celle d'un homme qui a rempli tout son devoir, rien que son devoir. Peu lui importent les jugements de ses contemporains qui ne lui marchandent pas sa juste part de gloire, ni ceux de la postérité qui le mettra au premier rang des génies militaires, grandi encore par tout ce qu'il y avait en lui de belle, de resplendissante humanité.

Jean Bruchesi

(1) "Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de 1914-1918", par le maréchal Foch: 2 volumes avec 44 gravures et 16 cartes — Librairie Plon, 1931.

M ROSAIRE DION

Nos lecteurs connaissent le poète franco-américain, Rosaire Dion. Si M. Dion n'a pas fait ses débuts à La Revue Moderne, il y a tout de même donné, à plusieurs reprises, beaucoup de vers que nous retrouvons avec plaisir dans les "Oasis"; et c'est ici qu'il s'est d'abord présenté au public de la province de Québec.

Le temps nous a manqué pour analyser, dans cette page littéraire, le second volume de vers de M. Dion, "Oasis" (1), où se sont accomplies quelques-unes au moins des promesses que renfermait le "Chapelet des Jours".

M. Louis Dantin, qui a toujours su garder la mesure dans ses critiques, craignant moins de pécher par excès d'indulgence que par excès de sévérité — qui donc, chez nous, en littérature, sauf en de rares occasions, a le droit de condamner sans merci? — s'est déjà félicité d'avoir pu suivre l'évolution du jeune poète de Nashua. M. Rosaire Dion illustrerait, au dire de Louis Dantin, la réponse à cette question: "Comment on devient poète". Alors l'adage latin qui affirme: *nascuntur poetae*, serait faux...

Malgré M. Dantin, — ou plus exactement un peu comme lui, puisqu'il parle "des germes du rêve semés au fond de l'âme" — je crois que M. Dion était poète. Il le fallait; car ce n'est pas l'ambiance d'une ville de machines qui lui a donné une sensibilité, une délicatesse d'expression et cette nature qu'on sent toujours prête à vibrer. Non; il doit avoir reçu tout cela comme un présent des fées .. Et c'est miracle que la vie n'en ait rien fait mourir, que le murmure incessant des "moulins à coton" n'ait pas étouffé la voix des Muses, ni les fumées grises ou noires caché l'éclat des soleils.

Le travail persévérant, la réflexion, la fréquentation des bons maîtres ont alors permis aux qualités naturelles, plus fortes que tous les voisinages subis à regret, de s'épanouir librement, et la technique du métier, si elle est encore loin de la perfection, classe tout de même l'auteur des "Oasis" à un rang honorable parmi nos poètes. Quand on sait, comme d'autres l'ont souligné déjà, quels obstacles encombraient la route où M. Dion s'avançait, on ne peut s'empêcher d'admirer le jeune homme courageux et bien doué. On lui pardonne ses fautes, ses faiblesses, les épithètes cocasses, les chevilles multipliées, les sultanes, le "rêve féal" et les images d'un Orient livresque, pour ne plus voir, dans ses meilleurs vers, que le reflet d'une belle âme et d'une exquise émotivité.

J. B.

(1) Un volume, Desclée et Cie, Rome — Prix d'Action intellectuelle 1931.

LE COMMANDANT DROIN

Nous sommes heureux de présenter aux lecteurs de La Revue Moderne un très beau poète de France qui est aussi un soldat: le commandant Alfred Droin.

Né à Troyes en 1878, le commandant Droin a longtemps vécu dans les colonies où sa conduite héroïque lui a valu les éloges les plus mérités. Son énergie, sa vaillance, sa droiture, tout ce qui fait son caractère de patriote et de soldat n'est pas absent d'une œuvre poétique dont les débuts remontent à la fin du siècle dernier. Mais ce n'est pas par là que le poète, admirateur de Sully Prudhomme et disciple de Le Cardonnel, se caractérise. Quand apparaissait, en 1904, le premier livre d'Alfred Droin, *Amours divines et terrestres*, la critique loua le "noble et chaste pensée" du poète, la "forme heureuse" des vers assez souple pour ne pas provoquer la monotonie, assez disciplinée pour rattacher ce Parnassien aux règles classiques de la prosodie. Et c'est cela encore que nous trouvons dans *La Triple Symphonie* (1) qui vient de paraître. Ce poète est un peintre délicat qui sait user des couleurs en artiste véritable. Ses petits tableaux marins, s'ils provoquent parfois la nostalgie des départs, savent aussi ramener l'apaisement dans les âmes. Encore tiraillé par cette double nature de l'homme — "Nomo duplex" — le poète n'a cependant rien d'un romantique ramassé sur sa douleur ou en contemplation devant ses faiblesses. Ses vers n'ont pas un goût de cendre. Visant en tout à l'équilibre des facultés, sans lequel l'ordre spirituel n'est pas possible, le commandant Droin, incapable d'oublier qu'il est aussi soldat i. e. homme d'action, s'est détourné des "faiseurs de lois qui défont le pays". Le spectacle de l'anarchie, en train de marquer notre siècle, a fait de lui un monarchiste (cf. "A Charles Maurras" — "Ode à Mgr le duc d'Orléans").

Le commandant Droin nous autorise à reproduire quelques-uns de ses vers. Nos lecteurs les auront déjà lus au Jardin du Poète.

J. B.

(1) Un volume à la librairie académique Perrin.

NOUS AVONS REÇU...

L'AMOUR NE MEURT PAS

Un homme a aimé. Il a pieusement conservé les lettres qu'il écrivait à celle dont il avait fait la conquête, au temps heureux de sa jeunesse. Ce sont ces lettres, accompagnées parfois de commentaires, qu'il livre aujourd'hui au public sous le pseudonyme de René Détertoc. Fidélité du souvenir et délicatesse des sentiments forment le fond de ce livre qui restera comme un témoignage des heures ensoleillées dont l'amour eut la meilleure part.

J. B.

Exposition Paquette-Fainmell

Par Henri GIRARD

QU'UN poète moderne nous dise enfin les rapports de la beauté et de la vie! Baudelaire a chanté une déesse immobile:

"Je suis belle, ô mortels! Comme un rêve de pierre
"Je hais le mouvement qui déplace les lignes..."

Notre siècle ne partage pas son idéal. Il applaudit plus volontiers à celui de Jean Bernier: "Réalité, intensité de la beauté au cœur rouge, de la beauté en chair et en os et toute gréée de nerfs, remontant au vent de la vie".

L'amateur d'art de nos jours recherche dans une belle oeuvre la flamme de vie et le mouvement qui anime. Plus l'œuvre d'art est expressive de vie, plus elle lui apparaît grande, plus elle l'émeut. Aussi, quoique l'homme moderne ait le culte du décoratif, malgré l'importance qu'il attache aux belles proportions de ses meubles, à la richesse de ses tapis et de ses tentures, les oeuvres de pure imagination n'ont pas à ses yeux la portée de celles qui expriment la réalité des êtres. Il ne reste pas indifférent au spectacle d'un tableau où règne l'arabesque, où les choses sont soumises à la fantaisie d'un rythme nouveau. Cette peinture lui plaît cent fois plus que celle qui se contente de reproduire servilement les objets. Un paysage de M. Lawren Harris lui convient; il le regarde avec plaisir et non sans quelque émotion. La vue d'une marine de M. Horne Russell le met en fuite. Pourtant les peintres et les sculpteurs qui rendent la vie intérieure des êtres, leur caractère, leur individualité, nourrissent la sensibilité d'aujourd'hui d'une nourriture mieux appropriée. Car l'homme cultivé attend de l'art la révélation du sens profond des êtres et de leur signification intime. Il ne croit pas à "l'art pour l'art". *L'art pour l'intelligence de la vie* résume son esthétique.

Rien d'étonnant alors que nous aimions la manière de Charles Fainmell qui exposait récemment à la New Gallery. Dans ses oeuvres, la forme ne vaut qu'en fonction de la vie qu'elle manifeste. Et cependant quelle forme!

Il y a deux artistes en M. Fainmell, un sculpteur et un peintre; l'amant de la forme et le coloriste. L'un influence l'autre: les sculptures se rehaussent de couleurs et les peintures ont l'avantage d'un modelé exceptionnel.

Je voudrais savoir louer la personnalité de M. Fainmell. Son oeuvre sculpturale n'en évoque aucune autre. C'est l'oeuvre hardie d'un fervent des formes pleines, largement



CHARLES FAINMELL— *Etude*

rendues, formes expressives et vivantes qui suivent audacieusement leur logique propre, formes imprévues qui font horreur aux esprits bourgeois amateurs de sucreries, formes satisfaisantes où l'oeil se complaît, formes souples qui procurent une joie au toucher, formes lyriques qui résolvent les corps en lumineuses symphonies.

Et ces formes ne sont pas vides de sens. Elles révèlent au contraire une pensée féconde. L'inquiétude humaine trouve en elles une expression saisissante. Rappelez-vous la tête de femme que la vieillesse vient de surprendre: cette bouche tordue aux lèvres lasses, ces paupières lourdes, ce visage angoissé qui implore, tous ces détails qui composent une image réaliste vraiment inoubliable. L'oeuvre qui s'intitule *Maternité* s'avère aussi un bel exemple de cette intime union de l'idée et de la forme, s'intensifiant l'une l'autre. Plus on goûte les splendides rapports des lignes courbes, mieux on sent la vivante réalité de cette sculpture.

Comme je le disais ci-dessus, M. Charles Fainmell, créateur de formes, est également un peintre de grand talent. Il a le don d'agencer les couleurs d'une manière bien à lui, fantaisiste et très libre.

Il apprivoise en virtuose les plus curieuses bizarreries, les rend simples, naturelles, émouvantes. Cet artiste semble rechercher les accords difficiles pour le plaisir de les harmoniser. Tout cela est d'ailleurs exécuté avec la plus grande aisance: jamais l'effort ne paraît. On croirait à première vue que certains paysages manquent d'expression. Il suffit de prendre le recul nécessaire: les détails se fondent, le tableau s'organise, devient un. On a sous les yeux un aspect rare, mais très vraisemblable de la nature. Voyagez, si vous en avez la chance, au pays de Charles Fainmell. Voyez le coloris de ses montagnes et de ses azurs. Abandonnez votre âme au rythme de ses collines. Si vous êtes las d'une existence trop uniforme, il est temps, réagissez: entreprenez ce voyage révélateur.

L'art de M. Charles Fainmell se recommande encore par la vigueur et le caractérisé de son dessin. Il faut voir ses portraits, telle figure d'oriental avec ses ombres vertes, telle tête d'un monsieur mesquin. Peu d'artistes canadiens savent, comme celui-ci, prendre sur le vif l'attitude d'un corps féminin. Des oeuvres qui parlent éloquemment et soulèvent l'enthousiasme!

En résumé, cette exposition de la *New Gallery* a mis le public montréalais en présence d'un ensemble d'oeuvres vraiment originales. Je le dis comme un mérite exceptionnel, car qui ose se montrer à ce point sincère? Ne craignons pas de proposer ces rarissimes en exemple.

Mlle Marguerite Paquette, qui exposait à la *New Gallery* avec M. Fainmell, ne peint pas pour les âmes débiles. Elle se penche, sans vertige, sur des abîmes profonds. Le mystère, dirait-on, excite sa curiosité. Elle lui fait face, et tente de lui arracher ses voiles. C'est une procession de femmes bizarres, venues de lointains orients, femmes de Claude Farrère, surgissant des *fumées d'opium*, troublantes et lourdes de rêve. La part de l'imagination est grande dans ces créations fantastiques; mais Mlle Paquette veut bien qu'elles nous donnent le frisson du réel. Les formes humaines ne sont pas violentées, les chairs sont fermes et bien vivantes, les corps gardent leurs proportions naturelles. Ce n'est donc pas par une commode déformation des êtres que le peintre capte notre attention. Ces oeuvres s'affirment autrement savantes. Chaque composition possède son atmosphère propre. Des détails finement observés, disposés avec art, situent l'objet dans son milieu et en précisent le caractère individuel. L'analyse insinue peu à peu le spectateur au centre du mystère. Lorsqu'il synthétise et conçoit l'oeuvre dans sa plénitude, il s'aperçoit que la contemplation l'a conduit beaucoup plus loin qu'il ne s'y attendait.

D'aucuns déclareront malsaine l'oeuvre qui dévoile ces étranges réactions de l'âme. Laissons ces moralistes à leurs soucis. Les vrais amateurs d'art ne doivent se préoccuper que de la beauté. Cependant le fantastique répugne à certains esprits *trop bien équilibrés* pour comprendre l'abandon, même temporaire, de la pensée à des visions d'apocalypse. Loin de nous l'idée de mépriser le purisme de ces pseudo-grecs! Nous leur souhaitons charitablement d'élargir leurs horizons. Nous leur rappellerons qu'elle remonte au moyen-âge la lignée des artistes et des écrivains, créateurs d'images fantastiques, depuis les artisans tailleurs de chimères, jusqu'à Edgar Poe le conteur habité de fantômes, lignée très noble, qui peut se parer des noms de Dante et de Goya.

De crainte que le lecteur ne me croie parti, sans retour possible, pour le pays des chimères, je me hâte de constater le fait que le métier de Mlle Paquette n'est pas toujours au point. Certains morceaux sont enlevés avec maîtrise; d'autres laissent voir quelques négligences. Si l'on établit la moyenne des qualités et des défauts, on doit bien admettre toutefois que cette artiste possède un style et que ses oeuvres s'imposent. Mlle Paquette a tout de même le mérite incontestable d'ouvrir à la peinture canadienne un champ nouveau, et l'on est heureux de constater cela. Vivent les pionniers!

Sept semaines en France — Etudes et Voyages

Comme chaque année, un cours d'études théoriques et pratiques de français est organisé à Paris à la Sorbonne, pendant les vacances d'été, en deux périodes:

1ère période (programme complet avec voyage) 5 juillet–24 août.

2ème période (programme abrégé, sans voyage) 2 août–30 août.

Dans chaque période, le programme comprend les exercices ci-après:

Tous les matins, cours de langue et de littérature françaises, savoir, chaque jour: 36 conférences universitaires sur des sujets d'actualité; Promenades-conférences, visite méthodique de Paris et de la région parisienne; 1 semaine (mais seulement dans la première période) à la fin des Cours: voyage circulaire sous une direction universitaire à travers la France de l'Ouest, Châteaux de la Loire, Bretagne, Normandie.

L'Administraton des Cours se charge, sur la demande des auditeurs, de leur installation à Paris dans une famille ou une pension. Pour toute information et pour l'inscription, s'adresser à M. Henri Goy, directeur des Cours de Vacances, Sorbonne, Paris, (5e).

Le mendiant — Vous n'auriez, madame, une très vieille paire de souliers?

La dame — Mais vous en avez d'excellents aux pieds.

Le mendiant — Justement; ils ruinent mon commerce.

LA VIE CANADIENNE

UN GRAND ET SAINT EVEQUE

Monseigneur Emile Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska, évêque titulaire d'Ibora, est mort le 9 mars 1931 après 91 ans de vie, dont 70 d'apostolat dans les provinces du Nord canadien. On a eu raison d'écrire que, ce jour -là, un géant avait quitté la terre pour aller recueillir enfin la récompense promise aux justes, récompense que ses travaux, son héroisme et son abnégation lui avaient méritée bien des fois.

Qu'on nous permette de rendre ici un tardif hommage à la mémoire de ce grand évêque dont le nom est à jamais lié à l'histoire de toute une partie de notre Canada et à celle de l'Eglise missionnaire. L'un des compagnons de l'évêque, dans nombre de ses courses apostoliques, le Père Duchaussois, a consacré de bien beaux livres, dont chaque page est une leçon d'héroisme, à la vie des prêtres et des religieuses qui ont tout abandonné pour être les porte-croix du Christ auprès des indigènes du Nord. Pendant 70 ans, l'évêque Grouard, le "priant à la belle barbe", a connu les privations de toutes sortes et c'est miracle qu'il n'aît pas succombé à la tâche surhumaine à laquelle, dès 1862, il s'était voué.

1862! Les voies transcontinentales n'étaient pas tracées, et c'est dans un chariot à boeufs que le missionnaire d'alors s'en alla vers l'Ouest qui deviendra le théâtre de son incessante et bienfaisante activité. Soixante ans plus tard, l'évêque pourra parcourir son immense diocèse en automobile ou en avion. Et un jour, en 1925, sur l'une des rives du petit Lac des Esclaves, un journaliste français, Louis-Frédéric Rouquette, enlevé trop tôt aux lettres, épinglera, sur la "poitrine magnifique" du vieil évêque, "la Croix des hommes auprès de la Croix de Dieu". La citation, qui accompagnait la croix de la Légion d'Honneur, décernée, en d'autres occasions, à tant d'êtres indignes, résume admirablement la vie du héros dont l'Eglise canadienne déplore la perte: "Venu au Canada, en 1860, il y a toujours résidé depuis; a fait connaître et aimer la France en Alberta et jusqu'aux extrémités du Nord; une foule de noms géographiques sont français grâce à lui; prêtre zélé, missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, compositeur, écrivain, agriculteur, il est, à quatre-vingt cinq ans, le pionnier le plus intrépide du Grand Nord.

Il a recueilli les orphelins et les orphelines dans les institutions françaises, fondées par lui, a sauvé la vie de Mgr Clut en une circonstance mémorable; a protégé, au péril de sa vie, des femmes indiennes exposées aux brutalités de leurs maris, a soigné les malades, et consolé les agonisants, a publié des livres sur la Religion en huit langues indiennes".

Quand il s'est couché pour mourir, Monseigneur Grouard pouvait se rendre le témoignage de n'avoir pas perdu sa journée.

LE FRANCAIS EN NOUVELLE-ANGLETERRE

Parce que M. Séraphin Marion, saluant avec une sympathie marquée les "Oasis" de M. Rosaire Dion, y avait vu une preuve de la solide survivance française en Nouvelle-Angleterre.

Ce monsieur, Franco-américain lui-même, affirme sans sourciller que le français est mort "chez nos frères, nos cousins nos parents de la Nouvelle-Angleterre".

Il est certain que nos "frères séparés" ont à subir, depuis longtemps, l'assaut continuel d'une pensée et d'une langue étrangères. Pour conserver leurs croyances et le parler ancestral, ils doivent être sans cesse sur le qui-vive et la moindre défaillance leur coûte cher. Dans ce que le collaborateur de la feuille en question appelle une "ambiance barbare", c'est miracle vraiment qu'ils aient pu sauver les éléments d'une vie propre; surtout si l'on songe que le Canada français ne leur a pas toujours donné, loin de là, un appui nécessaire et sollicité à maintes reprises. Qu'un grand nombre des descendants de Québecquois aient renoncé aux croyances, à la langue et aux façons de penser, cela est malheureusement trop vrai. Mais soutenir que le groupe français est totalement assimilé, qu'une "infime minorité de professionnels" conserve seule "quelques rudiments de culture à peu près française", c'est contredire le témoignage des faits. L'un des étrangers les plus au courant des affaires américaines, M. André Siegfried, pour ne mentionner que celui-là, affirmait tout le contraire il n'y a pas encore longtemps, attribuant cette résistance victorieuse à l'action de l'Eglise catholique.

Worcester, par exemple, n'est pas le centre français le plus vivant de la Nouvelle-Angleterre. J'y ai rencontré des centaines d'hommes et de femmes, jeunes et vieux, qui sont restés fidèles à la langue et parlent le français aussi bien que dans la province de Québec où il reste, sous ce rapport, beaucoup de progrès à faire. On peut y donner des conférences en français devant des auditoires nombreux de Franco-américains qui n'ont pas besoin de dictionnaire pour comprendre. Les écoles des Sœurs de Sainte-Anne reçoivent, chaque année, près de 2,000 enfants qui y apprennent le français comme l'anglais. C'est le français aussi qu'on enseigne à Marlborough et au collège de l'Assomption. Dans combien de foyers n'a-t-on pas l'impression de se trouver, non plus aux Etats-Unis, mais au Canada français? Un peu partout, des associations de bienfaisance et des groupements littéraires mènent le bon combat pour la langue, et il nous plait de saluer en passant le cercle littéraire de Nashua, "Le Cénacle", dont notre ami M. Rosaire Dion est le fondateur et l'apôtre.

Certes, ne fermons pas les yeux à la réalité et ne croyons pas que tous les Franco-américains soient restés fidèles aux traditions apportées du Québec. Mais, au lieu de les tourner en ridicule et de leur adresser des reproches cinglants, au lieu d'en faire l'objet d'une critique méchante et destructive, apportons-leur notre collaboration et notre agissante sympathie.

BOURSES D'ETUDES EN EUROPE

Dès les premières années du XVIIIe siècle, des jeunes gens de chez nous allaient compléter leurs études dans des universités de France. Jusqu'au lendemain de la grande guerre, ils furent en vérité fort peu nombreux, et la plupart d'entre eux, ecclésiastiques, médecins et artistes s'y rendaient à leurs frais.

Un peu avant 1914, le gouvernement de sir Lomer Gouin institua le système des bourses d'études, complété, après 1918, par l'honorable Athanase David. C'est aujourd'hui une véritable institution grâce à laquelle, chaque année, une quinzaine de jeunes gens, pour la plupart diplômé des universités de la province, s'en vont suivre des cours ou des cliniques sous la conduite des maîtres de l'enseignement en Europe. On a déjà beaucoup écrit pour ou contre les bourses d'études et, suivant une habitude qui nous est chère, le dénigrement a eu, dans ces critiques, une très large part. En un temps où les échanges intellectuels se multiplient, à une époque où un peuple jeune comme le nôtre a besoin de renouveler ses méthodes, d'élargir ses horizons, sans pour cela rompre les ponts avec son passé, certains compatriotes se sont rencontrés pour condamner le principe même des études à l'étranger.

D'autres ne vont pas aussi loin. Ils s'en prennent aux anciens boursiers eux-mêmes qu'ils traitent de "décapités intellectuels" et de "désaxés". Ils affirment que la plupart des "boursiers" s'en vont poursuivre leurs études en Europe sans avoir reçu ici la formation nécessaire, sans avoir appris d'abord à être canadiens. Ils se défendent toutefois de vouloir attaquer les jeunes qui se destinent aux carrières scientifiques, à la médecine, au droit, à l'enseignement des sciences politiques ou économiques, qui veulent se perfectionner en peinture, en architecture, en musique. Ils réservent leurs coups, leur ironie, leur sarcasme et leurs... calomnies à ceux qui vont faire à Paris des études littéraires. Or, sur quelque 150 "boursiers" qui ont eu l'avantage, depuis douze ans, de faire des séjours plus ou moins prolongés non seulement à Paris, mais en Angleterre, en Belgique, en Allemagne et en Autriche, il n'y en a peut être pas cinq qui aient fait ces études dites littéraires. Donc, ceux qui accusent la majorité des "boursiers" d'être de soi-disant lettrés dédaigneux de tout ce qui est canadien, des snobs désireux d'introduire, dans la province, les expressions du langage parisien, sont injustes, pour ne pas dire plus. Et ce sont eux les véritables pions.

N'y aurait-il, à la base de ces attaques mesquines, qu'envie et dépit? Beaucoup le pensent. Pour nous, au lieu de ces regrettables divisions que certains semblent avoir intérêt à provoquer, nous appelons la large, la bienfaisante collaboration de tous les groupes, des jeunes en particulier.

MONTEBELLO

Nos lecteurs n'ont pas oublié les protestations que nous avons fait entendre ici même contre le vandalisme dont l'historique manoir de Montebello a été la victime. Est-il besoin de rappeler que l'ancienne demeure de Louis-Joseph Papineau est passée tout d'abord, grâce à l'indifférence de notre population et de nos sociétés patriotiques, historiques etc., et à la négligence des pouvoirs publics, aux mains d'un Américain entreprenant pour qui l'histoire de Montebello était, avant tout, une occasion de faire de l'argent. Que nos lecteurs veuillent bien se reporter aux numéros de la Revue. Ils pourront rapprocher le rêve de Papineau de l'acte de barbares modernes.

Depuis, la Compagnie du Pacifique Canadien est devenue propriétaire du domaine de Montebello et du caravansérail si "gracieusement" baptisé du nom de "Lucerne-en-Québec". Les protestations, tardives il est vrai, n'ont encore donné aucun résultat.

Signalons toutefois qu'un député de la loyale opposition, M. Blain, a soulevé à Québec, au cours de la dernière session, un très intéressant débat à propos de "Lucerne-en-Québec" — débat qui doit rester en dehors de la politique — et des attentats commis contre l'historique manoir de Louis-Joseph Papineau. Nous croyons qu'il serait encore temps d'isoler la chapelle du manoir et même de rendre au manoir son caractère du début. Il est douteux que l'entreprise rapporte gros. Et puis quel beau geste feraient les directeurs du Pacifique s'ils voulaient nous rendre Montebello, puisque les pouvoirs publics se proclament impuissants! JEAN-BAPTISTE

ECHOS DE LA SOIREE DES AUTEURS CANADIENS A SAINT-SULPICE

Le vingt-quatre avril dernier, à la salle St-Sulpice, conférence-concert, organisée par l'Association des Auteurs Canadiens, section française. Succès complet. Jamais encore une soirée de ce genre n'avait été mieux réussie. En musique comme en littérature, les auteurs canadiens se sont surpassés et, en quittant la salle, les auditeurs, heureux d'avoir passé des heures si agréables, avaient l'impression d'avoir assisté à une métamorphose très significative dans l'expression de l'art canadien. Tous ont montré de l'originalité et à côté de l'honorable juge Gonzalve Désaulniers, de M. Jean-Charles Harvey, de Mlle Jovette-Alice Bernier et de M. Alfred DesRochers, on a entendu les admirables chansons françaises, esquimaudes et indiennes harmonisées par M. Alfred Laliberté et chantées par Mlle Germaine Lebel, MM. Emile Boucher et Lionel Daunais. M. Robert Choquette qui devait lire à l'assemblée son "Ode à la Vie," en a été empêché à la dernière minute par la mort de sa grand'mère. M. Jean Bruchesi, qui présidait la soirée, voulut bien donner lui-même la lecture de ce beau travail.

L'Honorable Juge G. Désaulniers, encore une fois, s'est révélé poète de haute envolée, très élégant dans ses expressions. Ses oeuvres portent l'empreinte de la beauté, de la distinction, et il les a communiquées à son auditoire avec beaucoup de bonheur. Le conte lu par Jean-Charles Harvey, "La mission de José", a fortement impressionné les assistants. On sent que l'écrivain a le désir d'ouvrir toutes grandes ses ailes, de franchir d'un seul coup les bornes qui limitent l'expression de la pensée.

M. Alfred Desrochers a commencé la lecture de son travail par une boutade de son meilleur ami: "Les livres canadiens ne sont lus que par ceux qui en font ou se proposent d'en faire". D'une manière très originale, il a expliqué la raison d'être de ses *Paragraphes*.

Mademoiselle Bernier a récité avec beaucoup de charme et de sincérité son poème: *Depuis qu'il est parti*.

M. Jean Bruchesi a dit un mot des chansons de folklore: "Chansons françaises, indiennes, esquimaudes! Il y en a, paraît-il, près de 8,000 aux archives d'Ottawa. Ces mélodies populaires sont une des plus riches expressions de l'âme nationale", expliqua-t-il. "Notre pays, si pauvre par ailleurs, a beaucoup de chansons, canadiennes par l'inspiration, la musique et les mots". M. Alfred Laliberté, qui a harmonisé ces chansons, a remporté un des gros succès de la soirée. Il accompagnait lui-même au piano les interprètes de ses œuvres. Il a su écrire de la musique qui trace le chemin vers un art musical vraiment canadien. Il a été grandement admiré.

Littérateurs et artistes ont été vivement applaudis.

C. TEL

ROMAN COMPLET

Le Coeur Chemine

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

Par Comtesse CLO

PREMIERE PARTIE

La roseraie de Bagatelle étalait sa merveille. Juin, le joli mois des roses, sous sa plus chaude caresse, les faisait éclore par milliers. Les visiteurs de ce coin de Paris si connu déambulaient lentement.

Solitaires, ou par groupes, tous passaient et repassaient, avec le même plaisir des yeux, sous les arcades aux grappes retombantes, le long des parterres embaumés.

La reine de la flore idéalise ici le parfum, la grâce, la nuance dans le velours de ses robes diverses. De l'ensemble se dégage une sensation exquise, un charme grisant.

C'est la nature et l'art confondus dans le plus harmonieux décor. C'est l'éden où l'on voudrait éterniser son rêve.

Après avoir erré longuement parmi les méandres odorants, Pierrette Nozières, un peu lasse, s'échouait dans une des allées ombreuses qui encadrent la roseraie.

Le bois frais s'étendait de côté.

Attirant un des sièges rustiques, elle s'y installa un peu en retrait, pour jouir de la beauté de l'heure sans être trop vue des passants.

Jeune fille ou jeune femme? Les promeneurs qui défilaient devant elle pouvaient se le demander. De l'une, elle avait le regard très pur; de l'autre, l'assurance de l'être qui connait la vie.

Elle était seule.

Ses yeux allaient du va-et-vient des gens aux magiques fleurs dont le royaume s'étalait à ses pieds.

Un long manteau de soie souple d'un bleu sombre la silhouettait, correctement gainée suivant la mode du moment.

Fine, élancée, l'allure d'un jeune peuplier de fière prestance.

Le tout petit chapeau enfoncé jusqu'aux yeux dérobait en partie le visage d'une réelle beauté, éclairé de l'expression à la fois gaie et grave de son regard intelligent.

Rompant la méditation où elle paraissait plongée, un personnage s'arrêtait, puis, se découvrant, l'interpellait:

— Mademoiselle Pierrette! Quelle bonne aubaine de vous rencontrer là. Je devais aller tout à l'heure chez Mme Nozières, pour vous faire mes adieux; vous y trouverai-je de retour, ou faut-il vous les offrir ici?

Mince, bien pris dans sa taille moyenne, l'interlocuteur se réalisait sympathique.

C'était un homme de plus de trente ans, à l'aspect viril.

Pierrette lui sourit, tendant la main:

— Vos adieux? C'est donc fixé, ce départ? Définitivement, cette fois?

— Oui, mon contrat avec la maison de New-York est signé. J'embarque après-demain. On me relance d'urgence.

— Contez-moi cela, fit-elle indiquant un fauteuil placé près du sien.

— Vous permettez? Ce ne sera pas incorrect, ce tête-à-tête en ce lieu si fréquenté?

La jeune fille haussa légèrement les épaules.

— Mon pauvre ami! De la correction entre nous! D'ailleurs, un lieu public, en plein jour, autorise les rencontres fortuites, voire les rendez-vous, sans risque de blâme. Puis, vous savez, je me mets au-dessus de ces petites stupidités conventionnelles.

— Moderne et émancipée, tout en restant hautainement réservée, je sais cela. Il y a en vous un très particulier assemblage, mademoiselle.

— Oh! appelez-moi Pierrette, s'il vous plaît, comme autrefois. Au moins quand nous serons nous deux, et, comme vous partez, personne n'aura le temps de s'en apercevoir.

— Vrai! Vous permettez? Cela me gênait effectivement l'appellation cérémonieuse. Mais, lorsque je vous retrouve femme et docteur par-dessus le marché, je n'ose plus la familiarité de jadis.

— Ce ne sont pas des raisons sérieuses, dit-elle péremptoire. Vous étiez un grand frère pour moi quand j'étais petite; nous avons joué, couru en francs camarades! Et, subitement, de par quelques codes stupides et un peu périmés du reste, vu l'école d'aujourd'hui, de ce que nous ne sommes plus des enfants, il faudrait, vis-à-vis l'un de l'autre, jouer au monsieur et à la dame? Voyons, ce serait ridicule!

Puis, changeant brusquement d'idée:

— Dites-moi, Daniel, pourquoi me déclarez-vous impertinemment que je forme un composé moral bizarre d'éléments hétérogènes? Je tiens à l'explication, futur Américain.

— Petite amie d'autrefois et de toujours, l'homme mûr, que je suis, hélas! analyse volontiers ceux qui l'intéressent. Vous paraissez pétrie de contrastes. Oh! ce n'est pas une critique, loin de là. Et ils datent de loin, ces contrastes. Je me souviens du mélange de vos ravissements et de vos désespoirs; les méditations silencieuses auxquelles on avait peine à vous arracher, suivies d'heures de folies où une invention saugrenue n'attendait pas l'autre. Multiple, décisive et obstinée, ô combien! était alors ma petite compagne.

— Je vous ai fait enrager souvent, rit Pierrette, mais actuellement quels contrastes me découvrez-vous? Pas les mêmes, assurément. Dites, ça m'amuse.

— Soit! En vous, l'amour des roses met au même plan Bagatelle et la salle d'opérations où l'on taille en pleine chair.

Elle rit.

— La passion des fleurs n'exclut en rien celle que j'éprouve pour mon métier; j'ai les deux; elles ne se nuisent pas, quoique dissemblables, je l'avoue.

— C'est cela. Des anomalies! Raffinée et réaliste, méthodique, positive, et, malgré tout, le rêve semble vous être familier. Les délicatesses de la femme et de l'exquise Parisienne côte à côte avec les aptitudes du parfait carabin.

— Ah! vous chargez, Daniel, mais, au fond, je vous crois, en effet, un peu dérouté devant l'être hybride que je représente. Mystère et conflagration, mon pauvre ami! Allez, ne cherchez pas à me démêler, prenez-moi comme je suis!

Tous deux riaient de bon cœur.

— A présent, à votre tour, passez sur la sellette, et répondez à mes questions, car je m'intéresse un peu, beaucoup aussi, à votre personnage. Dites-moi si le moral est bon, si vous quittez la France sans déplaisir? Quel est en somme le genre de position qui vous attend à New-York?

M. d'Armyngt redevint sérieux pour répondre:

— Je suis enrôlé comme ingénieur technique dans une société de construction d'avions. Gros appointements, ce qui n'est pas à dédaigner. De l'avenir, et, même rapide. Mes années de stage ouvrier chez Farman m'ont calé sérieusement. C'est lui qui m'a trouvé cette importante maison et m'a recommandé. La mise au point des machines me sera confiée, et plus tard, avant de les livrer, l'essai de leurs vols. C'est intéressant. A présent, curieuse petite amie, vous désirez connaître aussi mon état d'âme? Il est simple à définir. Seul en ce monde, il me semble bon de mettre en ma vie une raison d'être, c'est-à-dire un travail suffisamment absorbant à défaut de but précis. Quand on n'est utile à personne, à quoi bon préparer ce qui s'appelle un avenir? alors je, pars pour m'occuper utilement.

Pierrette l'interrompit.

— Là, vous avez tort: il est indispensable d'avoir un but, quel qu'il soit. Sans lui, le travail deviendrait très vite fastidieux. Cherchez-le, ce but, croyez-moi, et ne partez pas pessimiste; on n'est pas isolé quand on possède des amis. Et vos tendances pour la peinture, qu'en faites-vous? Fini, cela? Ce serait dommage, vous faisiez de jolies choses.

— Merci; votre opinion sur mes premiers essais m'est précieuse, mais, pour cultiver ces dispositions d'amateur, il faut des rentes et des loisirs. Je n'aurai pas là-bas ces derniers, et j'ai à me créer les autres.

— Homme sérieux! C'est beau de faire passer l'utile avant l'agréable; je vous estime, dit-elle rieuse, mais convaincue. Il me plaît de vous voir si courageux.

D'un geste, Daniel protesta.

— Courageux! Nécessité fait loi. Je ne veux pas être un inutile. Mon amie d'enfance, vous n'oublierez pas tout à fait l'exilé. Vous prendrez le temps d'un tout petit souvenir entre deux pansements. Quand, dans votre grande blouse blanche, vous vous pencherez sur quelque lit d'opéré, songez aux amputations morales que personne ne soigne et dont le cœur reste estropié . . Médecin, chirurgien des âmes, je vous aurais vue dans ce rôle, Pierrette, plutôt que dans une clinique. Enfin, c'est votre fantaisie.

— Dites ma vocation, Daniel, ce sera plus exact. Vous ne l'admettez pas, je le regrette. Ni ambition ni vanité ne m'y ont poussée, je vous assure. De tout temps, j'ai été heureuse de panser, de soigner ceux qui souffraient.

Un silence se fit. La jeune doctoresse suivait sa pensée. Daniel regardait intensément cette physionomie féminine si spéciale. Grave, sérieuse, elle se différenciait de toutes. Cependant, dans ce cadre joli, odorant, comme elle avait bien surtout l'apparence d'une femme du monde dans toute l'expression du mot!

Non, l'occupation à laquelle, par goût, Pierrette consacrait la moitié de sa jeune existence n'enlevait pas à cette belle créature l'aspect charmant qui partout la ferait reine.

Daniel soupira, résigné:

— Enfin, si jamais je tombais malade, vous viendriez peut-être me soigner?

Elle leva les yeux sur lui et, sans rire:

— Peut-être! On ne sait jamais! Quand je serai très habile, si vous avez besoin de soins, envoyez chercher le docteur Nozières, il viendra.

— Est-ce une promesse? fit-il plus véhémentement que cette improbabilité ne l'exigeait.

— Assurément, fit-elle toujours sérieuse. Le devoir du médecin n'est-il pas d'accourir à l'appel d'un malade?

— Alors, le seul devoir vous amènerait? interrogea-t-il secrètement déçu.

— Quel autre sentiment peut conduire sans hésitation au chevet de ceux qui souffrent?

— Eh bien! c'est entendu, conclut-il, reprenant sa présence d'esprit pour traiter en plansanterie cet engagement aussi dubitatif qu'invraisemblable.

Il se levait pour prendre congé. Pierrette se dressa aussitôt.

— Accompagnez-moi jusqu'à l'auto.

Un dernier regard sur la roseraie, et ils se mirent en marche vers la sortie. La brise leur apportait de suaves odeurs. Des rayons d'or piquaient d'étincelles le sable des allées. Au passage, Pierrette se pencha sur une magnifique rose pourpre et la respira. A portée de ses lèvres, elle se dressait, si attirante que, impulsive, après un rapide coup d'œil pour s'assurer que personne ne la voyait, elle la baisa furtivement.

Daniel vit le geste.

— Que vous êtes bien toujours, malgré tout, la petite Pierrette d'autrefois! sourit-il amusé.

— J'adore les roses; vous l'avez remarqué vous-même dans votre étude psychologique. Eh bien, c'est mon adieu à celle-ci pour toutes les autres.

Puis ils se quittèrent quand il l'eut mise en auto.

Ainsi chacun suivrait une route tracée, librement choisie pour des destins divergents. N'est-ce pas la vie?

***

Tandis que l'auto évoluait, rapide malgré l'encombrement, Pierrette, l'esprit absent, revivait son passé encore si près d'elle. La courte entrevue avec le partant l'évoquait. C'était alors l'antique magnificence de Rive-d'Or, originale et riante demeure fermée, hélas! à présent.

Là s'était déroulée sa prime jeunesse, entre son père, mort depuis, sa mère et une soeur, belle jeune fille beaucoup plus âgée que Pierrette. Celle-là comptait seule pour quelque chose dans la maison. Epousée à vingt ans par un chirurgien déjà célèbre, union heureuse, mais trop courte, Armelle avait quitté la vie en pleine jeunesse, laissant de son passage en ce monde une fillette, la mignonne Josée. C'est à la suite de cette catastrophe que les Nozières avaient abandonné Rive-d'Or pour Paris.

Mais, avant cette période de deuils, dans l'agréable campagne où la famille passait les trois quarts de l'année, s'était développée, sans direction entravante, la

(Suite à la page 13)

Le roman de juillet

AU RETOUR

Par Henri ARDEL

Un des plus captivants ouvrages de l'auteur. D'émouvantes pages de psychologie où palpitent les phases douloureuses et poignantes de la vie d'une jeune femme malheureuse. L'angoissante situation de deux coeurs auxquels la vie se charge "de montrer avec une ironie impitoyable ce qu'il en advient des plus sincères, des plus généreux désirs."

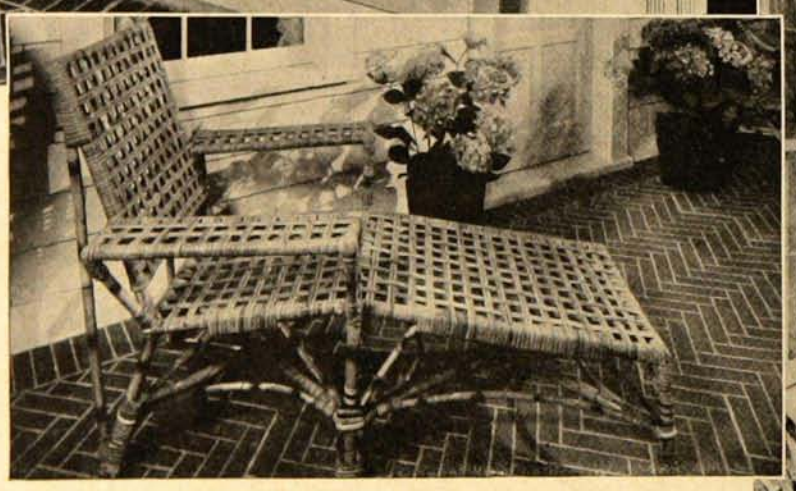
Tous suivront avec un vif intérêt, le combat de la loyauté qui se cabre sous la révolte du coeur où se meurt l'amour d'autrefois, et la lutte d'un pauvre coeur de femme, dont la tendresse maternelle se dresse en obstacle inflexible devant le rêve d'amour qui resplendit sur sa route comme une étoile d'espérance.

Sur ces brutales réalités, Henri Ardel a jeté la lumineuse douceur d'un idylle d'amour qui fera les délices de nos lectrices.

POUR LA VERANDAH OU LA TERRASSE



Porte genre ancien avec marteau de cuivre.



Ameublement de rotin verni, d'un dessin très simple.



Un coin de repos où voisinent les fleurs et la verdure.



La table dressée pour le lunch

CETTE installation est tout aussi pratique à la ville qu'à la campagne. Le coin d'une galerie assez large, ou un coin de jardinet, permet de loger ces jolis meubles en rotin qui donnent l'illusion d'être . . à la campagne!

L'ameublement est d'un dessin simple et si frais! Le rotin est verni, ce qui le rend imperméable et à l'épreuve de la pluie et de la rosée. L'unique précaution consiste à enlever les coussins le soir en entrant. Mais, ces chaises sont tellement confortables qu'elles ne nécessitent pas l'usage de coussins. Chacun, bien entendu, peut varier l'installation selon son goût ou ses moyens.

Toutes les femmes apprécient l'importance des détails. Les choses anciennes ont été peu à peu effacées par les créations modernes. Mais celles-ci ont atteint un tel degré de perfection, qu'elles sont de dignes successeurs des meubles faits *à la main* par nos ancêtres.

Une table où l'on pourra servir le lunch, quelques chaises, un fauteuil de repos, des plantes, des fleurs coupées dans des vases rustiques, des corbeilles de verdure dans un angle, et l'installation est complète.

(Courtoisie du "Delineator")

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 11*)

petite âme composite qui devait dérouter plus tard même ceux qui l'approchaient journellement.

Pierrette se revoyait petite fille, un peu sauvage, nature réfléchie, concentrée, ardente aux jeux; la lecture la passionnait, toutes les lectures, même arides, incompréhensibles semblait-il à un cerveau de huit ans. Passant des heures à ruminer ce qu'elle avait lu, Pierrette demeurait les yeux grands ouverts, à rêver on ne savait à quoi. Un ruisseau passait près d'elle sur son lit de cailloux blancs; elle admirait l'eau limpide, parlait aux grandes libellules bleues, si bien habillées, pensait-elle. Rive-d'Or était le réceptacle des vieilles fleurs de France; l'enfant en savait tous les noms, sa main les caressait avec amour.

Au matin, un bonjour gai les saluait; le soir, des baisers effleuraient leurs gerbes. La petite fille pleurait les disparues, accueillait avec des transports les remplaçantes qu'à tour de rôle, l'été, l'automne faisaient éclore.

"En ce temps-là, songea tout haut Pierrette, Daniel ne me quittait guère. Comme il était gentil pour moi"!

Il surgissait à ses yeux, ce compagnon d'alors. A dix-huit ans, orphelin, voisin proche de Rive-d'Or, Daniel d'Armyngt habitait seul la petite propriété La Saulnaie, seul bien lui appartenant. Il y faisait des études très poussées, sous la direction de l'instituteur de l'endroit, savant consciencieux. Jusqu'à l'époque de son service militaire, il en fut ainsi. Prenant en pitié son isolement, les Nozières attiraient le plus possible le jeune garçon à Rive-d'Or. Pierrette, à laquelle il plaisait, lui en faisait royalement les honneurs. Elle l'accaparait, ce dont il ne se plaignait pas, ni Mme Nozières non plus. Celle-ci, charmée de l'entente mutuelle, se reposait sur Daniel. Aussi toutes les heures de loisirs, entre devoirs et leçons, se passaient auprès de sa petite amie. S'il ne pénétrait pas plus que les autres dans le jardin secret de cette nature d'enfant impulsive et fermée, il s'associait du moins, sans en demander les motifs, à tout ce qu'elle entreprenait. Daniel la regardait faire; il faisait partie de sa vie. Et, depuis, quelle longue séparation amenant fatalement l'oubli!

Ces deux camarades d'enfance ne s'étaient rencontrés à nouveau que deux mois plus tôt; lui, homme fait, à la veille de repartir encore; elle, transformée, femme arrivée, comme il venait de le lui faire entendre. La vie les avait pris l'un et l'autre dans son engrenage, tels ces grains que le battage arrache d'un épi commun pour les envoyer chacun, au hasard de la main qui sème, germer dans quelque sillon inconnu . . .

***

— Madame est-elle dehors? jeta Pierrette au correct valet de chambre accouru au timbre d'entrée.

— Madame est ici.

— Elle a quelqu'un?

— Mlle Josée.

Sans prendre le temps de quitter ses vêtements de sortie, la jeune fille passa le seuil d'un grand salon vide. D'un second plus intime, à la suite, sortaient des gazouillements d'enfant.

A son apparition, une poupée de quatre ans, jolie comme l'amour, tendit les bras.

— Oh! taty! taty!

Pierrette se pencha, l'enlevant pour rendre cette caresse d'accueil.

— Tu rentres tard, observa une grande femme en noir qu'elle vint ensuite embrasser.

— Attardée à Bagatelle, mère. C'est mon jour de congé. Le samedi, la clinique ferme tout l'après-midi, vous le savez, et la roseraie, moins attirante le dimanche en raison de la foule, attendait aujourd'hui ma visite. Une inspiration, du reste, car Daniel d'Armyngt s'y trouvait. Nous avons pu bavarder et mieux renouer connaissance que dans la rue. Son intention est de venir vous faire ses adieux ce soir même.

— Ah! il part, ce pauvre garçon? fit distraitement Mme Nozières.

Sa main passait et repassait dans les boucles blondes de sa petite-fille. Celle-ci la tête levée, regardait de tous ses yeux intéressés la silhouette élégante de sa jeune tante.

— Mais oui, maman; il nous avait bien dit ses projets: à New-York, une maison d'aviation devait l'occuper; il s'y rend.

— C'est vrai, j'avais oublié. Alors, il va venir? Tu ne l'as pas ramené avec toi, j'espère? fit-elle, soudainement alarmée d'apprendre que le visiteur annoncé fût venu dans le sillage de sa fille.

Celle-ci s'égaya:

— Non, soyez paisible. Daniel a conscience de vos préjugés et même, je crois, les partage.

— Je n'entrave pas ton initiative,mais il m'est permis de garder mon opinion, ma fille.

Depuis longtemps, en effet, Mme Nozières n'osait plus faire opposition aux allures indépendantes de Pierrette. Son âge actuel, ses occupations, la mettaient hors de tutelle à présent. Mais elle ne perdait pas une occasion de blâme. Quelle patiente ténacité de la part de la jeune fille, au début, pour échapper à la tyrannie d'un milieu hostile à ses idées, à ses aspirations!

Durant son adolescence, la mère, absorbée par la fille aînée, laissait à l'enfant plus jeune la bride sur le cou. Après le mariage et la mort de sa préférée, brisée, affaissée par l'écrasement du malheur subit, Mme Nozières, au milieu de son désarroi moral, s'avisait un peu tard du résultat obtenu. Mais il n'était plus temps d'essayer un système de sujétion contraire. Pierrette, accoutumée à se passer d'affection, de conseils et précocement mûrie, avait orienté sa vie délibérément, avec calme et précision. Rien ne l'en ferait dévier. Il fallait en prendre son parti.

Flattée du reste tout au fond de la transformation physique opérée en la petite sauvageonne d'hier, muée soudain en fleur de beauté, la vanité maternelle s'éveilla.

Mme Nozières subit aussi l'ascendant de cette personnalité intelligente, développée à son insu, et qui vraiment s'imposait. Son gendre, Jean Mudry, contribua pour beaucoup à la capitulation des dernières résistances. Il avait reconnu et secrètement encouragé les remarquables aptitudes de sa jeune belle-soeur, au point de mettre à sa disposition, sans penser qu'elle en userait avec tant de succès, ses livres de praticien. Plus tard, il lui donnait l'entrée de sa clinique et, peu à peu accoutumé à ses services journaliers, il acceptait et même requérait son aide d'infirmière dès qu'elle eut conquis ses diplômes.

Riche héritière, comblée des jouissances que procure la fortune, c'est sans nécessité, et par raisonnement autant qu'inclinée à le faire, que Pierrette avait tenu à préparer son doctorat. Soucieuse de travail, jalouse de sa liberté, la jeune fille admettait cependant des devoirs visà-vis de sa mère. Elle vivait la vie de famille, faisant large part au labeur quotidien; saine et sensée, elle se consacrait à tout le reste dans la débordante activité d'une jeunesse avide.

En attendant la venue de Daniel, Pierrette joue avec Josée, petit bibelot animé, joyeux de vivre, qu'il faut amuser. Le chirurgien a été heureux dans son malheur de pouvoir, en satisfaisant le désir de sa belle-mère, écarter de sa vie si occupée le souci d'une surveillance étrangère pour l'enfant.

Il la retrouve chez lui chaque soir. Mme Nozières a reporté sur Josée l'exclusive sollicitude prodiguée jadis à la disparue. Demeurée la même vis-à-vis de Pierrette, entre les deux femmes aucun lien sympathique ne s'est noué. Moralement, elles vivent ainsi, l'une près de l'autre, la mère presque indifférente, la fille l'âme fermée à cette mère qui reporte encore sur une autre les effusions dont une part, au moins, devrait lui revenir.

On sonna.

— Taty, qu'est-ce qui va entrer, dis?

— Un monsieur que tu ne connais pas.

M. d'Armyngt entrait. Il vint s'incliner devant Mme Nozières, lui baisant la main.

Ce geste courtois n'avait chez lui rien de banal. Pierrette tendit amicalement la sienne.

— Embrassez maintenant notre mignonne, fit-elle en lui présentant la petite frimousse boudeuse qui se dérobait. Josée, dis-nous, continua-t-elle gaiement, comment tu trouves ce monsieur: vilain ou joli?

La fillette, intimidée, reblottie dans la jupe blanche, sourit à travers ses boucles en murmurant: laid! Opinion plus mali-

Le plus beau et le plus grand de nos

Parcs Nationaux



JASPER

Au cœur même des Rocheuses : grandioses :

LE LAC MALIGNE n'est qu'une des beautés pittoresques qui émerveillent le visiteur au Parc Jasper, le plus important des parcs d'état. Enchâssé dans les Rocheuses Canadiennes, le mont Jasper s'élance majestueusement vers les cieux.

C'est là, au grand châtelet, "Jasper Park Lodge" qu'on trouve un des plus beaux courts de golf du monde . . . la natation dans une piscine à ciel ouvert et chauffée . . . l'alpinisme avec ou sans guide suisse . . . l'équitation par les sentiers et l'auto par un paysage couronné de neige.

C'est par le Canadien National qu'on parvient à Jasper, de Montréal, Toronto, Winnipeg ou Vancouver.

Le Canadien National mène partout au Canada. Il exploite ses propres navires, ses télégraphes, ses messageries, ses 14 postes d'émissions de radio et sa chaîne d'hôtels et de campements à travers le Dominion.

Ceux qui s'intéressent à Jasper ou aux autres stations de tourisme n'ont qu'à s'adresser à un agent du Canadien National qui leur en fera voir des films et leur fournira des brochures illustrées.

CANADIEN NATIONAL

Le plus grand réseau de l'Amérique



Shampoo pour Enfants

Lavés régulièrement au Shampoo Evan Williams, les cheveux des enfants resteront souples, beaux et sains.

Achetez "Camomile" pour cheveux blonds. "Graduated" pour cheveux bruns ou noirs.

Un Produit de l'Empire
EN VENTE PARTOUT
Seuls concessionnaires canadiens
PALMERS LIMITED
MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

Un Appareil Parfait pour le Point d'Ouriet, un Appareil à Broder et un Appareil pour ravauder les Bas, les trois pour..... $1.00



Point d'ouriet aussi beau que s'il était fait par un appareil de $276.00. Appareil à broder 50 fois plus rapide que la main. Raccommodeur parfait et rapide. Les trois pour un dollar, avec instructions complètes, ou C.O.D. (contre remboursement) $1.15. Argent remis en cinq jours si vous n'êtes pas satisfaites.
Hemstitcher Co., Casier K, Georgetown, Ont.

CREME
à la
GLACE
pour
RECEPTIONS
ou pour
• DESSERTS •

ELLE EST TOUJOURS APPRECIEE

Aujourd'hui nous la livrons empaquetée avec de la DRY ICE (glace sèche) ce qui fait un paquet absolument propre et élimine l'eau salée et les désagréments qui en résultent.

J.J. Joubert LIMITÉE
4141, rue Saint-André
MONTREAL

FRontenac 3121

LE CŒUR CHEMINE

cieuse qu'exacte en son esprit, sans doute, car, pour en adoucir le verdict, au milieu du rire soulevé, elle envoyait de ses deux menottes des baisers à sa victime.

Non, Daniel n'était pas laid; pas particulièrement beau, non plus: sec, maigre, mais solidement bâti, des manières aisées de gentilhomme, le teint très blanc sous les cheveux courts foncés, le nez droit, la bouche sérieuse, des yeux intelligents pleins de bonne humeur où on ne lisait que ce qu'il voulait bien laisser lire.

— Je vous demande pardon pour ce bébé inconscient, Daniel, disait Mme Nozières qui n'avait pu s'empêcher de partager l'hilarité, mais Pierrette n'en fait jamais d'autres! Poser une pareille question! Je ne sais pas vraiment qui des deux est l'enfant mal élevée. Je tremble toujours, souvent avec raison, de ce qu'inventera bien ma fille.

— Daniel me connaît, maman. Rien ne le surprend de ma part, je crois.

M. d'Armyngt enveloppa la belle personne de son vif regard. Combien devenue différente et cependant pareille, l'enfant laissée à Rive-d'Or! Mais la maîtresse de maison l'accaparait, lui posant mille questions sur l'Amérique, ce qu'il y ferait, combien durerait son exil?

Pierrette, en silence, écoutait, comparant l'homme réalisé avec le jeune garçon camarade et ami de sa pauvre petite existence d'autrefois.

Une interrogation directe de Daniel, s'adressant à elle, la sortit de sa secrète comparaison.

— Et vous, mademoiselle Pierrette, que comptez-vous faire maintenant, vos ambitions étant satisfaites? Vous devez être heureuse, madame, de la conserver malgré tout près de vous?

— En effet, je m'attendais, une fois reçue docteur, à voir ma fille s'installer au dehors: un cabinet de consultation, une plaque à sa porte. Pierrette a eu tout de même le bon sens de comprendre que sa place était encore auprès de moi.

La durée d'un éclair, une expression de sourde révolte et de poignante désillusion traversa les yeux gais de la jeune fille.

Ainsi, le motif d'être agréable à sa mère n'avait pas été compris! Aucune reconnaissante affection éveillée!

Daniel se demanda si c'était son cœur ou son orgueil qui souffrait de ces réflexions aigres-douces. Mais Pierrette reprenait son masque habituel, si déroutant; à peine un peu d'apreté durcit sa voix quand elle répondit:

— J'ai immobilisé ma vie, je n'effectue aucun changement. En ce moment, je suis aussi heureuse que je peux l'être.

Elle semblait rejeter sans dépit ni amertume tout projet d'avenir prochain.

— J'espère qu'elle se mariera bientôt, continua Mme Nozières. Pierrette est naturellement fort en vue, à même de choisir. Une fois rentrée dans le chemin commun à toutes ses pareilles, elle ne conservera de son bagage de science, bien inutile sans cela, que ce qu'il faut pour avoir de beaux enfants, les mieux soigner, savoir comment s'y prendre pour en faire des êtres robustes et sains.

"Et puis, il paraît qu'on ne doit pas contrarier la vocation de ses enfants. Autrefois, les parents ne s'en gênaient guère, quand ils jugeaient différemment.

M. d'Armyngt rectifia:

— Il y a cependant, madame, des vocations qui s'imposent. Dans l'occurrence, vous ne pouvez que vous applaudir de vous être laissé forcer la main. Le résultat ne peut que vous flatter. M. Mudry achève de vous en convaincre. Sa haute opinion, et il est bon juge, favorise les tendances de Mlle Pierrette vers cette branche, dont lui-même fait état. C'est significatif. Je vous concède volontiers, madame, que cette vocation est un cas exceptionnel, peu attirant, semble-t-il, pour le beau sexe.

— Là! triompha Mme Nozières, tu entends? Je ne le lui fais pas dire. La chirurgie, et tout ce qui s'y rattache, n'est pas un métier de femme. Il la met au niveau masculin, lui enlevant tout prestige. Enfin, heureusement, le mariage rétablira les choses.

— Oh! madame, protesta vivement Daniel, vous interprétez mal mon sentiment. Je serais désolé que Mlle Pierrette pût se croire découronnée en mon esprit du charme féminin qui l'auréole envers et contre tout. Je ne passe pas à l'ennemi, s'il en existe, croyez-le, mademoiselle.

L'incriminée, habituée à ce genre d'escarmouches cher à sa mère, s'amusa de la protestation véhémente. Son ami d'enfance redoutait de l'avoir froissée: elle en fut touchée.

— Ayez le cœur en paix, Daniel, je sais faire la part de préjugés fort naturels et celle d'un intérêt amical qui s'en explique affectueusement. Bannissez toute crainte. De vous, mon vieux camarade, rien ne me blesse. Dormez tranquille, le docteur Nozières restera femme et très femme, tout en cultivant un art qui ne vous dit rien et qui me dit beaucoup.

Elle n'en ajouta pas davantage, dédaignant de s'expliquer sur ses projets futurs. Daniel ne put savoir si elle rejetait ou acceptait l'idée émise d'une union qui changerait les choses.

Le don d'elle-même!... la fière Pierrette arriverait-elle jamais aussi à l'envisager?

Et, soudain, Daniel ressentit de la nuque aux talons, à cette seule idée, un frisson de répulsive angoisse. C'était comme si on lui eût arraché le splendide et secret vêtement d'illusion sous lequel, jalousement, il voulait emporter le souvenir intact de la petite amie transformée.

. . . . . .

Mais il tressaillit. Elle parlait, et ses mots le firent retomber dans la plate réalité.

— Daniel, voulez-vous cette tasse?

Debout devant lui, Pierrette présentait le thé parfumé avec une grâce d'attitude ô combien féminine! Non, non, rien jamais ne lui ravirait cette grâce.

Il se leva vivement pour accepter. Sans attendre son merci, la jeune fille, qui avait déjà servi sa mère, installait Josée en face des gâteaux. Puis, laissant à Mme Nozières le soin de l'enfant que nul ne devait usurper, elle se rapprocha de Daniel.

Le jeune homme, encore sous l'hypnose de la conversation précédente, osa à demi-voix:

— Vous marieriez-vous volontiers, Pierrette?

La grand'mère, occupée de sa petite-fille, se désintéressait momentanément d'eux.

Du même ton confidentiel, sans paraître surprise ni gênée par la question, la jeune doctoresse répondit:

— En principe, je ne suis pas réfractaire au mariage; c'est la loi normale. Mais je serai terriblement difficile, sans hostilité systématique. J'en comprendrai peut-être un jour le charme, sinon l'urgence ainsi que maman l'envisage; de cette éventualité, je ne vois aujourd'hui que la gravité des devoirs et l'entrave. Or, cette entrave, je n'en veux pas actuellement.

Daniel, malgré lui, eut un sourire d'acquiescement muet.

— Vous l'admettez?

— J'ai acquis de haute lutte, je puis le dire, le droit de recueillir en paix au moins quelques années le fruit de mes études. Ce n'est qu'à présent que je vais vraiment prendre pied et contact avec les plus intéressantes révélations. Cela me prend toute, Daniel, c'est ainsi. Ce que dédaigneusement ma mère appelle un "métier" ne sera jamais cela pour moi. La femme ne peut guère aborder (en ceci je suis de son avis) la pratique de cet art admirable de la chirurgie. Mais, en suivre les progrès, les inventions, découvrir soi-même des combinaisons des méthodes nouvelles, les faire adopter, obtenir des résultats là où d'autres cependant habiles ont perdu leur latin, mais c'est la poésie, la beauté, le travail de l'idée, de l'imagination imposant son rôle, conduisant la main de l'exécutant. La partie matérielle ne m'appartiendra pas, mais je me sens de force à en être l'inspiratrice.

Tout d'une haleine, Pierrette, emportée par son sujet, se sentant écoutée par un admirateur attentif, se livrait pour la première fois.

M. d'Armyngt retrouvait là le souvenir inchangé de la petite fille d'autrefois.

— Votre belle énergie est faite pour soutenir la faiblesse des autres; elle me servira de tremplin pour réagir moi-même en pays étranger contre toute défaillance de cœur ou d'esprit. Si la vie m'y apparaît dure, esseulée, je penserai à vous. Vous avez bien agi, petite amie. Il faut, en effet, avoir raison de l'existence, y tracer son chemin coûte que coûte en l'ensoleillant de bravoure: c'est la meilleure façon d'en dissiper les brouillards. Je pars encouragé après cette bonne causerie. L'ombre sur ma propre route est votre disparition, Pierrette, je vous ai si peu vue... Mais sachez que je me pénètre de votre dernier conseil; à Bagatelle, vous m'avez dit: "Il ne faut pas négliger le but, on se doit de le créer s'il n'existe. Faites du vôtre, quel qu'il soit, la réalisation de vos efforts".

"Cette réalisation dans votre pensée n'englobe pas seulement le présent, mais aussi l'avenir; dites? J'aurai donc un but.

— Qui sera? interrompit-elle intéressée.

Il l'enveloppa d'un attentif examen comme s'il eût voulu démêler le sens expressif de l'interrogation.

— Devenir millionnaire, répondit-il après après une hésitation.

— Bravo! c'en est un sérieux. Je vois que vous partez dans de bonnes conditions d'audace.

Il se levait.

— Hélas oui, je pars.

A son mouvement, Mme Nozières se tourna vers lui, s'excusant:

— Mon pauvre Daniel, je vous ai bien délaissé. Josée est un petit être absorbant, mais c'est aussi une telle consolation pour moi de m'y consacrer. Alors vous nous quittez? Je vous souhaite bonne traversée, bon séjour là-bas. Vous savez que je serai toujours heureuse d'apprendre vos réussites.

— Merci de vouloir bien me le dire, madame, fit-il, sentant malgré tout la banalité de la femme du monde à travers ces aimables paroles.

— Allons, au revoir, mon cher enfant.

Il se détourna vers Pierrette, et après avoir embrassé la blondine et baisé la main de Mme Nozières:

— Adieu, mademoiselle Pierrette.

Sa correcte attitude cachait la distraction de sa pensée tendue vers une idée unique qu'il voulait dérober.

— Adieu, Daniel, mais je vais vous mettre dans votre chemin.

Un sourire très affectueux mais calme éclairait ses yeux. Elle le précéda jusqu'à l'escalier. Là, leurs mains s'étreignirent d'une forte pression amicale. Il descendait vivement. La jeune fille le suivait des yeux, admirant l'élégance naturelle, la souplesse de ses mouvements, la mâle allure de cet homme de sport dans la pleine maturité de sa force.

Arrivé au bas, instinctivement, il leva la tête. Soulevant son feutre, il la contempla une dernière fois avec son âme autant qu'avec son regard, comme s'il eût voulu photographier sa vision.

Penchée, elle lui jeta avec une malice gaie:

— Bonsoir, monsieur dollar!

Il rit un peu nerveusement, et, ripostant du tac au tac:

— Bonsoir, illustre docteur!

La porte claqua derrière lui, les séparant à nouveau, pour longtemps, peut-être pour toujours!

***

Dans son vaste cabinet, attendant l'heure des consultations, Paul Mudry s'absorbait. C'était ici que défilaient tour à tour, de dix à douze, l'inquiétude et la souffrance. L'une et l'autre en quête du rassurant repos d'esprit par l'intervention bienfaisante.

Jeune encore, le chirurgien était dans la plénitude de son talent. D'étonnantes cures, jointes à un diagnostic presque infaillible, l'avaient sacré maître entre tous.

Grand, très grand, l'œil froid, incisif à l'égal de son bistouri, Paul Mudry donnait une immense somme de travail. Opérateur expert, minutieux, accueillant, d'un esprit large, toutes conceptions nouvelles, les cas physiologistes qui sortaient de l'ordinaire ne le trouvaient jamais aventureux.

Un domestique parut. Il présentait sur un plateau quelques cartes et un pli fermé.

— Y a-t-il plusieurs personnes dans les salons d'attente? interrogea Mudry, et il ouvrait hativement l'enveloppe close.

— Peu encore, Monsieur.

Lui, d'un coup d'œil, avait lu le pneumatique.

— Dès que Mlle Nozières arrivera, introduisez-la tout de suite, ordonna-t-il.

— Bien, Monsieur.

Dix minutes s'écoulèrent; le chirurgien s'était replongé dans son travail. Il compulsait un carnet, annotait, de son écriture illisible, plusieurs feuilles portant sa signature. On frappa.

C'était Pierrette, sous l'uniforme seyant de l'infirmière. Sa taille paraissait plus élevée et svelte dans sa longue blouse; le visage, extraordinairement jeune en l'encadrement étroit de la toile immaculée,

LE CŒUR CHEMINE

coupé du bandeau frontal, le voile flottant en arrière.

— Bonjour, Paul, dit-elle familièrement, tendant à son beau-frère ses fins doigts nerveux.

Il s'était levé, faisant quelques pas au-devant d'elle.

— Je vous attendais, petite soeur. Ce mot, annonçant votre visite inusitée à cette heure, vous a précédée de bien peu.

Il montrait le petit bleu.

— Rien de fâcheux chez vous, ni à la clinique?

— Chez nous, tout va bien. Mère est déjà en possession de Josée. C'est au sujet de l'enfant opéré hier, que je voulais vous soumettre une idée.

— Il ne va pas? cela me surprendrait: aucune complication n'était à redouter. Quels symptômes apparus vous font craindre?

— Pour le présent, tout semble normal; mais je crois qu'il y aurait à apporter certaines modifications dans le traitement qui suivra.

— Ah! ah! dites cela?

Pierrette les souligna avec une rare prescience; après en avoir établi l'exposé, elle ajouta:

— Il faut vous assurer, Paul, si ce que j'envisage comme complément à votre intervention vous apparaît rationnel, comme à moi. Peut-être fais-je erreur, mais j'y ai pensé toute la nuit.

Très intéressé, Mudry prenait des notes et discutait les arguments présentés, comme il l'eût fait avec un confrère. Il en reconnaissait la portée.

— Allons-y immédiatement, conclut-il; votre jugement me semble basé; je veux, sur place, m'en rendre mieux compte.

Tout en parlant le chirurgien avait sonné.

— L'auto, immédiatement, Julien.

Et à Pierrette toujours debout:

— Un mot aux clients qui m'attendent, et je suis à vous pour gagner la clinique.

Tout cela, causerie et décision, n'avait pris qu'un instant. L'un et l'autre savaient le prix du temps pour l'homme occupé. Un quart d'heure seulement, gaspillé en paroles inutiles, l'était au détriment de tant de minutes graves d'où pouvaient dépendre une vie ou un succès chirurgical. Mais, durant le trajet, Pierrette et son beau-frère, maintenant mis d'accord pour l'examen préalable, abandonnèrent la discussion, but de la course; car Mudry, en dehors de ses consultations et de leurs avenants, redevenait volontiers homme du monde.

Après quelques questions sur différents sujets, Paul suggéra:

— Pas de nouvelles récentes de l'ami Daniel?

— Non, aucune, depuis sa lettre du débarqué, c'est-à-dire près de huit mois. Il doit être très occupé. Du reste, c'est un homme d'action, non de plume. Sous ce rapport, nous sommes de même nature; aussi son silence ne me surprend pas.

— Ni ne vous attriste.

La jeune infirmière eut un geste d'impuissance:

— Que voulez-vous, chacun suit sa voie. Celle de Daniel et la mienne ne s'aiguillent qu'à distance; c'est ainsi. Cela ne m'empêche pas de lui garder une place spéciale de souvenir.

Mais l'auto bloquait devant la clinique. C'était, ici, presque la campagne au cœur de Paris. Une cour sablée, des plates-bandes fleuries la ceinturent sous les larges fenêtres d'un corps de logis complété de hauts pavillons. Le chirurgien et sa jeune infirmière reprirent l'un sa froide apparence, l'autre la réserve de tenue qui la faisait, à volonté, distante ou gracieuse.

A l'entrée du hall, le chef de clinique, jeune homme à la physionomie intelligente, accourait. Le "klakson" impérieux de la limousine du maître était ici bien connu.

— Au No 20, fit Mudry prenant l'ascenseur.

Sur la vaste galerie claire, ouvraient les chambres des opérés. Dans l'une d'elles, sous la garde d'une infirmière, blanc comme ses draps, reposait, les yeux fermés, le jeune garçonnet, objet de la sollicitude de Pierrette. Après examen, Mudry se tourna vers cette dernière:

— Vous avez raison; ce que vous pensez est la meilleure marche à suivre. Tenez-moi journellement au courant, et agissez vous-même.

Avec une amicale poignée de main, il la quitta sur ces mots, accompagné de la garde.

Pierrette, restée seule, se pencha à son tour vers l'enfant blêmi. Ainsi, son opinion prévalait. Elle avait toute autorisation d'expérimenter le système de soins qu'elle inaugurait! Si le résultat répondait à son attente, l'adolescent, par la suite, marcherait avec l'aisance des autres. L'opérateur n'aurait pu, hier, le promettre vu la gravité des lésions.

***

A partir de ce jour, Pierrette Nozières perdit de vue toute notion autre que son entreprise spéciale.

Elle ne vivait que pour cela.

Avec l'exclusivité propre de l'extrême jeunesse qui se donne toute à l'idée du moment, sa réussite ou son échec demeurait la seule vision effaçant toutes les autres.

Sans doute sa pensée suivait affectueusement, malgré tout, le cher ami d'enfance réapparu, puis à nouveau disparu de sa vie.

Il n'en démeurait pas le mobile important.

Ainsi, tandis que Daniel emportait, ébloui et triste au profond de son âme, un sentiment ineffaçable, un souvenir entretenu, caressé, charme constant de ses heures, Pierrette reprenait sans changement, comme avant, son existence laborieuse et mondaine, dépensant à outrance toutes les forces actives de son ardeur juvénile, sans trouver un loisir pour interroger son cœur qui n'avait pas le temps d'aimer...

DEUXIEME PARTIE

La transplantation d'Europe en Amérique opère, chez le voyageur qui aborde pour la première fois la capitale des Etats-Unis, une complète transformation visuelle. La vIlle immense qu'est New-York semble le composé des inventions du siècle mises au service de l'existence journalière.

On coudoie de beaux types, à l'intelligence surtout pratique, natures primitives marchant à l'avenir, disposant du présent, pour chercher à améliorer encore et toujours, sans le préjugé des précédents.

C'était là l'élément inconnu où évoluait M. d'Armyngt, dirigé jusqu'alors par mille conventions dont ne s'embarrasse nullement le nouveau monde.

Avant d'arriver, utilisant les loisirs de la traversée, il s'était découvert un ami précieux parmi ses compagnons de voyage: Jasper Dorsett, jeune Américain à la face réjouie, pleine de lumière et de vivacité.

Fort riche, il n'avait qu'à jouir des biens acquis par sa maison de commerce. Passant gaiment quelques mois en France, il faisait la navette, plusieurs fois l'an, entre son pays d'origine et celui de son adoption. Nature exubérante, spontanée, facile à l'attachement, Jasper serait un ami fidèle. Il fut le premier à aborder Daniel, et, par la loi des contrastes, ils se lièrent. Grâce à lui, l'ingénieur fit d'autres connaissances, et fut initié, avant l'abordage, à toutes les particularités des mœurs américaines.

Il existe, là-bas, deux sociétés distinctes: celle des heureux de ce monde, les arrivés qui ont amassé et amasseront toujours, et le bataillon de ceux qui font le combat de la vie pour nénétrer, à leur tour, dans le paradis de l'or.

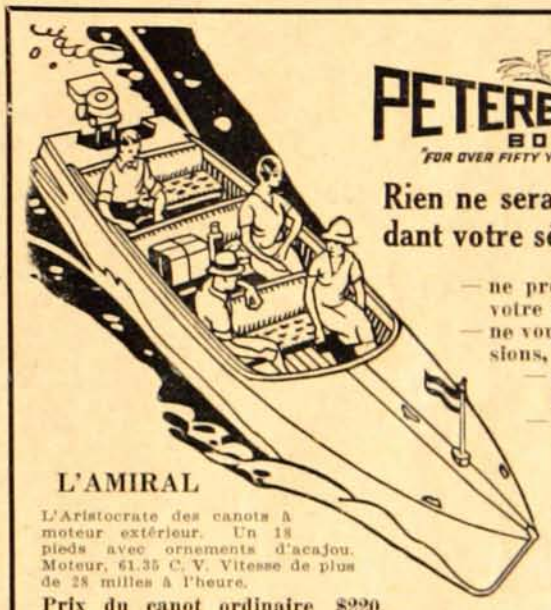
Daniel, en tant qu'étranger, pouvait, à son gré, profiter ou se tenir à l'écart de ces réunions sélectionnées. Jasper lui en ouvrait les portes; il en userait, quoique très pris par ses intéressantes occupations, mais il voulait arriver promptement à la place prépondérante: il acceptait donc les invitations pouvant servir à son avancement sans nuire à ses heures de travail. Toute sa volonté restait tendue vers le but fatidique, que spontanément il avait défini à Pierrette Nozières: devenir millionnaire. Cédait-il donc à la magie contagieuse de l'or? Désirait-il s'enrichir pour s'en procurer les jouissances?

C'eût été méconnaître le caractère de Daniel.

Se sentant de taille à parvenir, il savait qu'en toute époque il faut, au prestige de l'autorité intellectuelle, le puissant levier de la fortune. Mais il n'avait dit à personne qu'à lui-même le fondamental motif de sa double ambition: se poser et être riche... Daniel, depuis qu'il avait retrouvé Pierrette, ne vivait que d'une

(*Suite à la page 17*)





NOTRE MYSTERIEUX INTIME

Dans les mystères de la vie, il ne faut pas seulement voir les ennuis, mais en découvrir les merveilles et les admirer sans les comprendre.

Par
Celia
Caroline COLE



La marquise Spinola, enchanteresse, lointaine et mystérieuse comme la lune.

POURQUOI n'y a-t-il qu'une seule femme sur mille — probablement sur un million — qui, d'après sa manière d'agir, semble comprendre ce qu'est la vie: gaie, intelligente, magnifique et agréable, sérieuse et confiante comme l'étoile radieuse qui se balance dans le ciel! Une seule femme excessivement attrayante! Les autres hésitantes, embarrassées, comme fatiguées et ennuyées. Pourquoi?

Pourquoi la même erreur se renouvelle-t-elle toujours? Pourquoi cela nous prend-il tant de temps à comprendre? Pourquoi?

C'est le mystère intime de chacune de nous, ce pourquoi nous avons dû évoluer au lieu de chercher à nous perfectionner.

Peut-être cette femme d'entre les neuf cent quatre vingt dix-neuf, a-t-elle une meilleure lignée d'ancêtres; ou peut-être porte-t-elle plus d'attention au véritable sens de la vie, à sa propre personnalité, ou encore, peut-être a-t-elle une méthode meilleure que la nôtre — nous essayons d'être attentives, altruistes, actives et convenables, et elle nous surpasse de combien, se souvenant qu'un monde — comme une maison et la vie — demande autant de couleur et de clarté que de grandeur et de paix. Savoir vivre est un grand art!

On ne peut être qu'émerveillé de la manière dont nous avons été créées. Nous sommes parfois brisées par les ennuis de famille ou autres, par les douleurs personnelles, et une heure plus tard, nous sommes reprises de confiance, nos yeux brillent. Nous attendons quelque chose de la vie, le courage nous donne la force de supporter tout ce qui nous affligeait une heure plus tôt.

Il y a une force merveilleuse dans le charme d'une femme qui, par son sens inné de bonheur, s'élève jusqu'à la beauté ou du moins tente de l'atteindre. Pourquoi n'en est-il pas ainsi de chacune de nous? Vaine question! L'inpénétrable Sagesse divine nous a ainsi créées, voilà tout.

Le mois de mai est le mois le plus aimé. L'éclat du soleil est si gai — comme la jeunesse — enchanteur mais sans merci. Ce mois ensoleillé exige plus de soins pour la peau. Le monde est comme une scène toute de gaieté et de fraîcheur, que ne dépare pas une seule note de clinquant ou de pauvreté. Par bonheur nous pouvons nous aussi, comme la nature, posséder la gaieté et la fraîcheur.

Si vous êtes fatiguée, si vous êtes triste, prenez au moins une demi-heure pour vous *ressaisir*.

Un moyen particulièrement efficace — et nécessaire — durant le mois de mai, est l'emploi de la crème de circulation.

Cette crème, qui est brune, n'est pas parfumée. Son application est des plus simples. Il suffit de l'étendre en massant doucement, et aussitôt circule librement ce facteur mystérieux qui conserve jeune: le sang, en même temps que disparaissent les éruptions très fréquentes le printemps, et votre figure redevient vivante et animée.

On doit appliquer la crème de circulation deux ou trois fois par semaine pendant le printemps; cependant, celles dont le sang est riche et généreux ne doivent pas s'en servir plus de deux fois par semaine. L'application doit toujours être faite au moins une heure avant de sortir, après ce traitement, le visage reste haut en couleur et souvent inégalement couvert de plaques rouges.

Lavez d'abord votre visage à l'eau froide et au savon doux. Nettoyez-le ensuite avec un tampon de coton absorbant imbibé d'eau froide et, en second lieu, d'un bon tonique de la peau; passez ainsi sur votre cou et tout autour du nez où les pores sont susceptibles de s'ouvrir si largement.

Appliquez maintenant une couche légère de crème nourrissante sur votre figure, sur votre cou; étendez-en plus généreusement autour de vos yeux et de votre nez où la peau est plus fine et plus sensible, et sur vos joues, si les veines sont apparentes. Quand l'opération est terminée, appliquez la crème de circulation; mettez une couche épaisse sous et sur le menton, sur les joues, sur le front, sur le pont du nez, *jamais* autour des yeux. Laissez-la quatre à cinq minutes, ou plutôt jusqu'à ce que vous sentiez des piqûres aigues. Enlevez avec une crème ou de l'huile et essuyez bien votre visage. Etendez soigneusement une bonne crème nourrissante, laissez cinq à dix minutes; enlevez et massez avec un astringent froid ou un tonique.

C'est un traitement rafraîchissant. Cependant, les peaux délicates en devront choisir un moins rigoureux.

Si après votre journée de travail, vous n'avez qu'une demi-heure pour votre toilette avant le dîner, appliquez sur votre figure cette crème spéciale qui nettoie et nourrit la peau tout à la fois; essuyez bien, passez un tonique, remettez un peu de crème, et par-dessus, cette délicieuse émulsion créée pour compléter la crème spéciale, fraîche et adoucissante comme la brise du crépuscule après une journée de grande chaleur, et terminez pas une huile stimulante. Prenez maintenant votre bain. Vous n'aurez plus qu'à enlever la crème et à vaporiser votre figure avec une lotion à l'amande.

La crème de fraises a aussi un effet merveilleux. Appliquez-en une couche épaisse que vous garderez pendant une demi-heure, si possible. Enlevez avec un chiffon de coton; massez avec une huile faciale, chaude de préférence. Enlevez l'huile et massez avec un astringent ou un tonique. Essuyez bien votre figure et appliquez une bonne crème de fondation ou une lotion. Cette crème s'applique de préférence sur une peau légèrement humide.

On recommande pour les cheveux, une eau merveilleuse récemment mise sur le marché. Elle est d'une belle couleur bleue et on l'applique au moyen d'un vaporisateur. En un rien de temps, vos cheveux sont d'un flou admirable et frisés, s'ils en ont la tendance, ou du moins d'une belle ondulation. Il faut les placer pendant qu'ils sont humides.

Ces détails sont les riens qui prouvent quelle importance doit attacher aux soins de l'hygiène personnelle, toute femme qui comprend le don de la vie. Dans les mystères de celle-ci, il ne faut pas voir seulement les ennuis, il faut en découvrir les merveilles, les admirer sans les comprendre.

Chacun doit avoir un but ici-bas, quelque chose de clair dans son cœur et dans la vie pour laquelle il lutte et pour laquelle il doit mourir s'il le faut. Et la vie sera intéressante et bonne. (Courtoisie du "Delineator")

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 15*)

pensée: arriver à la conquérir, en faire sa femme, la chère compagne de sa maturité, comme autrefois elle avait été celle de son adolescence. Quel rêve ambitieux! tant d'obstacles les séparaient! différence d'âge, bien qu'il fût jeune encore, relative pauvreté en regard de sa richesse à elle; puis, chaque jour, la jeune fille acquérait un renom, tandis que lui n'avait aucune célébrité. Et surtout, surtout, même toutes ces difficultés aplanies, — et il se sentait toutes les audaces pour les vaincre, — restait la crainte suprême de ne pouvoir éveiller jamais le grand sentiment qui la ferait se pencher vers lui.

∴

C'était un lundi de septembre. L'ingénieur retournait à sa besogne après avoir passé le dimanche à la campagne chez les Dorsett.

Dans le "hamson" qui le ramenait de la gare chez lui, son esprit revivait la journée de la veille; quelques profils plus familiers s'en détachaient. D'abord Jasper, le joyeux compagnon, hôte incomparable. A Bellemont, sa splendide demeure estivale, il traitait royalement de nombreux invités, coterie importante et diverse.

Les deux sœurs du jeune Américain, Evie et Gerty, en étaient, avec lui, l'animation et l'ornement. L'une et l'autre, engouées ,à l'instar de leur frère, du nouvel ami français, traitaient celui-ci en ancien camarade.

Evie, remarquable beauté de vingt-deux printemps, spontanée comme Jasper, faisait à Daniel mille avances chaque fois qu'elle le rencontrait. De petite taille, souple et bien prise, un fin minois éclairé de grands yeux rieurs sous une mousse de cheveux roux, elle accaparait partout le succès et flirtait avec entrain, suivie toujours dans les fêtes d'un cortège de jeunes hommes à ses ordres.

Gerty, d'une joliesse moins éclatante, brune aux longs yeux bleu clair, plus sérieuse et réfléchie, sélectionnait davantage ses préférences.

Ces deux héritières de la maison Dorsett ne manquaient pas de cour; mais jeunes filles avisées, conscientes autant de leur charme que du chiffre éloquent d'une dot somptueuse, elles sauraient, le moment voulu, chacune selon son genre, accrocher à leur hameçon le beau poisson doré choisi dans le tas frétillant.

L'observance du dimanche à Bellemont favorisait la liberté des hôtes. Des autos chauffaient à la disposition de chacun, suivant son orhodoxie. Il y avait, à courte distance du château, un temple protestant et, non loin, une paroisse catholique. Donc, la veille, M. d'Armyngt avait choisi la locomotion de ses jambes pour gagner cette dernière.

Il faisait un temps de rêve. L'air léger flottait des vapeurs bleues dans un poudroiement d'or. L'éclat de l'automne américain se tempérait de cette brume qui l'ombrait sans l'affaiblir.

L'allée conduisant à la route serpentait une prairie semée d'arbres; elle s'empanachait d'asters et de ronces pourprées.

A peine engagé dans cette voie, Daniel s'était entendu héler. Une ombrelle de soie s'agitait. Il s'arrêta; Evie Dorsette apparut en tenue de promenade.

— Vous allez prendre à pied votre messe matinale, cher monsieur d'Armyngt, dit-elle en se rapprochant.

— Oui, miss, un peu à la découverte; mais je me suis fait indiquer le parcours; ce me sera une course délicieuse.

— C'est ce que je me suis dit aussi, et, vous apercevant de ma fenêtre, j'ai pensé que nous la ferions agréablement ensemble.

— Sans aucun doute pour moi, miss.

La jeune fille sourit gracieusement.

— J'ai toujours eu le désir d'assister à une de vos cérémonies; c'était l'occasion ou jamais.

Daniel avait tiré de sa poche son étui à cigarettes et le lui présentait.

— Oh! oui, donnez-m'en une, je vous prie, remercia-t-elle en acceptant; je n'ai pas fumé ces jours derniers et j'aime tant cela.

— Pourquoi, alors, cette abstinence? A Bellemont, tout le monde fume.

— Moi, je suis essentiellement fantasque. C'est permis aux femmes, je pense?

Il repoussa son feutre et regarda de côté cette petite poupée charmante qui lui imposait sa compagnie.

— Je serais curieuse d'avoir votre opinion, monsieur d'Armyngt, est-ce un vice ou une vertu, pour une jeune fille à marier, de griller des cigarettes et d'avoir des caprices.

— Il m'a semblé, monsieur le Français, que vous êtes plus difficile en matière féminine que mes compatriotes. Dans votre monde, vous désapprouvez beaucoup de choses, je devine cela.

— Mais non, mais non, miss, pas tant que vous croyez; j'aurais mauvaise grâce, avouez-le, de critiquer là où je suis si bien accueilli. Autre pays, autres mœurs, ajouta-t-il. Je commencerai par vous dire qu'en Amérique comme en France ou ailleurs, l'humanité est partout semblable. Qualités et défauts se valent: affaire d'appréciation. Celles d'un étranger n'a donc pour vous nulle valeur; d'ailleurs, en quelque élément où je me trouve, je suis essentiellement amphibie, respirant dans n'importe quel air, pourvu que mes poumons moraux fonctionnent agréablement. Or, votre fluide est une atmosphère délectable.

— Vous êtes amusant. Mais vous dissertez à côté pour ne pas répondre franchement à ma question. J'en conclus que vous préférez les femmes qui ne fument pas, et que les caprices vous sont haïssables. La cause est entendue et c'est tant pis pour moi: j'aime fumer et suivre ma fantaisie.

— Et vous avez raison, miss Evie, puisque chez vous ces deux graves erreurs ne vous empêchent pas d'être charmante et d'avoir un réel succès.

— Le succès .. mes succès... Quels sont-ils? Avoir une flotte de soupirants à ma main, à ma dot? Pensez-vous que ce soit bien méritoire? Je n'y ai aucune peine; aussi, cher monsieur, je vous apprends, sans préparation, que je me suis décidée à les éliminer tous pour un seul!

Elle fit une pause et, rêveusement, regarda le paysage, à travers les cercles bleuâtres de sa fumée.

A l'épaule d'une petite colline, au milieu des toits rouges à quelques pas d'eux, pointait le clocher de l'église. Une grêle sonnerie tintait le premier appel de la messe. La jeune fille regarda Daniel.

— Il y a encore un quart d'heure avant qu'elle commence, répondit celui-ci à la muette interrogation.

— Vous n'êtes pas curieux, continuait Evie sans interruption. Non, pas un défaut! C'est décourageant.

— Je serais le dernier des indiscrets en vous questionnant, miss Evie.

— Du tout. Mais vous serez le premier à savoir que je me suis fiancée à Lawrence Génor...

M. d'Armyngt eut un mouvement imperceptible de surprise. Quoi! cette petite figurine de musée, toute de grâce, se donnait par élection à ce gros Lawrence Génor?

Sans paraître remarquer l'étonnement de son compagnon, elle poursuivait:

— C'est le plus riche parti de New-York, et il est à mes genoux. Flatteur pour moi, n'est-ce pas? car ma dot n'est qu'une pépite insignifiante à côté de ses millions. Il lui faut, m'a-t-il confié, une femme à la hauteur pour les dépenser. J'aurai à profusion tout ce qui est joli, beau et agréable; je devrai êgre reine partout et mener une vie enchantée.

— Et cela vous suffira? fit malgré lui, ironique, Daniel suffoqué encore.

Ils arrivaient sous le porche de la petite église; un second tintement les pressait. La petite Américaine avait souri.

— Je serais difficile de ne pas m'en contenter, fit-elle. Mon appréciation du bonheur n'est sans doute pas la vôtre, homme du très vieux monde. Je devine ce que vous pensez, allez! Vous méprisez un peu mes considérations uniquement terre à terre; et puis le physique de mon amoureux n'est pas reluisant, ce qui vous chiffonne... On ne peut pas tout avoir! Lawrence sera un mari de tout repos, à mes pieds toujours, comme un gros point d'admiration; c'est un objectif appréciable. Il sait que, en retour, il peut compter sur une fidèle petite compagne qui ne le rendra pas malheureux.

— Alors, recevez toutes mes félicitations, miss, avait conclu M. d'Armyngt, s'effaçant pour laisser passer Evie devant lui.

Rétrospectivement, l'ingénieur retrouvait en sa mémoire les moindres détails de cette bizarre causerie aboutissant à une annonce de fiançailles. Les intonations, les plus petits changements de physionomie de la jeune sœur de Jasper, lui revenaient avec précision.

Et, dans sa pensée, une comparaison s'établissait entre ces deux femmes de nationalités différentes: Pierrette Nozières, Evie Dorsett.

Jamais la première — il croyait pouvoir en répondre, — ne placerait l'argent au-dessus de tout. Mais, en revanche, l'une comme l'autre, dans l'arrangement de leur existence, mettait l'amour au second plan. Quantité négligeable! Quelle anormale hypothèse cependant! Peut-être en serait-il ainsi pour la pratique Américaine, mais pour la Française idéale! Il viendrait un jour, le joli dieu ailé, et elle lui ouvrirait les bras...

Mais pas encore, pas encore. Qu'il ait le temps avant de rejoindre l'aimée, d'avoir un carquois d'or empli d'adroites flèches à son côté.

∴

Mais le hamson, s'arrêtant brusquement en face de sa demeure, remit l'ingénieur en face de la familière solitude. Bellemont et ses hôtes disparurent de sa pensée. Dans une rue latérale qui débouchait sur l'avenue, dont, depuis la gare, il venait de suivre les interminables kilomètres, se trouvait son logement: une maison de rapport toute neuve.

Au-dessus d'un porche de marbre, d'un pseudo-dix-huitième, s'élevaient d'innombrables étages ouvrant sur des balcons de fer, tous avec des stores et des jardinières fleuries. L'ascenseur déposa Daniel au cinquième, dans une antichambre tapissée de vieilles gravures, meublée seulement d'un porte-manteau chêne et cuivre. Il le traversa. Sa chambre, aérée par le balcon, se parfumait d'une senteur de pétunia. Un tapis d'Orient, aux nuances fanées. couvrait le sol. Le lit, à colonnettes de cuivre, un vaste bureau ancien, encombré de livres et de papiers, une antique glace, formaient un mobilier sommaire en compagnie de deux fauteuils de cuir quelque peu usés. Sur une table basse, le plateau de thé attendait. Une brise agitait les rideaux de la porte-fenêtre.

Oui, c'était ici, le modeste réduit du vaillant travailleur, du futur millionnaire. Là, lui souriait enfin la fortune, car, dans un avenir prochain, il envisageait comme atteint et même dépassé ce but primordial de ses amoureuses ambitions.

Et là-bas, dans la chère France où vivait sa pensée de loin, par l'entremise du complaisant Jasper, Daniel avait préparé aussi à l'avance toutes choses en vue du retour.

Avec une complaisance d'artiste, il faisait aménager son antique demeure la Saulnaie, si voisine de Rive-d'Or.

Jasper, à l'une de ses premières tournées en Europe, était parti muni d'instructions à ce sujet, et d'un sérieux carnet de chèques au compte de M. d'Armyngt. Un architecte parisien, auquel l'adressait celui-ci, devait se rendre aussitôt dans l'Indre pour apprécier, lui-même, la possibilité des transformations indiquées. Depuis, d'après des plans soumis à l'ingénieur, l'extérieur et l'intérieur de la vieille maison avaient été remaniés.

Lui conservant son ancien cachet, le maître en l'art de bâtir et d'enjoliver avait réussi une délicieuse rénovation, complétée de bien-être.

Au milieu de ses bois touffus, la Saulnaie se blottissait maintenant comme un vieux nid coquet, où rien ne manquait pour le rendre gai et confortable aux tourtereaux qui pourraient s'y abriter si le rêve devait aboutir.

De grands rosiers escaladaient les murs, se mêlant aux lierres séculaires de la grosse tour d'entrée. Un parc, bien dessiné, encadrait les bâtiments dégagés de tous appentis inutiles. Le ruisseau, ombragé de ses vieux saules, courait élargi entre ses rives fleuries, rejoindre, comme jadis, les pelouses où Pierrette enfant regardait dévaler son ombre à travers les grands glaïeuls d'or.

En secret, le jeune Américain qui savait les goûts de peinture que son ami avait dû sacrifier au labeur qui l'enrichissait, lui faisait installer, en cadeau d'amitié, un vaste et luxueux atelier. Daniel en aurait la surprise le jour où il rentrerait définitivement. Il y pourrait satisfaire, plus tard, avec tout sous la main, ses inclinations artistiques.

Une amitié réelle liait les deux hommes, s'affirmait chaque jour davantage. M. d'Armyngt savait apprécier la franchise cordiale, la bonne humeur serviable de son jeune camarade. Sa présence ne l'en-

Pour un temps limité vous pouvez acheter

Modess

à un prix

remarquablement économique!

Quinze Serviettes Modess au prix de douze!
Trois Serviettes Modess *Gratis!*
Cette offre combinée spéciale s'applique au Modess Compact aussi bien qu'au Modess Régulier. Quinze serviettes, toutes du même genre (soit quinze "Compact", ou quinze Régulier.)



Cette unité combinée Spéciale de Modess Régulier comprend quinze serviettes, toutes du genre "Régulier".

VOICI L'OFFRE:

1 paquet Standard de 12 serviettes Modess, valeur: 50 cents.
1 paquet-prime spéciale de 3 serviettes Modess, valeur: 15 cents.
les 2 paquets de 15 serviettes Modess, valeur: 65 cents.

pour* 49 *cents



Cette unité combinée Spéciale de "Modess Compact" comprend quinze serviettes, toutes du genre "Compact".

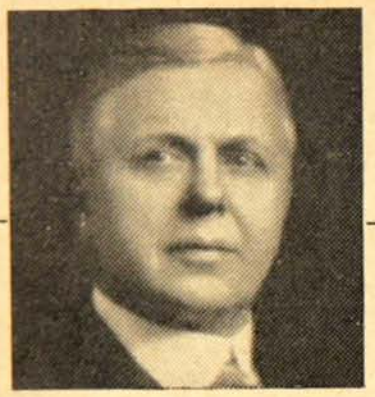
Si vous n'avez pas essayé Modess, alors, profitez de cette offre spéciale. Souple et moëlleuse, confortable et absorbante — vous en serez ravie. Bien entendu, si vous vous en servez déjà, vous vous empresserez de saisir cette occasion de vous en procurer une plus grande quantité tout en économisant.

Dans tous les magasins à rayons et les pharmacies—pour un temps limité.

Produit de

Johnson & Johnson
LIMITED

Les plus grands fabricants du monde de pansements chirurgicaux, bandages, cotons hydrophiles, etc.



Pember est le principal fabricant

de Postiches

pour Messieurs et pour Dames

Pember est à la tête du succès, au Canada, dans l'art des transformations, toupets, perruques, et autres articles de coiffure.

Perruques pour hommes... $50 et plus
Toupets ..... $35 et plus
Perruques pour dames.... $40 et plus
Transform. pour dames... $40 et plus
Demi-transfor. pour dames $35 et plus

INECTO-RAPID

Le remède le plus rapide pour les cheveux gris

Nous sommes les seuls distributeurs canadiens de l'INECTO-RAPID, la nouvelle teinture améliorée, pour les cheveux. INECTO-RAPID peut facilement être appliquée en toute sûreté à la maison. En vente dans les magasins d'articles de coiffure, pharmacies et magasins à rayons, ou écrivez-nous directement.

W. T. PEMBER STORES
Limited
129, RUE YONGE — TORONTO

L'ALASKA

et en route . . .

BANFF
LAC LOUISE

avec la

7ième Excursion Transcontinentale de l'Université de Montréal

L'excursion de vacances idéale. Vous traverserez dans un luxueux convoi le Nord ontarien et les vastes Prairies de l'Ouest—puis les majestueuses Montagnes Rocheuses jusqu'à Vancouver. Un bateau princier vous conduira ensuite en Alaska, au mystérieux *"pays du soleil de minuit"*—avec ses glaciers éternels, ses fiords pittoresques, ses totems étranges. Confort parfait et compagnons agréables. Visites de *Banff, Lac Louise, Lac Emeraude* et la *Vallée Yoho* dans les Rocheuses.

$425

tous frais compris. 23 jours.
Départ de Montréal le
8 juillet.

Renseignements complets, imprimés descriptifs, etc., sur demande au directeur du voyage, M. Augustin Frigon, directeur de l'Ecole Polytechnique, 1450 rue St-Denis; à l'Université de Montréal, 1265 rue St-Denis, Montréal, ou aux agents du Pacifique Canadien.

CONVOI, BATEAUX, HÔTELS du
PACIFIQUE CANADIEN

355F



LE CŒUR CHEMINE

nuyait jamais. Il aimait entendre son rire clair; et, touché de l'affection confiante qu'il lui témoignait, l'ingénieur, qui n'ouvrait pas facilement son coeur, réservait à Jasper une place de choix.

Le jeune homme jouissait, auprès de lui, de toutes les prérogatives que, avare de démonstrations, Daniel n'accordait à nul autre. Il est juste d'ajouter qu'il eût été difficile de rester froid ou indifférent au contact de cette exubérance affectueuse. Ce flot de vie débordante emportait toute gravité, secouait toute mélancolie, fondait toutes glaces, entraînait à sa suite pour les dissiper, en un instant, les brumes qui voilaient souvent le front de son ami.

Ce dernier partageait donc de plein cœur l'amical sentiment venu à lui. Des nuances pourtant diversifiaient leurs rapports: Daniel, plus âgé, agissait en frère aîné. Mais, tandis que Jasper, toutes voiles dehors, n'avait rien de caché pour lui, M. d'Armyngt réservait jalousement un coin de son âme, celui où même la plus forte amitié ne devait glisser un regard.

Le chapitre féminin était peu abordé, chose rare entre jeunes hommes.

Mais, sur la question sentiment, M. d'Armyngt n'insistait jamais, par crainte sans doute d'interrogation directe. Il revêtait, en ce cas, pour couper court et entamer une autre conversation, cette physionomie fermée que Jasper connaissait bien, et qui en imposait au grand et vigoureux garçon. En ces moments-là, celui-ci se sentait timide, un peu décontenancé, comme un enfant curieux au nez duquel on a fermé la porte.

Ainsi, Dorsett ignorait tout du passé de son ami. Il le savait orphelin, privé de parents proches; le nom de Pierrette Nozières n'avait jamais été prononcé. Quelles relations d'intimité existaient pour lui en Europe? sans doute aucune puisqu'il n'en parlait pas. Et de cela Jasper ne l'en aimait que davantage, cherchant à le retenir près d'eux, désireux de lui créer la famille manquante dans la sienne propre.

***

Il était près de midi, Daniel allait quitter sa chambre, pour se rendre au restaurant, lorsque le timbre retentit.

"Ce doit être la femme de ménage", se dit-il sans se presser, criant: "On y va". L'ingénieur, qui n'avait pas de valet de chambre, alla ouvrir.

Une forme féminine, mais tout autre que celle supposée, se dressait souriante, drapée d'un coquet manteau de courses.

Très confus, à la pensée de sa phrase sans façon "On y va", il se confondit en excuses.

Mais il cachait mal sa surprise d'apercevoir Gerty Dorsett à cette heure indue. Non que les manières libres américaines l'étonnassent, il s'y était fait rapidement, mais de la part de la soeur aînée de Jasper, la visite à son logis de garçon le surprenait. Evie avait, en plusieurs circonstances, sonné chez lui; jamais Gerty, essentiellement réservée.

Sans paraître remarquer l'impression de Daniel, en femme du monde, elle le salua d'un bonjour franc, qui les mit tous les deux plus à l'aise.

Comme il s'effaçait, ouvrant largement la porte:

— Non, accentua-t-elle, je n'ai pas l'intention d'entrer. Jasper, qui partait pour l'entrepôt, sachant que j'allais ce matin dans votre quartier, m'a chargée de vous dire qu'il avait une importante affaire à vous proposer. Il vous attend à déjeuner chez nous, venez sans faute.

Et sans transition, glissant son long regard sur le vestibule:

— Est-ce qu'elles sont anciennes, toutes ces jolies gravures que vous avez là?

— Oui, très anciennes, avant la lettre. Si vous êtes amateur, miss Gerty, venez les voir de plus près, elles en valent la peine.

— C'est trop tentant pour refuser, fit la jeune fille acceptant la proposition avec la même simplicité qu'elle était faite.

— Comme vous vous y entendez, miss fit Daniel, tandis qu'elle appréciait avec une justesse de goût remarquable les différentes estampes soumises à son jugement.

Une jolie rougeur le remercia.

— Oui, j'aime et je suis un peu connaisseur comme vous. Jasper m'a dit que vous maniez aussi le pinceau avec agrément. Montrez-moi quelque chose de vous.

— Je n'ai rien ici, hélas! mes travaux actuels sont d'une tout autre nature, et les loisirs me manquent pour cumuler l'agréable et l'utile.

— L'aviation vous attire, au moins?

— Je ne puis dire que ce soit une vocation d'entraînement. L'intérêt que j'y trouve réside principalement dans la fabrication de nos oiseaux artificiels, plutôt que dans l'agrément de leur vol.

— Ah! vous ne goûtez pas cela?

Daniel sourit.

— Ne me prenez pas pour un poltron, miss, si je vous confie que ce n'est jamais sans appréhension que je fais l'essai de nos divers engins. Je les perfectionne pourtant avec amour. Ceux qui sortent de nos ateliers sont de pures merveilles de mécanique. Mais là-haut, il y a tant de traîtreuses embûches! On a beau les prévoir, l'envolée est quand même remplie de mystère et d'inattendu.

La jeune Américaine, ses longs yeux rêveurs fixés sur son hôte, l'écoutait avec une sérieuse compréhension.

— Poltron, vous! c'est au contraire de la bravoure et de la vraie, de monter vos avions sans l'enthousiasme qui fait oublier le danger. En vérité, je vous admire. Est-ce que vous les pilotez vous-même?

— Quelquefois, mais, le plus souvent, je suis simplement passager, surveillant le bon fonctionnement des pièces pour les corriger à la descente, s'il y a lieu, afin de livrer l'appareil sans défaut.

— Quelle responsabilité! Et vous l'assumez au prix de votre propre existence. C'est beau! Oh! comme je serai contente ajouta Gerty avec une gentillesse émue, lorsque je vous saurai hors de cette position. Votre ami assure que vous la quitterez sans tarder, est-ce vrai?

— Dans quelques semaines. Mais je n'embarquerai pas tout de suite; il y aura bien des formalités avant ma sortie de l'usine et ma rentrée en France.

La physionomie irradiée de Daniel, à l'énoncé dde cette dernière perspective, fit passer une ombre triste sur le visage attentif . En même temps, la jeune fille se levait.

M. d'Armyngt avait saisi la muette expression; il en fut touchée, bien qu'il n'en comprit point alors le vrai sens.

— Je ne quitterai pas New-York sans regrets, compléta-t-il, croyez-le, miss. Vous avez tous été si bons, si accueillants pour l'exilé. Mais ce ne sera pas du reste un adieu: Jasper m'a promis sa visite à chacun de ses voyages, et je compte sur la vôtre, miss Gerty, sur celle de votre sœur. Un séjour dans mon pays vous tentera, j'espère. Paris est un lieu attirant pour vos compatriotes, et vous verrez quel bon goût de "revenez-y" il possède.

Cette fois, ce fut une lueur de joie qui illumina les jolis yeux.

— Oh! oui, nous irons; c'est convenu. On se retrouvera tous là-bas, quelle bonne idée! En attendant, au revoir, monsieur Daniel.

Elle lui tendait la main.

— Permettez que je descende avec vous, miss.

L'ingénieur enfilait à la hâte son pardessus et prenait son chapeau.

— Puisque je vais déjeuner chez vous, nous suivons la même route; si cela ne vous déplaît pas trop d'avoir mon escorte.

Un sourire charmeur et charmé fut la réponse de Gerty.

Ils prirent ensemble l'ascenseur.

Dans le petit appartement, restait flottant, comme une haleine de fleur, le parfum léger des vêtements de la jeune fille.

Daniel en retrouva l'essence avec plaisir lorsqu'il rentra le soir. Avec cet arôme revivait le souvenir de la fraîche et sympathique visiteuse.

***

Gerty avait donné son cœur.

Jusque-là, nulle impression vive n'en avait troublé le beau calme. La jeune fille goûtait la vie et les sensations de la jeunesse, sans en désirer le partage.

De ses compatriotes, hommes ou femmes, sa personnalité intellectuelle se détachait de nuance délicatement ombrée, comme une belle fleur pâle d'un parterre aux tons vifs.

D'où provenaient ses allures de créole? les songeries abritées sous les cils noirs de ses longs yeux? C'était une petite âme spéciale, très affinée. D'une pénétration intuitive, dès que son frère eut mêlé son nouvel ami à l'intimité familiale, elle le distingua, attirée vers cet homme grave, un peu distant, qui différait de l'ambiance de ses relations sans relief.

Elle le jugea tout de suite d'un calibre supérieur à celui de son entourage. Il y tranchait, même extérieurement, possédant en lui le physique de son moral. D'une taille pourtant normale, il semblait dominer, appartenir à une race plus finement modelée que celle amorphe du nouveau monde.

L'empreinte de tout un passé.

Sans se douter de cet avantage, ce Français charmant, à l'attitude impassible, n'était ni dédaigneux ni ironique. Dans ce milieu étranger, il savait se faire apprécier. Bien qu'il n'eût rien fait, rien dit pour témoigner plus qu'une attention courtoise à la jeune fille, celle-ci avait cru discerner l'attirance d'une sympathie.

M. d'Armyngt plaisantait avec Evie, la taquinait, aimait ses reparties spirituelles. Mais avec Gerty, il causait, creusait les idées, s'abandonnait davantage.

La sympathie ne fait point l'amour; parfois elle y mène. Quelque chose en M. d'Armyngt semblait paralyser, elle n'eût pas su définir quoi, tout élan de passion vers elle. Gerty ne serait-elle jamais qu'une amie? c'était toute sa crainte.

***

M. d'Armyngt devait essayer au-dessus de la baie d'Hudson un bel hydravion. Il avait conté cela à Gerty, le jour où ils rentraient ensemble de chez lui, chez elle, lors de sa visite.

Au déjeuner chez les Dorsett, il s'était encore longuement étendu sur le système de cet aéro, destiné, disait-il, à rendre aux navires, et surtout aux barques de pêche, les plus précieux services.

Tous, chez les Dorsett, avaient pris intérêt aux explications de Daniel. Mais personne autant que Gerty.

La jeune fille s'était aussitôt promis d'assister en spectatrice aux évolutions prochaines. En sa mémoire, s'étaient notés la date, l'heure et l'endroit indiqués. Elle y serait sans faute, mais n'en préviendrait pas Daniel.

Le temps fut favorable à son projet; le canot de son frère était à sa disposition, on l'utilisait souvent, quand il prenait fantaisie aux uns ou aux autres d'excursionner en mer.

L'air était infiniment doux; on se fût cru encore à l'été; octobre pourtant s'avançait.

L'Océan, sans houle, palpitait ses larges ondes d'un beau vert clair, où transparaissait une lumière d'or. Un charme se dégageait des choses, du matin lumineux, du ciel si pur, où tout se laisserait voir. Gerty jouissait de s'en aller sans contrôle, rêvant à ses impressions, ne causant qu'avec son cœur. Dans le bruit des sirènes, du souffle mugissant des vapeurs, l'étroit canot filait maintenant sur la grande étendue verte, longeant les rives et arrivant au large de la baie.

A la fine pointe de son avant, se dressait, en menue statuette blanche également, Gerty moulée dans une robe de lainage neigeux et souple. Sa cape, partant des épaules, ondulait sous la brise marine. Elle était au bout. Peut-être en avance? non; la jeune fille, lorgnette aux yeux, aperçoit très vite dans le ciel limpide, bien haut, ce qu'elle y cherchait: l'oiseau attendu.

Petit point audacieux, il montait dans la caresse du soleil, puis lentement s'abaissait, planant au-dessus de la baie, comme pour en fouiller le fond. La petite voyageuse se souvient des moindres explications données: ce sont les manœuvres que doit exécuter l'appareil, qui fait son premier essai.

Debout, intéressée, puis hypnotisée, partagée entre l'admiration et une vague inquiétude pour le cher passager, elle contemple les mouvements de l'hydravion, sa descente lente vers le golfe, le grand quart de cercle au ras de l'eau, puis de nouveau, l'élévation au-dessus. Le corps légèrement rejeté en arrière, la tête relevée, Gerty suit ardemment le vol de l'oiseau qui fuit maintenant dans la profondeur des airs.

Sans souci de l'équilibre à maintenir, contre les oscillations du canot ralenti, la jeune fille oublie sa sécurité. Des vagues, cependant, soulèvent l'embarcation dans un roulis incessant. Elle ne quitte pas des yeux les évolutions de l'oiseau magique.

On dirait que celui-ci a découvert le petit yacht blanc; oui, il arrête son ascension, plane et descend lentement; le voilà enfin tout près de Gerty... A vingt mètres d'elle, il se pose en un joli mouvement

LE CŒUR CHEMINE

d'ailes. On dirait un grand goéland se balançant au flot.

Pour mieux voir, elle s'est imprudemment penchée; à ce moment, une vague plus forte fait brusquement incliner le canot: la jeune fille passe par-dessus bord, et, sans un cri, tombe au sein de la masse mousseuse, où, blanc flocon de plus, elle se perd.

Bien que bonne nageuse, les jambes paralysées par l'entrave de sa jupe étroite et par sa mante, elle ne peut ni brasser, ni s'accrocher à temps; le remous l'entraîne.

Malgré d'énergiques efforts, la jeune Américaine se sent perdue: elle va couler.

Mais une main ferme la rattrape, soulève sa tête hors de l'eau, un bras solide l'enserre, l'emporte.

Gerty ferme les yeux, s'abandonne, inconsciente. Quand elle soulève ses paupières, encore alourdies, on l'a couchée sur le divan de l'étroite cabine de son yacht.

M. d'Armyngt, anxieux, est penché vers elle. C'est lui le premier qui a vu tomber la jeune fille. Quitter sa nacelle, voler à son secours avant que la vague ne l'engloutisse lui a été facile: il s'est jeté à l'eau. Son vêtement d'aviateur, en cuir imperméable, lui facilite le plongeon.

Tout cela a demandé peu d'instants.

Maintenant, Gerty en sûreté, ce n'est pas tout.

Daniel laisse à son pilote le soin de ramener sans lui l'hydravion; il ne peut quitter celle qu'il vient de sauver: l'ingénieur est seul à même de donner les soins nécessaires. Sur le canot, il n'y a que le chauffeur et deux jeunes marins; c'est l'équipe combien incompétente en la circonstance présente!

La jeune fille grelotte; son large béret blanc est tombé; ses cheveux déroulés lui font un manteau sombre et humide. Sa pâleur est extrême. Elle sourit cependant vaillamment et se dresse.

— Miss Gerty, quittez au plus vite vos vêtements mouillés, suggère pratiquement Daniel, je vous laisse. Quand ce sera fait, je reviendrai. Voilà ajoute-t-il, un grand plaid pour vous envelopper.

Il vient de le faire chauffer aux feux du canot, qui, sur son ordre, les emporte à toute pression.

Puis il revient, apportant les couvertures dont le yacht est abondamment muni. Des pieds à la tête, elle s'est drapée, obéissant à Daniel.

— Celles-ci sont brûlantes, dit-il, mettez-les pardessus; enveloppez-vous bien, voulez-vous?

— Oh! oui, je veux, merci, vous pensez à tout. Quel bonheur de vous avoir là. Je n'oublierai jamais.

— Taisez-vous, miss, supplie-t-il, l'enveloppant lui-même avec mille précautions. N'est-ce pas moi qui suis la cause de votre accident? Mais quelle imprudence de vous être penchée ainsi, et pourquoi être venue seule? Jasper n'aurait pas dû le permettre.

De nouveau la petite Américaine souriait, heureuse d'être grondée.

— Oh! le cher! ce n'est pas sa faute. Il me croyait dans la compagnie d'Evie, qui dormait encore quand j'ai quitté l'avenue. Et puis, je n'ai pas dit que j'allais vous voir voler; il imaginait une ordinaire promenade en mer; souvent, j'en fais. Jasper me sait de nature paisible; le temps l'était aussi; il n'a pas pensé que j'allais avoir l'occasion de faire des acrobaties, au lieu de demeurer sagement assise à regarder les vagues.

Elle riait d'un joli rire jeune et doux, très rare chez elle.

Gerty avait l'âme en joie. Ce sauvetage, le tête-à-tête qui le suivait, renforceraient leur intimité par la suite.

Et alors? Peut-être arriverait-elle à se faire aimer!

Ils approchaient de New-York. Daniel interrogea Gerty.

— Miss, en quittant le canot, il vous faut une voiture au port. J'irai chercher un hamson avant que vous quittiez la cabine.

— Oh! l'auto doit m'attendre, c'était convenu; vous m'y conduirez. Et, puisqu'on arrive, laissez-moi encore un instant pour réparer le désordre. Je vais me mettre "en forme". On dit ainsi chez vous, n'est-ce pas? comme d'une paire de bottines, acheva-t-elle riant.

M. d'Armyngt se retira un peu inquiet: aurait-elle la force de se rhabiller? elle était, jusque-là, restée étendue. D'autre part, il comprenait qu'elle ne voulût pas être portée comme une malade, emmaillotée de couvertures.

A l'autre extrémité du pont, il s'absorba dans le spectacle qu'offrait l'arrivée au port.

En plein fourmillement d'embarcations de tout genre, le canot automobile louvoyait adroitement pour atteindre le débarcadère. Quelle animation, quelle vie et quel ordre dans ce mouvement maritime incessant.

Au bout de peu d'instants, derrière lui, une voix douce l'appelait. Daniel se retourna.

Appuyée au seuil de la cabine, Gerty, debout, se montrait dans une chaude vareuse rouge à grand col ancré d'or.

La pâleur de la jeune fille s'accentuait du voisinage pourpré de sa petite veste.

Il courut à elle.

— Ça va, ça va très bien, le rassura-t-elle.

Et, suspendue à son bras, presque portée par Daniel, elle put, en effet, sans fatigue, aborder et atteindre l'auto qui stationnait au plus près. Il l'installa, empilant autour d'elle les coussins, fermant les glaces, hésitant à la quitter.

— Vous ne venez pas? dit-elle.

— Avez-vous besoin de moi?

— Non, mais je serais contente.

— J'irai prendre de vos nouvelles ce soir, miss; en attendant, soignez-vous. Il faut que je passe au hangar de l'usine, savoir si mon appareil est rentré "en forme", aussi bien que vous l'êtes.

Ils riaient l'un et l'autre; elle lui tendit la main, serrant la sienne avec force.

Daniel fit les recommandations nécessaires au chauffeur, héla une voiture qui passait à vide et partit dans une direction opposée.

Il n'avait pas vu, ou du moins pas su lire le langage des longs yeux extasiés, emplis de la plus amoureuse reconnaissance

***

— Vieux, mon cher vieux!

A pleins bras, Jasper, avec sa fougue ordinaire, remerciait ainsi son ami.

Il était accouru tout de suite, dès la rentrée de sa sœur.

— Gerty nous a tout racontée. Sans toi, c'était le plongeon définitif. Tu as été la Providence. Ah! nous t'aimions bien, mais, à présent, c'est double. Tu peux me demander la vie, ou toute autre chose, tu sais: Ce que j'ai t'appartient au plus!

— Là, doucement, ne m'étouffe pas, souriait Daniel, se dégageants des étreintes du souple garçon. Il n'y a pas de quoi te mettre en pareil état; n'importe qui en eût fait autant. Mais je suis très heureux d'avoir été mis à même de retirer miss Gerty d'une périlleuse situation. Je pense inutile de te demander comment elle va. Ta joyeuse humeur indique d'excellentes nouvelles.

— Oui oui, le bain brusque n'a pas laissé de traces, grâce encore à l'emploi des chaudes couvertures. Tu es un homme précieux, un ami à conserver.

— Sous cloche, c'est entendu.

— Sous cloche, tu as raison; je voudrais te garder, vois-tu, est-ce que l'on pourra se quitter désormais! Quelle satanée idée te prend de partir, rien ne te rappelle en France; pas de famille, tu me l'as dit; pas d'amis t'aimant comme ceux que tu trouves ici, cher, bien sur; alors? va là-bas faire un tour, je le comprends, mais reviens.

Jasper Dorsett avait toujours l'arrière-pensée d'offrir sa sœur. Si toutefois Gerty s'y prêtait! C'était le sûr moyen de retenir Daniel.

Du consentement de celle-ci, il ne doutait pas, bien qu'il fût à cent lieues qu'elle eût, avant lui, fait ce rêve.

Mais ce diable de Français semblait si peu envisager la solution de resserrer ainsi leurs liens d'amitié! Il faudrait l'y amener doucement; ce n'était pas l'heure encore de le prendre par surprise. Jasper se retint donc d'en parler.

De son côté, M. d'Armyngt avait la velléité de confier à l'Américain la raison secrète de son prochain départ: retrouver Pierrette, s'en faire aimer. Mais, à la réflexion, lui aussi se tut. Vis-à-vis de ce jeune fou, il apparaissait difficile de traiter ce sujet trop intime. Jasper comprendrait-il seulement?

Aucune allusion, jamais, n'avait été faite à son cher projet, à son espoir, à l'existence même de Mlle Nozières. Et, en somme, pouvait-il avouer qu'il aimait, à en mourir, une femme dont il ignorait le cœur? qu'il irait à elle sans savoir si son sentiment passionné serait accueillie, partagé.

Sur les choses du cœur, sur les délicatesses de la passion encore muette, auraient-ils le même aperçu?

Mieux valait se taire, cacher à tous, jusqu'à la bienheureuse certitude, ce qui hantait ses jours et ses nuits, ne pas profaner, en le découvrant à l'avance, le cher secret ignoré.

— Ma présence est urgente en France, très cher, répondit-il aux pressantes instances de l'Américain; quant à savoir pour la suite la directive de ma vie, je ne puis en parler l'ignorant moi-même. Tu seras le premier à connaître mes décisions. Vous passez les mers avec tant de facilité, vous autres Américains, la distance de New-York chez moi ne vous sera qu'un jeu. Ce n'est donc en tout cas qu'un au revoir, et peut-être partirons-nous sur le même transport, si cela te va comme à moi.

— Si l'on connaissait l'avenir ce serait plus simple, mais mieux vaut, je crois, l'obscurité. Demain sera ce qu'il plaira à Dieu.

— En attendant, j'ai un dernier vol à faire: ne le dis pas à tes sœurs, ajouta Daniel, je ne veux de témoins ni au départ ni à l'arrivée.

— Tu pilotes?

— Non, jamais. Je vais en simple passager. Le chef de l'usine aime à être renseigné minutieusement sur le fort et le faible des nouvelles créations. Or, on n'est vraiment assuré que tout fonctionne bien, qu'en expérimentant en cours de route. Ce n'est pas dans mes attributions, mais je sais combien mon avis prime tout autre contrôle à ses yeux, et je tiens à lui faire plaisir.

— Puis, cela t'amuse.

— Oh! détrompe-toi; ces promenades en plein ciel n'ont jamais été pour moi des parties de plaisir. Affaire de métier uniquement, celui-ci m'intéresse particulièrement; il m'a enrichi. Question de reconnaissance et d'obligation morale jusqu'au bout.

— Quel homme de devoir! Et moi qui te croyais fanatique aviateur! Allons, bon voyage et surtout bon retour sans casse. Vrai, ça m'ennuie maintenant cet envolement projeté. Puisque ce n'est qu'une complaisance pour ton chef, dispense-toi de la corvée et viens passer cette journée chez nous.

— Non, j'ai promis; on compte sur moi; c'est mon dernier contrôle. L'appareil est bon, il n'y a aucune raison de redouter la panne.

Et Daniel songeait combien il lui serait bon de n'avoir plus, après tant de labeur, qu'à se reposer dans sa chère France, y fonder le foyer rêvé dont il jouirait avec la conscience d'avoir sans défaillance, en si peu de temps, préparé le magique avenir.

***

Notre destin nous attend. La fatalité semble la revanche stupide des forces naturelles contre la volonté humaine.

— Dès que l'on met le moteur en marche, avait dit l'ingénieur à Gerty, la semaine précédente, je ne puis me défendre d'un léger frisson. C'est une appréhension fugitive, intense, qui, heureusement, ne dure pas?

Par extraordinaire, quand vint le moment de "décoller", M. d'Armyngt n'éprouva rien de ce genre.

Pris tout entier par son amour des belles réalisations, il considérait l'appareil tout neuf, admirant sa force, sa légèreté, sa grâce.

Aucun rayon ne filtrait au travers des brumes: un jour gris, mélancolique. L'ingénieur n'en fut pas impressionné; peut-être trouverait-on le bleu audessus de ce noir maussade.

Le pilote s'installa. Daniel prit place à ses côtés. Son œil l'interrogeait pour savoir s'il fallait donner le signal du départ, quand il remarqua sa paleur.

— Qu'avez-vous, Percy? êtes-vous malade?

— Oh! ce n'est rien, répondit l'homme, ça passera à l'air vif quand on montera.

— Prenez un cordial avant.

— Pas la peine, monsieur l'ingénieur.

Et il mit le moteur en marche. L'ascension se fait dans le ronflement grondeur habituel. L'appareil s'est décollé avec facilité et d'un bond s'élève.

Les hommes de manoeuvre suivent un moment sa disparition dans les brumes.



Rien n'est trop bon pour bébé!

LES poudres pour bébés ne sont pas toutes les mêmes — surtout à cause de la différence qu'il y a entre *les talcs*. Le talc italien de qualité surfine utilisé pour la "Johnson's Baby Powder" se compose de flocons minuscules et soyeux — mais les talcs médiocres que l'on trouve dans certaines poudres pour bébés renferment des particules coupantes, aussi aigues qu'une *aiguille*! On constate la différence en frottant un peu de Poudre Johnson pour les Bébés entre le pouce et l'index

Dans l'intérêt de Bébé, faites un choix judicieux! Servez-vous de Poudre Johnson pour les Bébés. Et, comme Bébé doit aussi avoir le meilleur savon, n'oubliez pas le Savon Johnson pour les Bébés — et la Crème Johnson pour les Bébés, pour ajouter à son confort.

Ces trois produits sont chez votre fournisseur.

POUDRE
Johnson's
Pour les bébés



Le téléphone le plus occupé de la maison



APRES TOUT, personne ne désire écouter les conversations de sa servante; ni lui refuser l'usage du téléphone. Et puis la cuisine c'est l'endroit d'où elle doit commander les provisions. De plus un téléphone dans la cuisine vous évitera bien des pas inutiles.

Vous épargnerez du temps et vous éviterez des ennuis avec des postes supplémentaires dans le boudoir, la chambre à coucher, le garage et la cuisine. Le coût en est très modéré.

Téléphonez à notre bureau d'affaires pour plus amples informations.

The Bell Telephone Company of Canada

THE BELL TELEPHONE COMPANY OF CANADA — LOCAL & LONG DISTANCE TELEPHONE

LE CŒUR CHEMINE

Quand, au moment de regagner le hangar, soudain étonnés, ils le voient réapparaître descendant.

Comme un oiseau ivre, qui ne sait encore vers quel point se diriger, l'avion oscillait là-haut et piquait vers eux. Il se fait un silence. Puis, dans une sourde détonation, c'est la chute foudroyante imprévue, terrible.

Dans un fracas, l'appareil est à terre, et, sous ses débris qui s'enflamment en touchant le sol, le pilote et le passager s'écrasent...

TROISIEME PARTIE

Devant Astoria, une file d'autos s'arrête et stationne. Sans interruption les luxueuses voitures ont déversé hommes et femmes parés, au seuil de la tente qui précède le palace. Les drapeaux, aux couleurs des Etats-Unis, flottent au-dessus de l'entrée, se mêlant aux fanions tricolores.

La Société américaine de Paris donne sa fête annuelle: une grande vente de charité pour les oeuvres françaises.

Des noms de milliardaires sont en tête du comité secourable.

Le temps sourit à la fête. Mai prête au ciel de notre cité son plus beau velum d'azur, l'éventail de sa plus tiède brise.

A l'intérieur de l'hôtel, les fleurs s'érigeaient en massifs, s'accrochaient en guirlandes. Une foule de jolies boutiques bariolées se côtoyaient dans les vastes salons, assiégées déjà.

Un essaim de vendeuses élégantes, le mot d'esprit aux lèvres, s'affairaient, derrière les comptoirs. Bonbons, gâteaux, soieries, dentelles, rubans, coffrets, oeuvres d'art, articles de Paris, s'offraient aux acheteurs à des prix fantastiques, jamais discutés. Le sourire n'en doublait-il pas la valeur?

Pierrettes Nozières avait été sollicitée une des premières comme vendeuse. Sa fortune, sa belle prestance, son physique avantageux, tout cela joint au relief de sa personnalité très tranchée la désignait au choix du comité, à la recherche de vedettes de marque, pour la fête charitable.

Alléguant ses occupations qui ne lui donnaient pas le loisir des préparatifs voulus, pour l'organisation d'une boutique personnelle, la jeune fille avait décliné la corvée de cet honneur.

Son refus avait été accompagné d'un chèque compensateur et de la promesse d'une apparition au plus fort de la vente.

Toutes les notabilités parisiennes et étrangères se montraient au premier rang de la foule compacte des habitués ordinaires de ces sortes de cohues.

Cent questions, mille remarques, se croisaient, plus ou moins intelligibles, dans le brouhaha.

Non loin de l'entrée, où de nouvelles figures apparaissaient sans cesse, se tenait un groupe que Jasper Dorsett dominait de sa haute taille. Le jeune homme, depuis quelques mois en France, y avait été rejoint par Evie, devenue Mrs. Lawrence Génor.

Elle faisait en Europe son voyage de noces.

Aux côtés de son frère, rieuse, coquette, parlant sans arrêt, la petite Américaine attirait l'attention par son aspect de mignon bibelot, sa robe dernier cri, son bagout spirituel. Elle se faisait indiquer par Jasper, très au courant, vu ses nombreux séjours à Paris, les célébrités politiques ou littéraires présentes. Quant à son mari, elle l'expédiait gentiment en acheteur.

— Cher, apportez-moi tout ce que vous verrez de plus joli, et ne faites pas trop la cour aux jolies Françaises vendeuses.

Et le "cher", plus amoureux que jamais depuis qu'il possédait le bijou de femme qu'il s'était offert, allait, semant les dollars enrichissant l'œuvre, suivi d'un des petits chasseurs d'Astoria, les bras chargés d'achats coûteux. Il faisait déverser le tout dans la 40 H. P. qui, au dehors, se tenait à ses ordres.

Pierrette, fidèle à sa promesse, fit son entrée, au milieu d'une vague d'arrivants.

Connue de beaucoup, elle ne passa pas inaperçue, malgré le formidable encombrement des salons. Déjà saluée, entourée, un instant elle fut le point de mire.

Dans tout l'éclat de sa jeunesse triomphante, d'un mot rieur, elle répondait à chacun.

— Quelle est cette belle jeune femme à l'air si gracieusement imposant? interrogea Mrs. Génor la désignant à son frère.

Il l'ignorait; mais quelqu'un chuchota près d'eux:

— C'est la doctoresse Nozières, belle-sœur du grand chirurgien Mudry.

Ce dernier nom était familier à Jasper. Son malheureux ami en parlait souvent comme d'une des gloires médicales. Cette souvenance revenait à sa mémoire. Comment n'y avait-il pas songé? Il allait réparer sur l'heure cet incroyable oubli. Suivant des yeux Pierrette, qui se frayait un chemin vers les membres du comité, avec décision, sans prévenir Evie, il s'élança à sa suite, arrivant en même temps que Mlle Nozières.

Tandis que celle-ci échangeait, avec les organisatrices de l'œuvre, des shake-hand effusionnants, Jasper murmura à l'une d'elles:

— Présentez-moi, je vous prie.

Pierrette dut lever les yeux, pour arriver à la hauteur de ceux de l'inconnu. Mr. Dorsett? le nom ne lui apprenait rien.

Gracieuse, mais indifférente, elle tendait la main avec son sourire officiel, sans plus, lorsque Jasper, qui s'était courbé avec une déférente admiration, lui dit:

— Miss, avec l'honneur de faire votre connaissance, c'est un heureux hasard qui me sert; j'ai une raison très spéciale de vous aborder; je vous sais proche parente du docteur Mudry. Est-il ici?

Les yeux bleus naïfs et francs fixés sur les siens ne déplurent pas à la jeune fille.

— Je suis la belle-sœur du docteur, répondit-elle, point trop surprise de la question. Vous auriez besoin de le voir? Il est bien à Paris, mais non à "Astoria". Si vous désirez une introduction près de lui, je le ferai avec plaisir. Il est débordé, et par suite peu facilement abordable en dehors de son jour de consultation. Puis-je savoir ce dont il s'agit, monsieur?

— L'amener le plus tôt possible auprès de mon meilleur ami, victime d'un accident d'avion à New-York, en octobre dernier? Je l'ai ramené chez lui, sur son absolu désir, dès qu'il a été en état d'embarquer. Avant de le quitter, je voudrais le confier aux soins...

Il n'acheva pas, frappé de l'expression soudain changée de celle qui l'écoutait. Pierrette avait blémi.

— Ce Français... un aviateur... mon Dieu!

Dans cette atmosphère surchauffée, un froid de glace lui descendait au cœur.

— Son nom? eut-elle la force de murmurer.

Mais, avant de l'entendre, ce nom que prononçait aussitôt Jasper, Pierrette savait que c'était celui qu'elle redoutait d'entendre, celui de Daniel, le cher ami d'enfance.

De rares fois, très indirectement et sans détails, Pierrette avait eu de ses nouvelles, tout à fait au début de son séjour à New-York. Un jeune ménage américain, rencontré par elle à un bal, les lui avait fournies: M. d'Armyngt paraissait bien portant, satisfait; on le disait très coté dans la première société, en passe de devenir un personnage.

Très heureuse de le savoir entré dans la voie de ses ambitions, la jeune fille se contenta de ces premiers renseignements. Daniel ferait son chemin, il ne vivait pas triste, isolé là-bas, que désirer de plus à son égard? Le souvenir de l'ami s'enlisa dans le cœur de Pierrette, sans s'y perdre.

Tel un bijou précieux qu'on ne porte pas, auquel on tient cependant, qui dort au fond d'un tiroir, celle à qui il appartient le sait en sûreté: cela suffit.

C'est au sein de la cohue bourdonnante qui l'enserrait de son joyeux remous que Mlle Nozières apprit ce qui s'était passé depuis. Ignorant quelle intimité d'enfance liait sa belle interlocutrice à son ami, Jasper, peu intuitif, n'avait vu dans le profond émoi qu'elle venait de témoigner qu'un mouvement naturel de commisération féminine. Du reste, Pierrette s'était immédiatement ressaisie. Il ne convenait pas de laisser paraître à cet étranger, au milieu d'un entourage banal et curieux, le déchirement qu'elle éprouvait; aussi, ce fut avec un calme d'apparence que la jeune fille écouta avidement le récit du drame.

— Oui, disait Jasper, M. d'Armyngt, un ingénieur de plus bel avenir, a été victime d'un fatal accident. L'avion qu'il montait a capoté à mille mètres de hauteur, par suite de la mort subite du pilote frappé d'embolie en plein vol de départ. Mon ami m'a narré depuis qu'il ne s'était aperçu de la chose qu'à l'oscillation insolite de l'avion, qui n'était plus gouverné. Bien qu'il eût saisi sans retard le volant du moteur, le temps d'en dégager les mains inertes du mort avait suffi pour déclancher la descente foudroyante. Si mon malheureux ami vit encore, c'est peut-être grâce à la position dans laquelle il s'est trouvé au moment de l'écrasement. Sa tête n'a pas porté. Le corps du pilote, auquel il s'était cramponné, a dû amortir pour lui le choc violent de l'atterrissage.

"Les hommes témoins de la chute ont pu le retirer avant que le feu des débris l'ait touché. Mais les deux jambes brisées, émiettées, pour ainsi dire...

"Oh! miss! continuait le brave garçon, ses yeux bleus humides au souvenir de l'affreuse évocation, dans quel état je l'ai trouvé, le cher! quand, averti au coup de téléphone, j'ai pu arriver au hangar où il était déposé. Avant de perdre connaissance, il avait murmuré mon nom, l'adresse de mon usine. Il se voyait mourir et voulait me donner ses dernières instructions. Je ne les ai jamais entendues, car il ne pouvait parler au moment où je l'ai rejoint. Tout ce qui a été possible de faire, je l'ai fait je l'aime comme un frère! Nos plus grands spécialistes appelés ont de suite remis les os déchiquetés. Il a fallu six mois, durant lesquels mon pauvre ami est resté entre la vie et la mort, pour ressouder les membres, pièce à pièce. Un long travail, mais intelligemment exécuté!

— Alors, interrogea Pierrette qui, haletante, n'avait pas voulu l'interrompre, il est hors de danger? il marche?

— Hors de danger? Oh! oui, grâce à Dieu, sa constitution robuste a triomphé de toutes les complications. L'état général est bon, les forces vitales sont revenues; il a pu supporter sans fatigue la longue traversée; mais le mouvement des jambes est nul et ne reprendra pas, hélas! disent nos savants. Les muscles n'obéissent plus; Daniel ne se soutient qu'à l'aide de béquilles.

— C'est affreux, murmura Pierrette.

— Oui, affreux, reprenait Jasper; et il sait qu'il en sera ainsi, ayant exigé des docteurs la vérité sur son état. Pendant trois jours, à la suite de cette décourageante déclaration, il est resté enfermé, ne voulant voir que les infirmiers, pas même moi qui ne le quittais jamais. Quand il a consenti à me revoir, je l'ai trouvé impénétrable, mais son visage gardait les traces d'atroces impressions. Le pauvre cher ne se plaindra jamais. Personne, miss, n'est plus maître de soi, plus énergique et moins confiant... Mais, s'il ne dit pas ce qu'il éprouve, le diable n'y perd rien, je le devine; aussi, je le distrais de force. Il est installé à la Saulnaie depuis un mois, je le quitte le moins possible; parti ce matin, j'y rentre ce soir. Maître Mudry est de sa connaissance; vous voudrez bien, n'est-ce pas, miss, lui parler au plus tôt? Sûrement sa visite ferait du bien à Daniel.

— Il a réclamé sa présence? dit Pierrette secrètement jalouse à la pensée de n'avoir été ni nommée ni désirée avant tout autre.

Jasper rectifia:

— Le pauvre! Il n'a rien demandé du tout, ni personne. C'est moi qui pense que ce serait nécessaire et utile.

— Et vous pensez fort bien, monsieur, reprit la jeune fille; vous êtes un ami dévoué comme ils sont rares. Certes, oui, je vais envoyer de suite mon beau-frère à la Saulnaie. Ma mère et moi, ajouta-t-elle, connaissions beaucoup D... M. d'Armyng On l'a perdu de vue depuis longtemps, mais non oublié. Si nous avions su son malheur et son retour près de nous!

Elle ajouta:

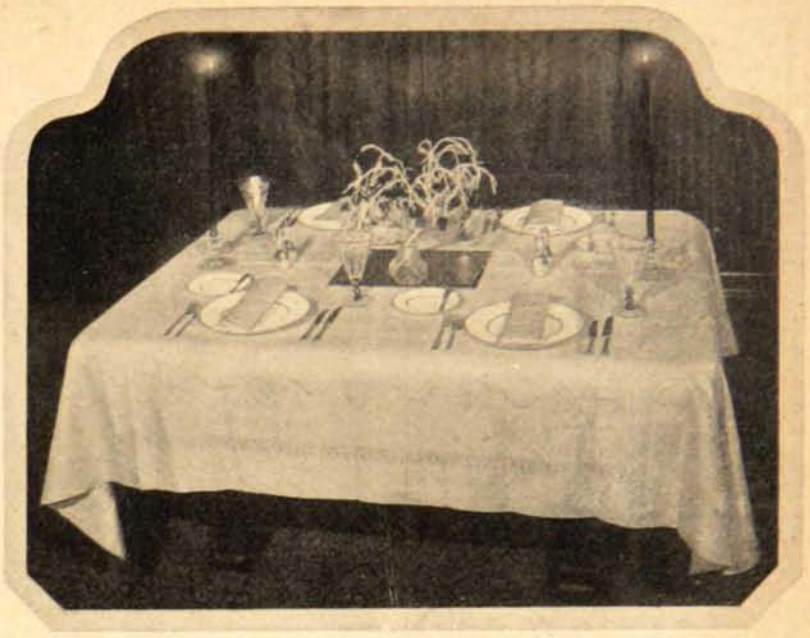
— En attendant, il faut qu'il sache, dès ce soir, que vous m'avez été présenté, que je suis au courant. Dites-lui... non, ne lui dites pas, combien j'en suis attristée. C'est de l'espoir qu'il lui faut et l'assurance de mon amitié toujours la même. C'est un camarade d'enfance. Comment ne vous a-t-il jamais parlé de moi?

— Jamais, miss, et cela me surprend, surtout maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître. Nous sommes ce qu'il y a de plus liés, et j'ignore cependant tout son passé, ses relations. Je supposais qu'il ne possédait pas d'intimes à Paris, ni ailleurs Le cher! il est gentil au possible, c'est le meilleur garçon de la terre. Mais, croyez-moi si vous le voulez, miss, quand il ferme sa boîte, c'est inutile d'essayer de la lui faire ouvrir.

Ainsi, Daniel n'avait à qui que ce fut mentionné son existence! Par délicatesse raffinée, sans doute, pensa Pierrette, car il ne l'avait bien sûr pas rayée de sa mémoire. Oui, c'était bien de lui, cette crainte

(*Suite à la page 22*)

L'ÉLÉGANCE de la SIMPLICITÉ



L'AMOUR du chez-soi renait, ou plutôt nous devrions dire que les prodigues reviennent à la maison. Les statistiques de ventes indiquent que les gens dépensent aujourd'hui beaucoup plus d'argent pour leur demeure et pour l'hospitalité qu'ils y exercent, qu'il y a plusieurs années.

Au point de vue de l'hospitalité, la salle à manger est la principale pièce de la maison, et la table, le détail le plus important. Les femmes prennent plus d'intérêt que jamais à l'art de dresser la table. Le fait est prouvé par la nombreuse assistance féminine aux leçons que donne Mademoiselle Leslie Turner-Brown, à la Compagnie Robert Simpson de Toronto, et dans plusieurs autres magasins à rayons du Canada.

Mademoiselle Turner-Brown, qui représente l'Association des Toiles damassées irlandaises et écossaises, donne une série d'intéressantes leçons sur l'art de recevoir — "cette gracieuse et complète expression d'amitié qui n'a de succès que lorsque toutes les choses se font dans un ordre parfait".

Pour expliquer ses leçons, Mademoiselle Turner-Brown avait préparé et décoré douze tables ravissantes, dont quelques-unes figurent dans nos illustrations. Ces tables étaient recouvertes de magnifiques nappes de toile damassée et dressées selon la mode du jour avec les plus délicieuses porcelaine, argenterie et verrerie. L'argenterie était fournie par le magasin même et comprenait cinq modèles de *Community Plate* et un *Rogers 1847*. Mademoiselle Turner-Brown avait aussi choisi la verrerie Fostoria, au cristal clair et coloré, incrusté d'or et d'argent.

"L'élégance de la simplicité", tel était le sujet des leçons. Le temps des tables surchargées est définitivement passé. Aujourd'hui on recouvre la table d'une nappe de toile damassée, blanche ou de couleur, d'un motif moderne ou d'un ancien dessin, et on ne met plus que trois morceaux d'argenterie de chaque côté de l'assiette.

Le goblet et les verres à vin ne sont plus groupés mais disposés en ligne diagonale à droite du couvert et suivant celle formée par le bout des ustensiles. On ne place plus que trois verres à la fois.

L'assiette à pain et au beurre se met en avant du couvert, et non plus à gauche des fourchettes, et pour éviter un aspect surchargé, la serviette est pliée en forme oblongue et placée verticalement sur l'assiette. Si quelques maîtresses de maison hésitent à couvrir ainsi leur porcelaine, elles ne doivent pas oublier que la serviette est enlevée aussitôt que les invités sont assis.

Très simple encore la disposition verticale du couteau à beurre sur l'assiette, suivant la ligne verticale de l'autre partie du couvert. Inutile de dire que l'on n'apporte les tasses et les soucoupes qu'au moment de servir.

Le retour à la dignité

Les jupes longues, les longues tresses, la nouvelle importance du chez-soi, nous ramènent à une vie plus gracieuse. C'est le retour à la dignité, et celle-ci a sa répercussion dans l'art de dresser la table. Les grandes décorations ne sont plus de mode et les imitations de fruits et de fleurs ne sont plus acceptées. Tout ce qui n'est pas imitation, comme le raisin doré ou argenté, les nouveautés de cristal qui représentent ou interprètent mais n'*imitent* pas, sont considérés comme très élégantes.

Le service moderne ou de période

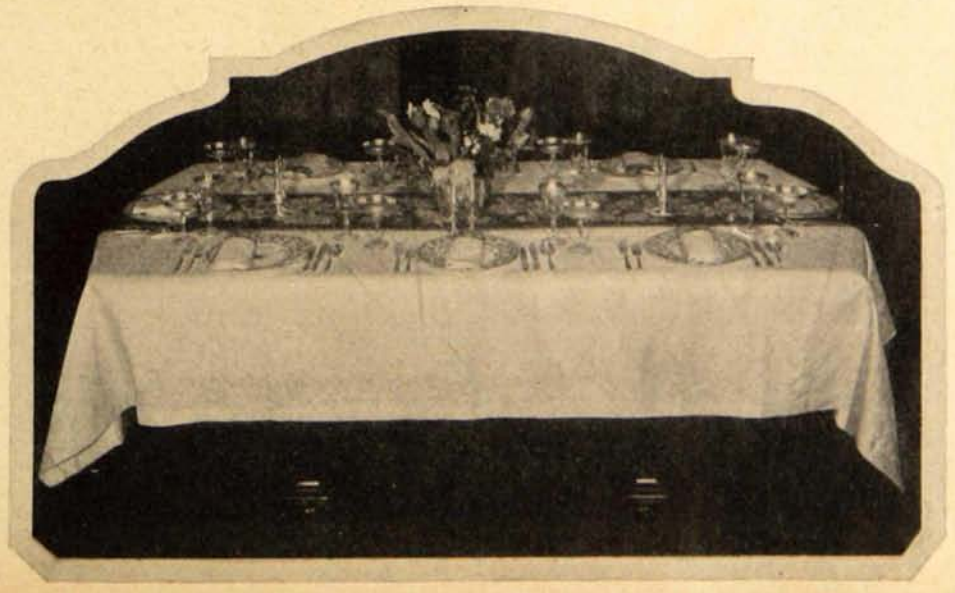
Beaucoup de femmes croient qu'elles ne peuvent pas copier les belles tables qu'elles voient illustrées ou dressées dans les magasins, parce que l'argenterie est trop dispendieuse. Mais, aujourd'hui il est très élégant de se servir d'argenterie plaquée, et un grand nombre d'hôtesses ont deux services, un de période et l'autre moderne, comme l'a démontré Mademoiselle Turner-Brown en se servant respectivement d'un dessin "Grosvenor" et du "Dauville". Pour la table de période, le vase à fleurs et le candélabre étaient des reproductions. Pour la table moderne, on avait choisi l'intrigant cristal à dessin noir, les verres de cristal à pied noir, les candélabres d'argent à longues bougies noires, et les dessins du Dauville dont la touche noire, au bout des manches, soutenait harmonieusement la note moderne.

Les personnalités et les tables

Les hôtesses d'aujourd'hui cherchent surtout pour leur table, un genre personnel, c'est-à-dire qui soit le reflet de leur personnalité. Elles ne sont pas esclaves des traditions, et sans dépasser les bornes, elles savent glisser adroitement une note personnelle dans l'arrangement de la table. L'important est de créer un ensemble qui s'harmonise avec la personnalité de l'hôtesse et de son "home". Si la salle à manger est d'une "période", il en sera de même de la table qui devra être recouverte d'une nappe de toile damassée, dans les dessins et les couleurs du temps. La porcelaine, les verres et les chandelles rappelleront aussi cette couleur. La nouvelle toile damassée est reversible et peut servir des deux côtés; cela permet de varier la couleur de la nappe.

Le véritable usage des chandelles

On ne doit se servir des chandelles que lorsqu'elles sont allumées, ceci, pour les thés et les dîners. Pour les dîners de cérémonie, il doit y avoir au moins quatre bougies. Une ligne droite de trois chandelles, dans le sens horizontal de la table, est une disposition charmante. Quand les bouts de la table ne sont pas occupés, et que l'hôte et l'hôtesse prenennt place dans les côtés avec les invités, trois chandelles en ligne droite à chaque bout de la table et au centre sont très décoratives et très élégantes. Les longues bougies sont actuellement populaires, non seulement pour l'effet artistique qu'elles donnent à l'ensemble de la table, mais encore parce que leur lumière est toujours flatteuse pour l'hôtesse et plus agréable pour les convives. Les chandeliers en argent sont surtout en faveur actuellement.





MAINTENANT OUVERT à NEW YORK

Le magnifique nouvel

HOTEL PLYMOUTH

49e RUE A L'EST DU BROADWAY

Chambres avec bain, eau glacée courante et radio dans chaque chambre.
GARAGE GRATIS

$2.50 par jour

SIMPLE ..... $2.50 à $3.50
DOUBLE ..... $3.50 à $5.00

au centre des affaires, du commerce et des théâtres.

H. G. YURDIN, Directeur Gérant

Encouragez nos annonceurs

EVENING IN PARIS



LE PARFUM SEDUISANT

PAR BOURJOIS, PARIS

C'EST une "symphonie en parfum"... essentiellement parisien et délicieusement féminin... possède le chic et l'exclusivité d'une toilette par Patou. "Evening in Paris" s'offre à votre appréciation... dans les meilleurs magasins.

Flacon Bleu Améthyste $1.00
Grands formats . . . $2.50 et $5.00

POUDRE ROUGES CRAYONS
COMPACTS SELS DE BAIN POUDRE DE TOILETTE

Seuls concessionnaires canadiens:
PALMERS LIMITED
MONTRÉAL

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 20*)

s'il parlait d'elle, qu'on pût dénaturer le genre de leur ancienne amitié. Et, tout au fond, la jeune fille sut gré à Daniel d'avoir gardé pour lui seul les souvenirs communs du passé. Elle-même n'en tenait-elle pas conservées, comme un trésor caché, les fraîches sensations, même vis-à-vis de ceux qui lui tenaient de plus près? car aucun n'en aurait compris la tenace et indélébile impression. Actuellement, la pensée que son ami d'enfance, souffrait du brisement de sa vie, qu'il en souffrait en silence, ne voulant, et ne pouvant, hélas! être consolé, navrait la jeune fille jusqu'à l'âme.

Sans retard, il fallait aviser, le revoir, l'entourer, l'encourager, le reprendre à la vie si possible. Peut-être même était-il temps encore de lutter contre l'enkylose complète déclarée inguérissable par la faculté américaine.

Si Pierrette en gardait peu l'espoir, elle savait aussi que parfois les arrêts de la science sont faillibles. L'examen de Mudry trancherait la question. La nouvelle méthode de soins, expérimentée une seule fois par elle deux ans auparavant avec plein succès, pourrait-elle s'appliquer, de nouveau, dans la circonstance présente?

Les desseins de Dieu sont impénétrables. L'épreuve s'abat sur nous, comme la trombe de grêle sur les riches moissons. Qu'adviendra-t-il du champ dévasté?

En entrant à "Astoria", gaie, insouciante, uniquement préoccupée de remplir de son mieux un devoir de convenance mondaine et charitable qui lui souriait, Mlle Nozières ne s'attendait certes pas à ce qu'elle venait d'entendre. Elle en sortait, une heure plus tard, le cœur étreint de tristesse.

Dans son désarroi, elle ne songea pas à demander d'autres détails concernant la situation de Daniel, ni sur son installation dans la vieille demeure. L'essentiel était qu'il fût vivant, tandis qu'elle aurait pu apprendre brusquement sa mort!

Quand elle quitta le grand garçon sympathique, hier inconnu, ces quelques moments de causerie avaient suffi pour dévoiler à sa jeune fille quel cœur d'or, quelle nature ardemment généreuse il savait dépenser pour ceux qu'il aimait. Aussi la poignée de main échangée les fit amis. L'Américain, facilement emballé, ne ressentait plus l'ombre d'intimidation, mais un heureux sentiment d'admiration et de joyeuse fierté aussi.

Aussi en quels termes, en rentrant à la Saulnaie, il allait parler à Daniel de la belle charmante Française! lui témoigner aussi sa surprise de n'avoir su de lui qu'il avait eu autrefois la chance d'approcher de près cette inoubliable créature.

Il dirait cela, et bien autres choses du même genre, avec sa verve, ses grands gestes enfantins, son affectueuse et franche expansion, sans s'apercevoir, inconscient gaffeur, qu'il rouvrirait une plaie vive, y retournerait le couteau, que chacun de ses mots, de ses éloges descriptifs, aviverait chez le pauvre infirme le douloureux désir et la crainte amère de l'entrevue annoncée, qu'il redoutait, tout en la souhaitant.

***

Avec une décision spontanée, ainsi qu'elle en était coutumière, Mlle Nozières, à peine dans la rue, en quittant "Astoria", se résolut soudain à partir sans retard.

Rentrant chez elle pour prévenir sa mère des événements concernant M. d'Armyngt, elle n'y trouva personne; Mme Nozières et Josée sorties jusqu'au dîner, Paul Mudry parti également jusqu'au lendemain, Pierrette n'avait que le temps de boucler une valise et se faire conduire au train. Elle laissa un mot laconique remettant à plus tard l'explication de sa fugue: "Je pars pour Rive-d'Or, y resterai quelques jours, écrirai demain".

Mme Nozières, habituée aux impromptus de sa fille, souvent appelée d'urgence auprès d'un malade, ne s'étonna que d'une chose: pourquoi allait-elle à Rive-d'Or, où elle ne mettait plus les pieds depuis si longtemps?

Haussant légèrement les épaules, faite désormais aux indépendantes allures de la doctoresse, elle supposa que la jeune fille prenait sans doute une subite envie de campagne.

Puis Mme Nozières n'y pensa plus. La présence de Pierrette ne lui était pas nécessaire; la petite Josée remplaçait tout; bien que le talent et la beauté de sa fille, à leur apogée maintenant, chatouillassent agréablement son orgueil maternel, elle n'en laissait rien paraître, pas plus tendre, jamais louangeuse.

Pierrette, arrivée fort tard, trouva le logis en état de la recevoir, ayant télégraphié aux concierges, chargés de tenir la maison toujours prête à recevoir les maîtres.

Le petit poney de service l'attendait à la gare, située à deux kilomètres du château. La course fut rapide. Des fantômes d'arbres surgissaient dans la nuit claire qui, sans lune ce soir, prenait possession, à demi des choses.

Pierrette ferma les yeux pour mieux concentrer ses pensées, qui, toutes, allaient, compatissantes, à celui si proche d'elle maintenant.

Rompue de fatigue après le triste après-midi et le voyage précipité, Mlle Nozières atteignit la vieille demeure dans un état d'engourdissement. Il y avait de la lumière dans le vestibule; c'était bon de rentrer là seule, pouvant sans contrainte se livrer à l'évocation du lointain... Personne pour s'étonner de sa subtile émotion.

Précédée de la concierge, elle monta à sa chambre, dont l'atmosphère bien close lui causa une sorte de ravissement subit, intense, un bien-être attendri.

Sa chambre, sa chambre d'autrefois, où flottait son âme d'enfant, elle la retrouvait telle. Le jeune passé s'y dressait immuable. En chaque coin, des souvenirs s'éveillaient, frais, inédits. Ici, elle avait bâti pour l'idéal, cherché une demeure secrète: mirages, désirs fabuleux. Oh! les beaux rêves, imprécis, éparpillés là comme un duvet de cygne! contes bleus dont se berçaient ses songes. L'auditeur complaisant, c'était le compagnon, le grand frère Daniel, attentif toujours, jamais décevant à l'égard de ces imaginations juvéniles.

Cette vision d'antan fut brève mais bienfaisante; elle calma la jeune fille, qui s'endormit d'un lourd sommeil.

Quand elle s'éveilla, le soleil frappait ses vitres, dont elle avait négligé d'abaisser les stores. Il lui fallut un instant pour reprendre conscience. Puis, d'un bond, elle fut à la fenêtre, qu'elle ouvrit toute grande pour regarder au dehors.

Jamais, non jamais, le parc, la vaste pelouse de Rive-d'Or, ne pouvaient apparaître plus enchanteurs que dans cette douceur lumineuse du matin blond de soleil, où l'on eût dit qu'à la fois tous les calices se fussent ouverts.

Les yeux charmés de Pierrette s'emplirent de toute la grâce de tous les rayons, puis sourirent. Elle était à Rive d'Or; elle y était seule, loin des indifférents, du bruit parisien, de l'agitation forcée. Ici, pas de vie fiévreuse, le repos...

. . . . . .

Après un déjeuner hâtif à midi, Pierrette, avant de gagner à pied la Saulnaie, écrivit longuement à sa mère.

Elle relatait d'abord la rencontre à "Astoria" de l'Américain Mr. Dorsett, l'odyssée lamentable de l'accident survenu à M. d'Armyngt, apprise, en tous ses havrants détails, de la bouche de cet inconnu. Elle terminait:

"C'est le motif déterminant de mon voyage ici. Daniel est à la Saulnaie; vous ne me blâmerez pas, ma chère mère, connaissant l'amitié que j'ai conservée pour ce cher camarade, d'avoir voulu accourir, la première, lui témoigner notre intérêt. Daniel n'a que nous! Ma visite précédera de peu la vôtre, je suppose, ainsi que celle plus urgente encore de Paul. Transmettez-lui de suite cette missive. Qu'il vienne ce soir ou demain, au plus tard, près du pauvre ami. J'aurai déjà vu jusqu'à quel degré va son incompétence à se mouvoir. Je suis bouleversée à l'idée de le savoir infirme en pleine force! Devra-t-il rester ainsi, ou y a-t-il quelque chose à tenter? Paul peut seul s'en assurer. Je ne sais encore combien de temps sera mon séjour à Rive-d'Or, nous en causerons si vous venez m'y rejoindre. Josée se trouverait bien du bon air qu'on y respire. A tantôt ma chère mère, assurance de ma respectueuse tendresse.

PIERRETTE

Elle avait négligé volontairement d'indiquer la présence du jeune Américain à la Saulnaie. La phrase de sa lettre: "Daniel n'a que nous," lui fournissait l'excuse préventive, la seule valable vis-à-vis de sa mère.

Elle se doutait que celle-ci la blâmerait sévèrement, avec quelque raison, de sa précipitation à se rendre près de M. d'Armyngt, sans son égide ou celle du chirurgien.

"La charité couvre la multitude des péchés", se dit en souriant Pierrette.

Mme Nozières l'admettrait-elle?

Pas d'autre raison à lui donner que l'impulsion charitable. Ni comme médecin, ni comme infirmière, son déplacement ne se posait obligatoire. Une visite à un célibataire, même dans les conditions actuelles, serait considérée comme une énormité.

Accoutumée à son logis parisien, vraie bonbonnière, Mlle Nozières se trouvait avec contentement dans la vaste demeure illuminée des rayons printaniers. Le beau soleil, rare visiteur des appartements de la grande ville, se faisait, ici, délicatement indiscret.

Depuis plusieurs années, rien que Paris, toujours Paris, avec ses boulevards encombrés, à l'exception de trois mois de plage durant les chaleurs, mais plus jamais la vraie campagne silencieuse.

Aussi quelle joie de se retrouver dans le domaine aimé, juché sur une colline dominant la vallée ondulée et sans fin, parc naturel où courait, ombragée, la route comme un large ruban.

Le ménage gardien du château, qui assurait le service de Pierrette, ne l'avait pas connue petite. Elle ne voulut pas l'interroger au sujet de la Saulnaie et de son habitant. Ces étrangers, non au courant des anciennes relations de voisinage, n'avaient que faire de connaître le pourquoi de sa subite arrivée. Elle sortit donc, sans dire où elle allait, et tout de suite gagna la pelouse traversée dans sa longueur par le ruisseau chantant, ancien théâtre de ses jeux, de ses promenades, de ses rêveries.

C'était le raccourci familier que, jadis, elle prenait pour aller au-devant du cher camarade qui, journellement, accourait. Combien de fois ont-ils suivi ensemble, la main dans la main, ce cours d'eau capricieusement contourné aboutissant à la petite propriété du jeune orphelin?

Chez lui, ce ruisseau s'élargissait en petite rivière sous le couvert de vieux saules. Sur le domaine des Nozières, il serpentait, plus rétréci, ses deux rives bien soignées, bordées de hauts glaïeuls qui, en juin, lui faisaient une splendide bordure d'or. Comme jadis, s'étale sous le soleil leur splendide floraison.

Jusqu'au terme de la course, l'ombre de l'adolescent accompagna Pierrette.

Ah! l'heureuse période, la bonne chance d'avoir eu dans le petit ami d'alors le nécessaire confident que rien depuis n'a remplacé et ne remplacera! Pierrette lui en garde une gratitude infinie, et c'est l'âme pleine de reconnaissants souvenirs qu'elle atteint le bouquet de saules.

Mais, là, ses pas s'arrêtent. Le paysage a brusquement changé. Un décor inconnu a remplacé l'ancien.

Sous ses yeux agrandis par l'étonnement ne sont plus les taillis fourrés, en désordre, ni le sentier tapissé d'herbes, ourlé de ronces, au bout duquel la gentilhommière vétuste s'érigeait. Le taillis est devenu futaie; on en a groupé avec art les beaux arbres, ouvert une large perspective.

Le vieux castel s'aperçoit, dégagé; il a fait aussi sa toilette: ses tourelles pointues, son corps de logis, ont conservé leurs briques moussues, mais il n'en manque pas une; les murailles se voilent d'une escalade de roses grimpantes, au travers desquelles les vieilles fenêtres à petits carreaux brillent très claires, empanachées de corolles pourpres, en gracieuse retombée. Partout, c'est un assaut de fleurs.

Elle songe pour la première fois, en admirant l'harmonieuse et intelligente restauration, que sans doute Daniel a dû, là-bas, s'enrichir; n'était-ce pas son espoir? Le but est atteint.

Pauvre oiseau voyageur! Au nid renouvelé, séduisant, on l'a ramené les ailes brisées pour toujours!

Ainsi de nos désirs, même réalisés, le destin se joue.

Pierrette avance maintenant plus lentement. Dans la vaste cour ratissée, nul être vivant ne se montre. Par qui va-t-elle se faire annoncer? Où se dérobe celui qu'elle a hâte de revoir, et qu'elle redoute cependant d'aborder?

La porte du joli vieux château est largement ouverte. Tout le rez-de-chaussée est de plain-pied. Pierrette franchit le seuil. Là, autrefois, à gauche, était la cuisine; elle y pénètre de confiance.

LE CŒUR CHEMINE

Un jour tamisé règne; une fraîcheur délicieuse, un exquis parfum de roses, et rien n'y bouge! Son pas est si léger sur la natte étendue qu'on n'a pas dû l'entendre. Il faut une minute à son regard pour l'habituer, après l'éblouissement du soleil, à la transition de la demi-obscurité. Elle va appeler. mais on vient de la pièce voisine. Un martellement ouaté se fait entendre: c'est Daniel, le cher et malheureux revenant. Il surgit, appuyé sur deux béquilles, puis s'arrête brusquement.

Elle court à lui.

— C'est vous, c'est vous, petite amie! articule-t-il. Jasper m'a bien dit... mais je n'espérais pas vous voir si vite.

Il est debout, tout près d'elle, le buste droit, toujours distingué en dépit de son infirmité. Dans son visage pâle, amaigri, soigneusement rasé, ses yeux bleus paraissent immenses.

Pierrette n'est plus maîtresse de ses nerfs, elle si impénétrable d'ordinaire. Le voir ainsi!

De grosses larmes viennent à ses paupières et roulent sans contrainte sur son fier visage.

M. d'Armyngt, violemment ému lui-même, n'en laisse rien paraître, et pourtant ces larmes, ces larmes qu'elle verse pour lui, le bouleversent jusqu'à l'âme. Il voudrait la prendre dans ses bras, lui dire... Mais ce n'est plus la petite fille d'autrefois, dont il pouvait bercer les peines, calmer d'un baiser les chagrins. C'est une femme qui a pitié de lui, qui le plaint; et d'inspirer cette pitié sans l'amour possible, l'humilie atrocement.

Il sourit avec effort.

— Ne pleurez pas sur moi, je vous en conjure, dit-il; ne gâtons pas le revoir. Vous êtes bonne, Pierrette, de vous affliger ainsi à mon endroit; votre compassion me touche. J'avais craint que vous ne m'abandonniez.

— Vous abandonner maintenant, cher grand! s'écrie-t-elle, vous n'y songez pas; j'ai tant pitié de vous!

Une crispation passe sur les traits soudain figés de Daniel. Elle s'est ressaisie.

Ah! pourquoi a-t-elle dit cela? pourquoi a-t-elle cédé à son émotion? Comment, elle vient pour remonter le moral de son ami, l'encourager, le distraire, et voilà son début!

Elle avance vivement vers lui un grand fauteuil allongé, muni de roulettes, dont elle voit la destination. Il s'y laisse glisser, ses pauvres jambes raides étendues. D'un mouvement souple, elle l'a débarrassé de ses béquilles, les place à portée.

— Je suis confus, murmure-t-il, c'était à moi à vous avancer un siège. Quelle hospitalité je vous offre! Enfin, puisque je ne suis plus bon à rien...

Coupant court, la jeune fille s'assoit à ses côtés.

— Comment, des cérémonies entre nous, Daniel? dit-elle avec reproche. Non, non, causons en amis. J'ai des masses de choses à apprendre. Et, d'abord, par quel sortilège habitez-vous un palais si joli? Quelle fée a touché la Saulnaie de sa baguette magique? J'ai failli ne pas oser pénétrer. Seriez-vous enfin millionnaire? ajoute-t-elle avec un intérêt si sincère que la question paraît toute naturelle. En ce cas, recevez toutes mes félicitations. J'en serais si satisfaite.

Elle ne veut pas le laisser s'appesantir sur les sujets douloureux qui l'énerveraient. Il faut le sortir de lui-même, l'obliger à ne plus faire allusion à son état, l'enlever à ses impressions maladives. Et, vraiment, elle croit avoir réussi, car c'est un sourire moins lamentable qui répond au sien.

— Oui, j'ai réussi, la fortune est venue, Pierrette. Ah! pas en dormant, certes! J'en ai profité sur l'heure; mon premier soin, dès le début de cette richesse, a été de faire aménager au mieux le vieux logis délabré. Un abri pour la vieillesse...

Elle l'interrompit vivement.

— Mais, puisque vous étiez absent, qui donc a pu?...

— La fée, la mystérieuse et bonne fée, reprend Daniel. Un cœur d'or à défaut de baguette, le meilleur, le plus complaisant des amis. Si je n'avais pas eu Jasper, qui fait le trajet de New-York à Paris deux fois l'an, comme un autre avale une tasse de café, ce n'est pas mon seul architecte qui aurait su réaliser si bien mes désirs, l'ensemble des travaux, et surtout y ajouter tant de raffinements.

— Mais il est délicieux, ce M. Jasper, s'écrie Mlle Nozières; c'est bien votre bon génie, en effet. Je l'aime déjà, pour tout ce que j'apprends sur son compte. Dites-moi ce qu'il fait là-bas, ce jeune Américain nomade? De quoi se compose sa famille? Marié? Celibataire?

— Célibataire. A la tête d'une grande importation, brasseur d'affaires et de millions. Son père, sa mère, deux soeurs exquises, l'une tout récemment mariée, en Europe à l'heure actuelle.

"Mais vous ne savez encore que la moitié des délicates attentions des services signalés, dont le cher garçon m'a comblé et me comble encore. Jamais je ne me libérerai envers lui de son dévouement sans mesure.

— Décidément je sens que je vais l'adorer, ce jeune homme! s'exclame la jeune fille, dont les yeux brillent d'émotion.

Combien elle est heureuse d'avoir réussi à arracher son cher convalescent à de pénibles retours sur lui-même!

— Je regrette qu'il ne soit pas ici aujourd'hui, déplore hypocritement M. d'Armyngt, très satisfait au contraire de l'absence de Dorsett.

Si son ami eût été là, jouirait-il, comme il le fait, de cette première entrevue si délicieusement réconfortante, malgré l'amertume secrète qui s'y mêle?

Et pourtant il insiste, malicieux, avec la même duplicité:

— Oui, je le regrette pour vous, Pierrette, puisque vous êtes animée de tant d'aimables dispositions à son égard! Et puis pour lui surtout! Vous vous rencontrez dans les mêmes sympathies enthousiastes, il a reçu le coup de foudre, mon jeune camarade. Ce devait arriver fatalement! Toute la soirée, au retour d'Astoria, il n'a fait que parler de vous, "la belle déesse par-ci, la célèbre doctoresse par-là". Il est à vos pieds, c'est du délire, et il va se pendre de désespoir de vous avoir manquée.

Mlle de Nozières riait.

— Vraiment! un adorateur! cela devient amusant.

— C'est un beau parti, Pierrette.

— Mon pauvre grand, comme parti, je n'y prétends pas, je vous assure. Mais, du moment qu'il est votre ami, il devient le mien. Dites encore, qu'a-t-il fait de plus, ce cher Yankee?

— Voulez-vous le voir?

— Qui? Mr. Dorsett? Mais vous dites qu'il n'est pas là.

— Non, il n'y est pas. Je parle de vous montrer tout ce qu'il a su inventer pour mon agrément et mon confort. Vous plaît-il d'en juger.?

Elle battit des mains comme une enfant.

— Oh oui! Daniel, quelle bonne idée! Le tour du propriétaire. Faites-moi voir tous les coins de ce petit palais enchanté. Si j'en juge par cette pièce d'abord...

Puis, à la réflexion, Pierrette s'arrête dans son élan de joie. Le pauvre hypothéqué ne songe donc pas qu'il ne pourra ni la précéder ni la suivre? Une fatigue pour lui, ou la privation de ne pouvoir accompagner sa visiteuse. Pourquoi a-t-il proposé cela?

Sans paraître emprunté, M. d'Armyngt a saisi ses béquilles, accrochées au dossier du siège. Adroitement, d'un seul lent mouvement, il s'est dressé; le voilà debout, ayant assuré l'équilibre.

Pour ne pas le gêner, Mlle Nozières n'a pas l'air de surveiller ses mouvements, qu'elle observe cependant avec le coup d'œil du praticien expert en anatomie.

Arrivera-t-on jamais à donner plus de souplesse à ces jambes rigides: deux barres d'acier!

Daniel agit simplement; la gêne du début a disparu; il semble avoir pris son parti de se montrer à la jeune femme tel qu'il sera désormais.

Elle règle son pas sur celui automatique de son compagnon et parcourt cet intérieur élégant, bien compris, où rien ne manque.

Le rez-de-chaussée comprend le fumoir, le cabinet de travail qu'ils viennent de quitter, deux salons, petit et grand, une claire salle à manger, où s'étale, appétissante, une collation préparée de gâteaux et de fruits.

— Vous goûterez tout à l'heure avec moi, n'est-ce pas? lui dit son hôte.

Pierrette, habituée cependant aux jolies installations, est charmée de celle qu'elle a sous les yeux. Rien que des vieux meubles, des tableaux de maîtres, des objets d'art. Les tentures claires les font ressortir, pas banales, d'un goût sûr.

— Maintenant, au tour de l'étage supérieur, dit le maître de maison.

(Suite à la page 25)

"Pourquoi ne Pouvons nous pas Economiser?"

COMBIEN de fois vous êtes-vous posé cette question après vous être rendu compte que vos dépenses absorbaient tout votre salaire?—Quantité d'autres personnes dont le revenu n'est pas supérieur au vôtre, achètent des articles qui sont hors de votre portée. Serait-ce parce que vous dépensez au hasard?

Une Brochure sur le Budget de Famille, publiée par la Banque Royale, vous aidera à prévoir vos dépenses et à économiser.

Demandez notre brochure



La Banque Royale du Canada

3809

VIENT DE PARAITRE

LE PLUS BEAU ROMAN DE

D E L L Y

"Le Candélabre du Temple"

Offert pour la première fois en vente au Canada

NOUVEAUTE SENSATIONNELLE!

N'ayant qu'un nombre limité de brochures — une seule par famille — HATEZ-VOUS DE RETENIR VOTRE EXEMPLAIRE AUJOURD'HUI!

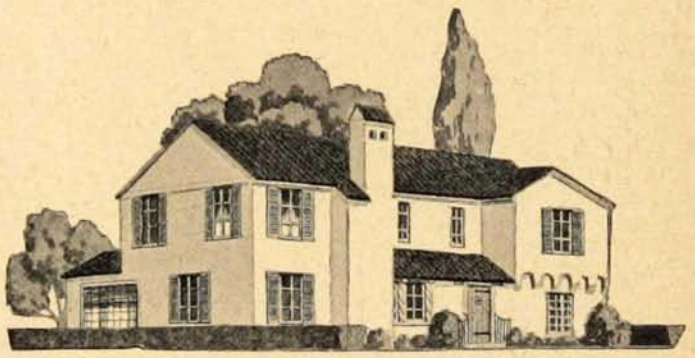
90 sous

Frais de poste compris.

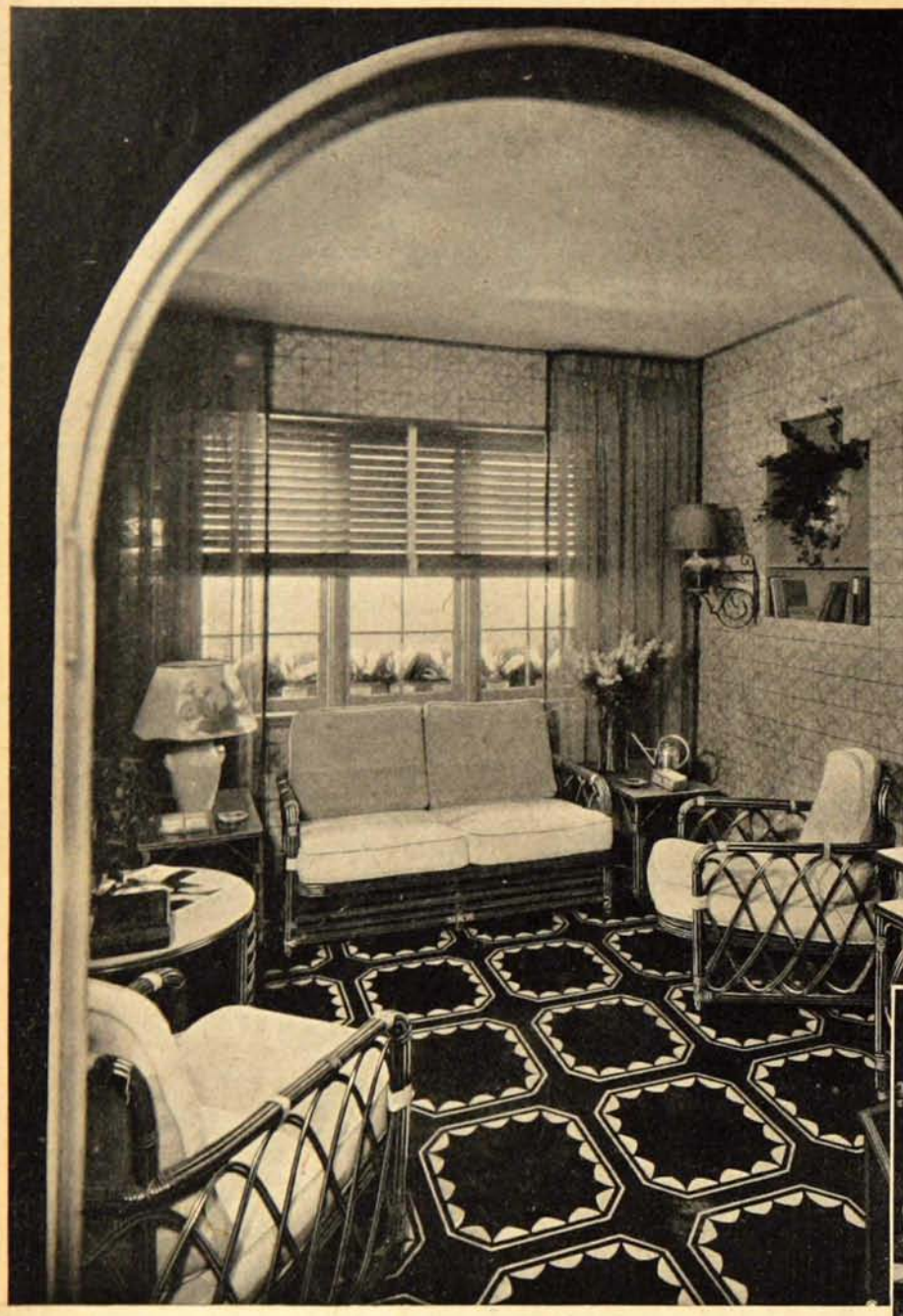
Adressez votre commande comme suit:

LE BIBLIOTHECAIRE,
La Revue Moderne,
320 est, rue Notre-Dame
Montréal

COMMENT MEUBLER *UN* Solarium



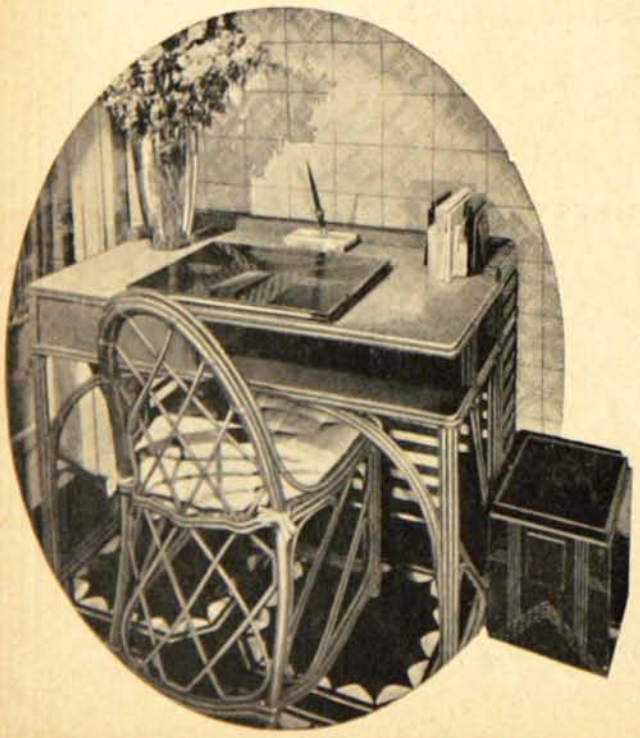
Le solarium doit être dans un coin ensoleillé de la maison



Linoleum noir avec dessins rouges et dorés, mur de tuiles bleues et ivoire, stores vénitiens bleus, rideaux de gaze henna, ameublement d'osier bleu royal, recouvert de mohair beige.



Petites tables basses et cabarets jaunes, pour un lunch intime



A TRAVERS les stores vénitiens, les brillants rayons du soleil envahissent la petite pièce qui ne mesure que dix par dix. Ils glissent sur le gai linoleum, sur l'éclatante poterie jaune, sur la verrerie de topaze et sur l'ameublement laqué d'un riche bleu royal.

Comme tout ce qui est dans la pièce, est de petite dimension, elle donne l'impression d'être spacieuse et un sentiment de véritable confort. Les fenêtres avec leurs légers meneaux, la porte, et jusqu'aux étroites moulures bleues qui séparent le plafond des murs, sont de proportions exactes.

Le solarium doit être agréable. C'est un endroit pour le rire, la gaieté et le plaisir. Le linoleum à fond noir, avec octogones déterminés par des festons d'or entourés de brillantes lignes rouges, est bien la note joyeuse appropriée. Une imitation de tuiles, en ciment plastique, recouvre le mur en un joli dessin bleu sur fond crème foncé. Ces tuiles se posent sur n'importe quel mur, au moyen de clous ou de ciment. Ne pas oublier d'enduire au préalable le mur d'une couche de colle et de le recouvrir d'un papier. On applique sur les tuiles deux couches de vernis pour leur donner un beau luisant et en assurer la durabilité. Les stores vénitiens des fenêtres sont bleus comme les boiseries, et les rideaux de gaze, henna. Ils sont largement plissés et terminés par une frange bleue.

L'ameublement du solarium ne doit pas être rustique, car, ce n'est pas un porche mais bien une pièce. Il faut faire un choix judicieux de l'ameublement, afin que la pièce ne paraisse pas encombrée, et le bois et l'osier conviennent également. Un pupitre et une table ronde de couleur beige ont leur place tout indiquée. Dans ce cas, les coussins seraient bleus avec rayures beiges.

Devant le sofa et les fauteuils, il y a sur chaque petite table basse, en osier, un cabaret jaune jonquille. avec service de porcelaine, de verrerie et d'argenterie. Les manches des couteaux et des fourchettes à viande sont longs et pratiques. Les cuillers à thé-glacé, sont indispensables durant l'été. Le sucrier, le pot au lait, la salière et la poivrière, sont en beau cristal.

Sur la table ronde, on dispose les rafraîchissements pour le bridge ou pour le thé servi dans l'intimité.

A défaut d'électricité, une lampe accrochée au mur répand une douce lumière.

(Courtoisie du "Delineator")

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 23*)

Elle le regarde.

Quoi! il prétend monter le vieil escalier, à la rampe sculptée en plein bois, noirci par les ans! Cet escalier, le même qu'elle a connu, mais dont les basses et larges marches sont couvertes d'une riche moquette qui les recouvre presque en entier.

— Rassurez-vous, sourit son hôte qui lit l'étonnement dans ses yeux; la fée Jasper a pensé à tout; il a fait installer cela avant que je n'arrive.

Daniel montre, en retrait de l'escalier, un commode ascenseur.

— Combien pratique et indispensable! Je peux jouir ainsi, de bas en haut, de mon logis. Toutes les chambres sont au premier, ajoute M. d'Armyngt, en prenant place avec sa compagne; la mienne, celle de Jasper, et les autres inoccupées.

Il passe devant, sans les ouvrir, un pli subit au front, une contraction à ses lèvres serrées. Mais Pierrette ne s'en aperçoit pas, tout occupée à regarder les plus petits détails du gai couloir.

L'amitié, cette chose exquise entre la femme et l'homme, aurait pu d'elle à lui, dans d'autres conditions, arriver à changer de nature. Il avait osé l'escompter, lorsqu'il était valide. Cet espoir, aujourd'hui, tombait de lui-même.

Dans le coeur de Pierrette, l'amitié seule subsisterait. Quand la femme est belle, comblée de tous les dons, elle n'épouse pas par choix un infirme; elle ne se sacrifie pas par amitié.

Dans le passé, il n'a jamais été question, entre eux, d'un sentiment autre: en Daniel seulement s'est éveillé l'amour. Qu'elle ne sache jamais le rêve qu'il avait caressé. Aucune gêne, aucun trouble, ne doit se glisser dans l'entente amicale. Il sera assez fort pour dissimuler le douloureux regret. Son orgueil aussi lui défend cette irréparable sottise, de se poser près d'elle en amoureux transi. Il faut que tout s'engloutisse dans l'immolation forcée de son être. Renoncer à cet impossible désir, qu'il ensevelit sous les froides cendres de la sagesse et de la raison. Adieu, toutes les visions ensoleillées, la divine illusion du foyer béni; le morne crépuscule envahira son automne approchant, il vivra solitaire et le deuil au cœur, sans pouvoir même en être consolé...

— A présent, il me reste à vous montrer ce qui a été la plus aimable des surprises préparées, à mon insu, par mon incomparable ami.

Pour avoir lutté contre son émoi et l'avoir vaincu, la voix de Daniel était sans timbre, sans chaleur.

— Oh! vous êtes fatigué, remarqua aussitôt Pierrette, je vous en prie, remettons le reste à demain.

— Non, non, vous aurai-je une autre fois à moi seul, pour bien jouir de ce voyage de découvertes que je vous fais faire chez moi? Je me reposerai là-haut; c'est le paradis!

L'ascenseur remonta et les mit au seuil de l'immense et luxueux atelier, don royal de Jasper.

Il occupait, sous sa coupole vitrée, l'espace supérieur d'un des deux pavillons.

Mlle Nozières eut un cri de joie.

— Oh! Daniel, l'exquise pièce! Mr. Dorsett vous a fait là une installation d'artiste comme on en voit peu. Vous allez vous remettre à peindre; c'est trop tentant pour résister à pareille invite. Avez-vous commencé déjà quelque chose?

Elle s'approchait des chevalets voilés. M. d'Armyngt souriait de son enthousiasme.

— Je ne me suis mis à rien encore, mon retour ne date pas de loin; et puis l'entraînement n'est pas venu.

— Il viendra, Daniel, il faut vous occuper, vous passionner pour quelque jolie œuvre. Voulez-vous faire mon portrait? ajouta-t-elle subitement inspirée. Je viendrai poser. Ce sera une raison à donner à ma mère, qui accepterait difficilement, sans cela, un séjour prolongé à Rive-d'Or, surtout si elle ne veut pas m'y rejoindre pour tout l'été.

— Et vos occupations médicales? et votre clinique, madame la doctoresse? Elles seront bien espacées, ces poses promises, j'en ai peur.

Déjà, un rayon heureux éclairait ses idées noires, dans cette possibilité entr'ouverte d'avoir journellement la présence accessible de sa précieuse amie.

— Je m'arrangerai, fiez-vous à moi; je ne suis pas à l'attache, vous savez si j'ai horreur de cela; je suis le docteur amateur, plus théorique que pratique. Mon beau-frère n'a pas besoin de moi, je ne suis que la cinquième roue à son char; je l'aide par amour de métier, et pour m'occuper utilement aussi. Du reste, c'est le moment où nous abandonnons Paris, jusqu'à l'automne. La montagne, la merau choix. Eh bien! cette année, le choix est fait: ce sera la campagne, Rive-d'Or, le bienfaisant repos.

— Même seule? si Mme Nozières désire un autre horizon?

— Même seule, puisque j'ai l'attraction de votre voisinage, Daniel; est-ce pour un autre, mon ami, que j'ai débarqué hier sans crier gare, dans ma vieille et si regrettée demeure d'enfance? Aussitôt que je vous ai su à la Saulnaie, en cure de convalescence et sans doute attristé de votre solitude inactive, en dépit de votre belle vaillance, je suis, accourue, et je reste.

— Ah! petite amie, que vous me rendez heureux!

— Bien vrai, Daniel? Et vous m'accepterez aussi en qualité de médecin? au moins moral, ajouta vivement la jeune doctoresse, voyant M. d'Armyngt faire un geste d'énergique protestation. C'était convenu entre nous, souvenez-vous-en, monsieur l'oublieux. Vous ne m'avez pas fait l'honneur de me réclamer, je m'impose. J'arrive en docteur très sérieux, très exigeant, avec de la thérapeutique et des mots savants plein la bouche.

Pierrette plaisantait de si bon cœur que son malade se mit à rire presque franchement.

— Grand Dieu! allez-vous m'apparaître désormais avec une longue robe noire et une perruque, comme dans Molière?

— Rassurez-vous. Voici, pour commencer, mon ordonnance très moderne. Médicaments externes: couleurs à l'huile, pinceaux, palette. Médicaments internes: Confiance en Dieu, gaîté, pas de retours en arrière, distractions à outrance, ne pas penser. Pour ses émoluments, le docteur Nozières exige son portrait en pied, d'une ressemblance parfaite, plutôt flattée! Ce portrait devra être exposé au Salon d'automne. J'ai dit.

Il buvait ses paroles, réconforté déjà, pris malgré lui et entraîné dans la voie qu'elle désirait. Sous sa forme amusante et déguisée, il reconnaissait la justesse, le bienfait du remède indiqué par la femme charmante si doucement autoritaire.

Oui, le travail, ce serait l'apaisement du cœur et de l'esprit. Il avait trop oublié, depuis son malheur, que la révolte ni l'inertie ne peuvent soulever le poids de nos maux.

Et la confiance en Dieu!

L'amie chère et sûre retrouvée lui rappelait avec délicatesse, d'un mot, leurs mutuelles croyances.

Quant à la plaie saignante qu'il portait au cœur, et qu'elle ignorait, l'oubi de soi ne serait-il pas le seul moyen d'en calmer la brûlure?

Acquiesçant, silencieux, Daniel saisit au vol la petite main qui soulignait du geste le "j'ai dit" péremptoire et la serra avec force sans la baiser.

Engagement muet, ferme et loyal! La jeune doctoresse n'en comprit pas toute la portée.

Au même moment, un bruit de moteur et l'appel strident d'une sirène se firent entendre sous les fenêtres.

Dans la maison silencieuse, tout s'anima comme par enchantement: portes ouvertes et refermées, accents d'une voix mâle et joyeuse.

— Où diable a-t-il passé? disait lavoix. Ah! il doit être en haut, l'ascenseur n'est plus là.

Monologuant ainsi pour lui-même, Jasper Dorsett — nul que lui ne pouvait faire tout ce tapage — escaladait de ses longues jambes les deux étages d'escalier.

Sa rieuse figure apparut à la porte de l'atelier entr'ouverte.

— Enfin! je te trouve, fit-il, essoufflé; cher vieux, tu as donc...

Il s'arrêta court, médusé. Ses yeux découvraient Mlle Nozières à côté de son ami.

— Ah! par exemple, par exemple, bégaya-t-il, si je m'attendais au plaisir... à l'honneur... Je vous présente mes hommages, miss, et mes excuses pour ma bruyante entrée.

(*Suite à la page 34*)



823, rue Dorchester Est — — — Montréal

REPARATIONS ET REPASSAGE

NETTOYAGE pour DAMES		NETTOYAGE pour MESSIEURS	
ROBE	$2.00 et 2.50	COMPLET	$1.50
MANTEAU	1.75 et 2.00	PARDESSUS	1.50
COSTUME	2.00	CHAPEAU	0.75
GANTS	0.20	GANTS	0.20
CHAPEAU	0.60	GUETRES	0.40
CHANDAIL	0.75 et 1.00	IMPERMEABLES	2.00
JUPE	1.00 à 1.75	CRAVATE	0.15
BLOUSE	1.00	ROBE DE CHAMBRE	1.50

SERVICE DE 24 HEURES

AUX FUTURES MAMANS

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous à

LE CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE
ET DE LA FAMILLE
245, rue Copper, Ottawa, Ont.

Nom .....

Adresse .....

.....

Date probable de la naissance attendue: .....

Nom du médecin retenu: .....

Adresse du médecin: .....

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain, lisez - - - - - "La Science Moderne"

Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...

PRIX DE L'ABONNEMENT $3.00 PAR AN, 0.25 LE NUMERO

Publiée en FRANCE, BELGIQUE, SUISSE et CANADA. ADRESSE A MONTREAL: B. P. 32, STATION N.

Un revenu personnel de $100 par mois pour la vie:

voilà ce que vous pouvez avoir à l'âge que vous stipulerez. Vous n'avez qu'à faire des dépôts annuels ou semestriels d'un montant déterminé pendant une période limitée, à la fin de laquelle vous commencerez à recevoir votre revenu mensuel pour la vie.

Par un arrangement spécial, si vous tombez malade, vous aurez le droit de recevoir $100 par mois tant que vous serez totalement invalide, sans que le revenu que vous aurez plus tard en soit modifié.

Cela n'est qu'un exemple choisi parmi les nombreux plans qu'offre la Sun Life pour tous les âges, pour toutes les situations et pour tous les montants.

Téléphonez ou écrivez à la succursale de la Sun Life la plus proche pour recevoir gratuitement des conseils sur l'assurance.

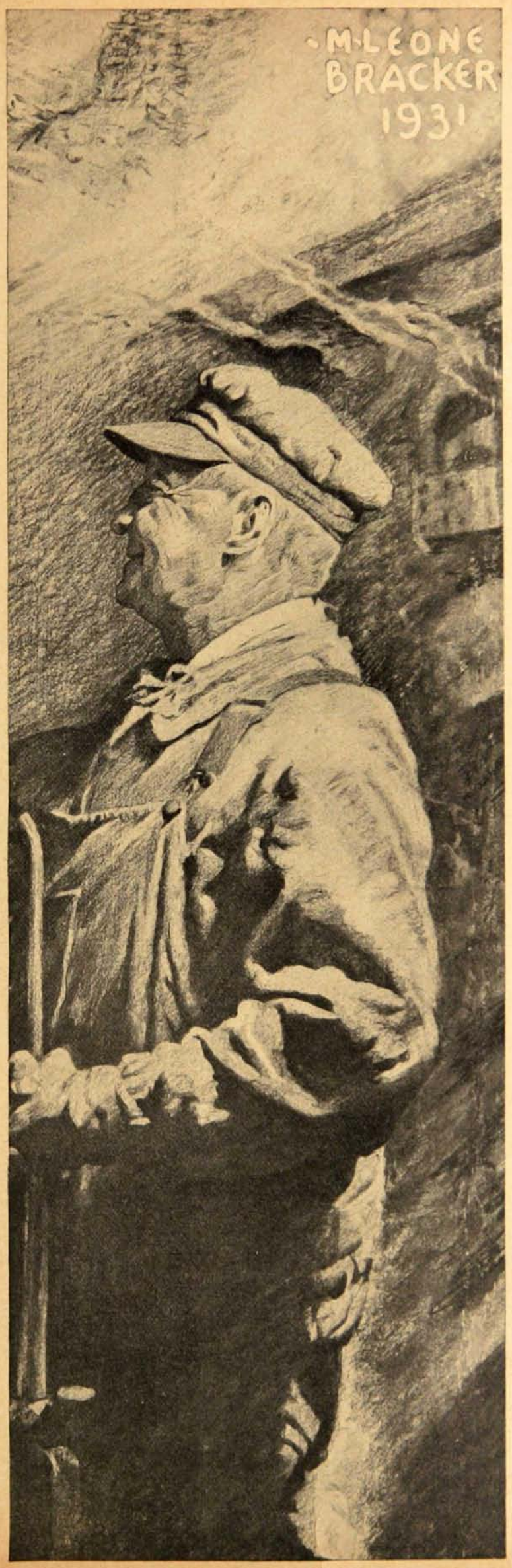
SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA

SIÈGE SOCIAL: MONTRÉAL



LE PACIFIQUE CANADIEN —AUJOURD'HUI

Le Chemin de Fer Canadien du Pacifique traverse le Canada et relie entre eux les littoraux de l'Atlantique et du Pacifique. Cette Compagnie a aussi des paquebots qui vont de Vancouver et Victoria au Japon et à la Chine, et de Montréal, Québec, et Saint-Jean aux ports de Grande-Bretagne et d'Europe. Elle organise, outre un service d'hiver aux Bermudes, des croisières d'été en Norvège et des croisières d'hiver sur la Méditerranée, aux Antilles et autour du monde. Ses châteaux et ses hôtels sont le dernier mot du confortable et du luxe. Ses télégraphes utilisent 225,000 milles de fils. Ses chèques de voyageurs ont cours dans tout l'univers. On trouve partout ses agences et ses représentants.



LE PACIFIQUE CANADIEN

Tous *Solidaires*

NOTRE personnel compte aujourd'hui dans ses rangs les petits-fils de ceux qui collaborèrent à nos premiers travaux. Dans des intelligences et pour des volontés animées, pendant un demi-siècle, par un principe et vers un but uniques, "servir" prend une signification définitive et transcendante. Le voyageur le reconnaît et l'apprécie.

Construire et maintenir ce chemin de fer fut une lutte épique; ceux-là qui y prirent part en restèrent étroitement unis. Le Pacifique Canadien est plus qu'une compagnie—c'est un facteur intégrant de la vie de ses membres et de l'existence du Canada même. Cantonniers, mécaniciens, gardes-barrière et président sont frères d'armes, et le plus humble des employés ne l'ignore pas.

Un de nos présidents a dit: "En servant notre pays, c'est nous que vous servez." Le Canada et le Pacifique Canadien ne font qu'un.

CINQUANTENAIRE

1881 PACIFIQUE CANADIEN 1931

LA PLUS GRANDE ORGANISATION DE VOYAGES AU MONDE

13CMF

La mode qui rajeunit



3882. — Jolie robe d'après-midi en triple chiffon. Sa délicieuse matité se prête admirablement au style de ce modèle. Revers d'un seul côté du corsage et manches trois-quarts. Métrage: pour un 40, 5 verges de chiffon en 39 pouces. 34 à 48. Prix: 45 sous.

3842. — Les nouveaux voiles de coton sont tout indiqués pour ce genre de robe, et la touche de blanc du col très original ajoute à son chic. Jupe plissée formant panneau devant et noeuds aux poignets. Métrage: pour un 40, 4⅞ verges en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

3858. — Petite robe seyante si facile à porter. Le petit jabot lui donne une douce note féminine conforme à la mode actuelle. La garniture de bandes lui confère la ligne longue si amincissante. Métrage: pour un 40, 5⅜ verges de chiffon en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

3869. — Du thé au dîner de cérémonie sans changer de toilette. Il suffit d'enlever la petite jaquette que le noeud serre aux hanches. La robe est sans manches avec larges godets dans les côtés. Métrage: pour un 40, 4⅝ verges de triple georgette en 39 pouces. 34 à 48. Prix: 50 sous.

3870. — Robe bleu foncé avec étroit col blanc, élégante et pratique pour les premiers jours d'été à la ville. Les plis de côté de la jupe, retenus par des boutons, sont une des nouveautés de la saison. Métrage: pour un 40, 3⅜ verges de crêpe en 39 pouces. 34 à 48. Prix: 45 sous.

3846. — Chaque ligne de cette robe de rue a une fonction amincissante. Elle s'inspire des idées de 1931: collet croisé, empiècement boutonné et coupé obliquement, plis à gauche. Métrage: pour un 40, 2⅞ verges de lainage léger en 54 pouces. 34 à 48. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

Les tissus d'été clairs et légers

3877. — Les devants croisés sont toujours seyants. En broderie ajourée, ce modèle fera une charmante robe d'après-midi d'un goût exquis. A remarquer la ligne de festons de l'empiècement de la jupe et le noeud de la ceinture longue et étroite. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5⅝ verges en 35 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

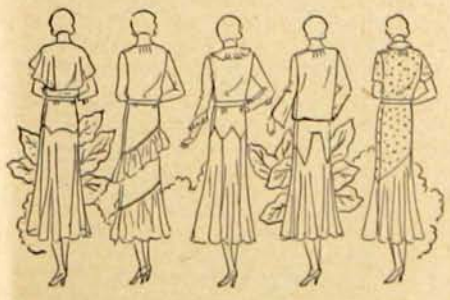
3879. — Il n'y a que le georgette vert pâle qui puisse convenir à cette robe élégante. Les volants de chiffon plissé lui donnent une allure bien féminine et, à la jupe, la ligne diagonale si gracieuse. La robe est d'une seule pièce. Escarpins de chevreau brun foncé. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4⅛ verges en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3862. — Les fleurs de même tissu que les robes, de couleur unie ou de teinte brillante, sont de nouveau en vogue, et il est très chic de les porter comme l'indique notre modèle. Les bords de la jupe à quatre morceaux, du grand col festonné et des volants des manches sont à points de picots. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¾ verges de voile celanese en 35 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3863. — Cette petite robe en georgette imprimé avec jaquette assortie, est idéale. Pour le bridge ou le soir, enlevez la jaquette et vous aurez une toilette élégante sans manches, avec encolure drapée. La jupe est fortement godée. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4½ verges en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 40. Prix: 50 sous.

3873. — Le col-écharpe de cette robe en fait un des modèles les plus en faveur ce printemps. L'effet du contraste de l'écharpe, de la ceinture et des noeuds des poignets, est des plus heureux. Le volant qui coupe la jupe en biais lui donne une belle largeur. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4½ verges d'imprimé en 35 pouces. 14, 16, 18, et 32 à 44. Prix: 45 sous.





"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".



La vogue des garnitures de côté

3883. — Tout à fait à la mode du jour. Le col écharpe, suivant la ligne croisée du corsage, se termine par un noeud à l'épaule droite et le volant en forme de la jupe remonte diagonalement du côté opposé. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¼ verges de crêpe de soie imprimé en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3823. — Haut de corsage clair et manches courtes. Echarpe de couleur contrastante. L'empiècement en pointes de la jupe et le revers du collet sont d'un très bel effet. Métrage: pour un 36 (18 ans), 1⅛ verge de crêpe en 39 pouces, et 3⅛ verges de contrastant en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3880. — Les garnitures de côté qui donnent tant d'élégance aux nouvelles robes, se retrouvent ici dans la ceinture étroitement nouée à gauche. Jupe à six lés et jolie parure de baptiste ornée de valenciennes. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2⅞ verges de lainage en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3831. — Joli modèle dont l'encolure, la berthe et les plis se réunissent à gauche. Ceci est nouveau et élégant et d'une grâce juvénile. Jupe de quatre morceaux. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4⅜ verges d'imprimé en 32 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3844. — Cette robe de jersey vert laitue serait bien dans la note du jour avec col et bas de manches en crêpe bleu pour le contraste, ou bleu et framboise. Le collet est terminé par un noeud dans le dos, et la ceinture croisée est fermée par des boutons. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges de jersey de laine en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3874. — Petite robe d'un léger voile imprimé, de confection facile. Deux capes d'épaules remplacent les manches, le jabot noué est une jolie parure, et la jupe est en forme. Les bords de la jupe, des capes et de l'encolure sont à points de picots. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 verges d'imprimé en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

On porte partout la jaquette



3821. — Un deux-pièces de jersey blanc. La blouse rentrée dans la jupe a des manches courtes, un collet rabattu, et la jupe, des plis devant. La couleur contrastante: rouge, bleu, vert ou brun, consiste dans les piqûres du col et des manches, et dans la ceinture de cuir verni. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3825. — Robe de tennis (paume) dont l'empiècement est en ce tissu à mailles, toile et coton, qui a fait fureur à Palm Beach l'hiver dernier. L'empiècement retombe sur les bras en forme de manches courtes, et les plis du devant de la jupe sont répétés dans le dos. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2⅝ verges de toile en 35 pouces et ¾ de verge de filet en 32 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 35 sous.

3850. — Elégante robe bleu et blanc d'une seule pièce. Le jabot est gracieux, et les plis couteaux tout à son avantage. Le manteau est en crêpe de chine bleu, ajusté à la taille par des pinces. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¼ verges de crêpe en 39 pouces, et 1⅜ verges d'imprimé en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

3878. — Boléro à manches courtes — toutes les fantaisies sont permises cette année — qui ne dépasse par la ligne de taille. La robe d'imprimé a les épaules tombantes; cette coupe est beaucoup plus élégante que celle des robes sans manches. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¾ verges d'imprimé en 35 pouces, et 1⅜ verge de tissu uni en même largeur. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3884. — Costume de satin noir avec fleur blanche à l'épaule. La jupe a une belle ampleur; la jaquette remonte devant en ligne diagonale et est fermée par des boutons. Les gants, la bourse et le ruban du chapeau sont blancs. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4½ verges en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

3843. — Il n'y a rien de plus nouveau et de plus chic que le blanc sur le brun. La couture d'épaule descend sur le bras en forme de manches, le corsage à deux pointes est fermé par des boutons, et trois plis composent la jupe. La jaquette est droite et d'un bel effet contrastant. Métrage: pour un 36 (18 ans), 1⅝ verge de lainage en 54 pouces et 3 verges de soie en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

Toilettes d'été pour fillettes

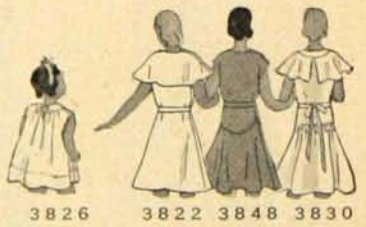
3824. — Petite robe composée de deux tissus: un linon imprimé pour la partie supérieure et un linon uni pour le bas. La jupe est réunie à l'empiècement par deux rangs de fronces. Un ruban assorti orne gracieusement l'épaule gauche. Métrage: pour un 25 (7 ans), 1⅝ verge d'imprimé en 35 pouces, et ⅝ verge de tissu uni en 35 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

3876. — Cette robe est vraiment le dernier mot de la simplicité avec son collet plissé en nid d'abeille. Cela est frais, jeune et gracieux, et d'une réelle élégance. Le collet, genre berthe, retombe sur les bras et remplace les manches. Métrage: pour un 25 (7 ans), 1⅞ verge de toile en 35 pouces. 23 à 28 (4 à 10 ans). Prix: 35 sous.

3865. — Heureux effet des godets et des plis combinés. Notre modèle est en linon imprimé avec empiècement forme empire, et plis creux devant et dans le dos. Métrage: pour un 25 (7 ans), 1⅞ verge de linon imprimé en 35 pouces, et ⅜ de verge de tissu en 35 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.









3848. — Les noeuds qui terminent les manches kimono, ceux de l'étroite bande qui retient l'encolure drapée et de la ceinture, sont l'unique parure de cette charmante petite robe. Jupe deux-pièces à godets. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3⅛ verges de crêpe en 39 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

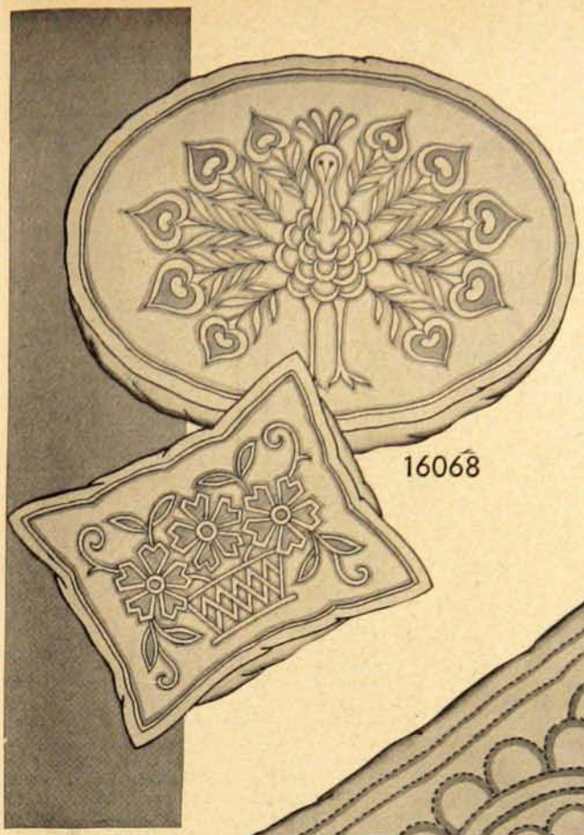
3830. — Voici un joli modèle facile pour les petites filles qui apprennent à coudre: corsage uni portant ceinture, large berthe remplaçant les manches, et jupe froncée. Métrage: pour un 30 (12 ans), 2⅝ verges de coton en 35 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 30 sous.

3822. — Un modèle très nouveau dont on aimera à dire: "C'est moi qui l'ai fait". La robe est d'une seule pièce avec plis devant et grande cape. Métrage: pour un 30 (12 ans), 2⅞ verges d'imprimé en 35 pouces, et ⅝ verge de tissu uni en 32 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 30 sous.

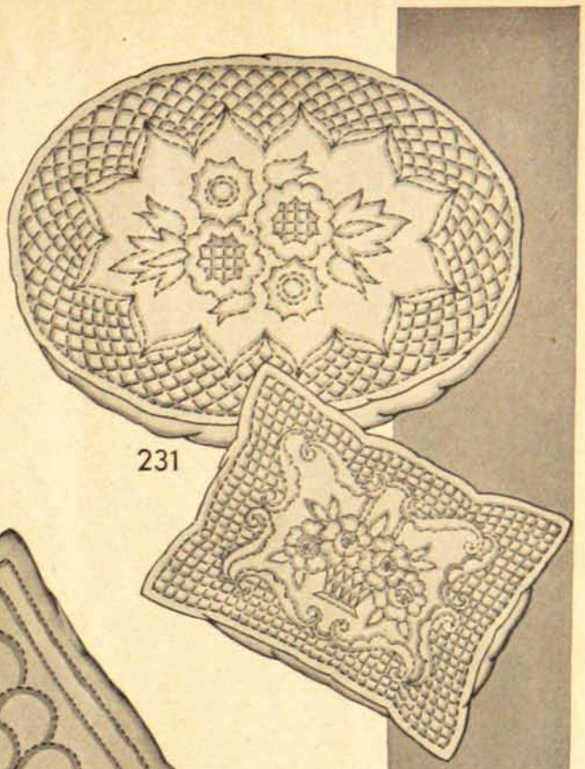
3851. — Cette robe rappelle les beaux jours et les plaisirs de l'été. Les fronces de l'encolure, les capes d'épaules, les volants d'organdi, les pans du noeud qui retombent dans le dos et la capeline, sont des détails seyants. Pantalons assortis. Métrage: pour un 23 (4 ans), 2½ verges de basin en 32 pouces. 20 à 24 (1 à 6 ans). Prix: 35 sous.

3826. — Robe sans manches avec collet Peter Pan dans le dos et bandes d'épaules devant. L'encolure fagotée est un détail charmant et bien parisien. Métrage: pour un 23 (4 ans), 2 verges de batiste (pantalons compris) en 35 pouces. 20 à 24 (1 à 6 ans). Prix: 30 sous.

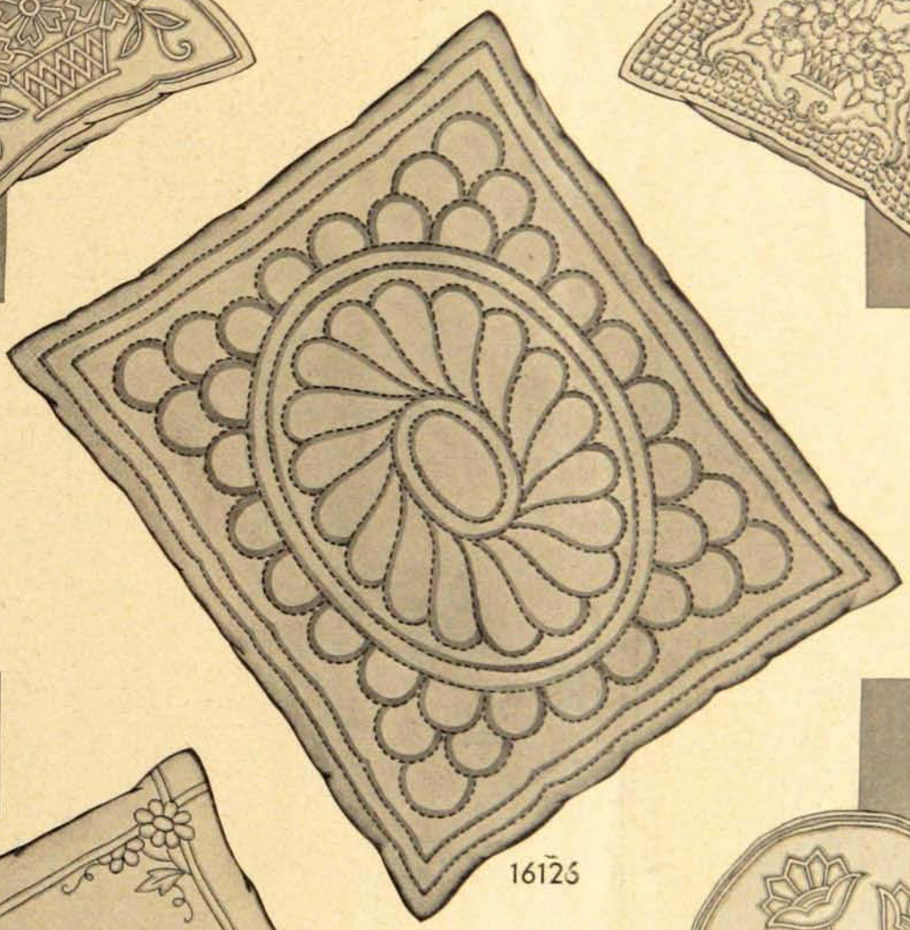
"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".



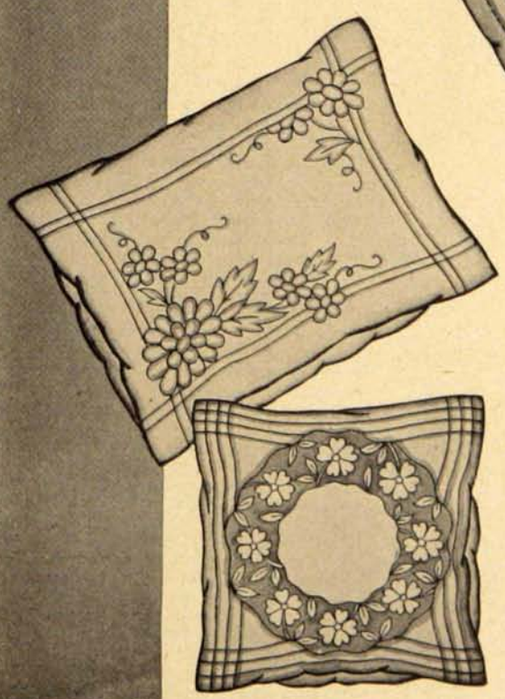
16068



231



16126



16120



16097

Un couvre-pied piqué et quelques coussins

231. — On emploie pour ces deux coussins, le satin, le taffetas, le crêpe plat ou le rayon que l'on bâtit sur un coton ouaté doublé d'une mousseline non blanchie, et on les pique avec de la soie à boutonnière. Toutes les explications sont données avec le décalque. Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.

16068. — Deux jolis dessins pour petits coussins de satin, taffetas, velours ou de rayon, piqués à l'italienne. Ce genre de piqûre consiste à piquer ensemble le dessus et l'entre-doublure et à se servir d'une soie épaisse pour la bourre. Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.

16126. — Ce dessin de 57 par 63 pouces fera un couvre-lit de belle grandeur. On le fait en satin, taffetas, rayon ou imprimé de coton, on le borde ou on le finit avec un volant. Le décalque comprend les explications. Bleu ou jaune. Prix: 50 sous.

16120. — On exécute ce travail de différentes façons. On peut également le piquer en soie, le travailler avec de la laine ou à la machine si on veut le faire rapidement, en se servant de "Trimstitch". Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.

16097.—Ces dessins sont particulièrement jolis sur le velours; cependant, ils sont aussi très décoratifs sur le satin, le taffetas, le crêpe plat ou le rayon. Les explications complètes sont fournies avec le décalque. Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

La plante "Shoo-fly"

(Shoo-mouche)



Les mouches ne resteront pas dans une pièce où croît cette plante. Comme ces fleurs n'ont pas de parfum, on ne peut expliquer ce qui les chasse. C'est une belle plante qui fleurit abondamment et peu de temps après la semence. Elle s'adapte à la culture en pot l'été et l'hiver. Ses fleurs sont grandes, en forme de coupe, d'un délicieux bleu pâle et nuancées de blanc au centre. Un paquet, 25c. Semez maintenant.

OFFRE SPÉCIALE DE 4 PLANTES. Un paquet de la plante ci-dessus, un paquet de Lis Calla, un paquet de Poinsettie, un paquet de Lantanier, quatre superbes plantes d'appartement, le tout, 55c frais de port payés.

DOMINION SEED HOUSE

165, rue Elgin — Georgetown, Ontario

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 25*)

Daniel riait. On ne pouvait que rire à la vue du joyeux vivant Pour l'instant, hypnotisé, il n'avait d'yeux que pour la jolie visiteuse. Gentiment elle lui tendait la main.

Dorsett s'inclina profondémnt devant, elle. C'est seulement après qu'il passa avec affection, son bras autour du cou de Daniel et dit à ce dernier:

— Tu as voulu montrer ton studio? Je suis content. Tu auras peut-être maintenant l'envie d'en jouir et d'y fabriquer des chefs-d'œuvre.

— Assurément, fit Pierrette; et j'ai à vous complimenter, monsieur, de votre bonne idée et du goût génial qui a présidé à toute cette installation. M. d'Armyngt m'a dit qu'il vous la devait; si vous y avez pris intérêt et peine, le résultat vous récompense: l'artiste ne sait comment dire son ravissement, et moi de même, ajouta-t-elle.

Jasper rougit; il avait facilement le sang sous la peau quand on le mettait en cause, surtout une si belle créature!

Son aplomb cependant revenait, et ses bons yeux de chien fidèle se fixèrent sur la jeune fille avec un mélange d'audacieuse gaminerie et d'adoration reconnaissante, ce qui donna une violente envie de rire à Pierrette.

— J'ai fait du cent à l'heure, pour t'arriver plus vite te croyant seul, expliquait Jasper. Voyez-vous, miss, je l'abandonne le moins possible, tant qu'il ne sera pas complètement acclimaté à ses nouvelles habitudes. Et cela vient tout doucement. Je ne reprendrai le bateau que certain de ne pas lui manquer; on est d'ailleurs si bien chez lui! un hôte comme il n'y en a pas! Il faudra, je le crains, qu'il me mette à la porte.

— Si tu attends cela, tu peux t'incruster à la Saulnaie.

— Je le sais, vieux camarade; mais, les affaires une fois terminées ici, je me reprécipiterai là-bas pour avoir le plaisir de revenir avant l'hiver. Les changements m'enchantent, miss; je suis pour l'existence en films: la vie en vitesse, les gens, les affaires, les plaisirs, en mouvement de cinéma.

— Il est étourdissant, n'est-ce pas, le cher gosse? Heureusement, sourit M. d'Armyngt s'adressant à Pierrette rieuse et ahurie, tel que vous le voyez, il possède l'esprit le plus avisé, le plus pratique; on peut lui demander conseil, il le donnera bon.

En vérité, la tête folle de Jasper était très appréciée de son ami. Et cet éloge, si précieux pour lui dans la bouche de l'homme qu'il plaçait si au-dessus de lui, chatouilla agréablement le cœur du jeune Américain. Etre estimé de Daniel!

Mais il le prit à la blague, pour n'en pas paraître orgueilleusement ému.

— Miss, est-ce que vous ne trouvez pas que ça sent un peu trop l'encens, par ici? j'ai peur que vous n'en soyez, comme moi-même, incommodée.

— Tu aimes mieux l'odeur du tabac, grand gamin. Allons, descendons. Mlle Nozières te permettra de fumer après qu'elle m'aura fait l'honneur de goûter avec nous. La course pour venir, la visite de mon domicile, ton tapage, tout cela a dû la creuser.

— Oh! vous n'êtes pas à pied, miss?

— Si j'habite le tout proche voisinage de la Saulnaie; trois kilomètres par la route, à peine un et demi par la traverse; j'ai suivi le ruisseau.

— Alors, mon auto vous reconduira, si vous le voulez, miss. Vous me rendrez heureux en m'acceptant comme chauffeur.

— Gardez-vous de lui confier vos jours, railla Daniel, il conduit très bien, mais c'est l'éclair.

— Miss, ne l'écoutez que lorsqu'il m'encense. Je vous ramènerai à votre logis par les grands détours, afin de faire durer le plaisir... pour moi. J'aurai les précautions que réclame un objet précieusement fragile.

— Eh bien! c'est entendu, à cette condition. En attendant, va voir si le thé est prêt, nous te rejoindrons en bas.

Durant le lunch, après lequel Pierrette devait les quitter, Jasper insista inutilement pour décider Daniel à les accompagner dans la promenade du retour. Il s'y refusa.

C'était encore trop tôt, pour son orgueil d'homme, de se montrer aux côtés de Pierrette, si différent d'autrefois. Il ne pouvait monter seul dans l'auto; c'est en infirme, les jambes inertes, étendues, qu'il devrait, près de cette jeune femme élégante, exciter la pitié de ceux qui les verraient passer dans la luxueuse torpédo! Non, c'était trop tôt encore. Sans doute, il faudrait s'habituer à cela comme au reste; il s'y ferait peu à peu.

Daniel, du seuil de sa maison, les vit partir avec une apparente impassibilité, tandis que son cœur criait de douleur à l'idée qu'un autre, leste, prompt et agile, s'empressait d'entourer la jeune femme de ces mille soins protecteurs qu'il ne pouvait désormais lui rendre.

Mais Daniel savait réprimer ses plus fortes impressions. La bravoure qui lui servirait tant, par la suite, ne l'abandonna pas. Il leur cria gaîment "au revoir"! leur sourit.

Ah! qu'il avait besoin de toutes ses énergies pour cacher au profond de lui-même et son secret d'amour et la torture de son infériorité physique!

En tout autre circonstance, l'homme sage qu'était Daniel eût compris qu'il fallait éloigner malgré tout, et non attirer davantage, cette affection féminine. Si elle devait être l'adoucissement de tant de désavantages, elle serait aussi un irritable et perpétuel tourment.

Mais y renoncer c'est repousser la seule jouissance de ce monde, encore à sa portée, puisque, privé de santé et de force, il ne peut prétendre au grand bonheur humain.

Ainsi M. d'Armyngt laissait aller les choses, telles que le jeune et bien-aimé tyran en avait ordonné.

***

Mme Nozières et sa petite-fille avaient rejoint Rive-d'Or. Il n'y eut pâs lieu de reprocher quoi que ce soit à Pierrette, sa mère trouvant tout naturel qu'elle l'eût devancée. L'accident terrible, qui faisait du pauvre garçon un triste infirme, la trouva sensible. Elle sut employer, pour le lui faire comprendre, avec le tact de la femme du monde, les mots les plus encourageants.

L'entrevue n'eut rien de pénible pour Daniel. Mme Nozières retrouvait, à son égard, les attitudes de protection maternelle dont elle usait autrefois avec le garçonnet orphelin.

De plus, par lui, on pouvait entrer en relations familières avec ces richissimes Américains, amis intimes de Daniel, dont sa fille lui avait parlé. Pourquoi ne se trouverait-il pas là l'occasion d'établir enfin Pierrette?

Parmi ces étrangers, quelque brillant parti pouvait se rencontrer. La jeune fille, qui partageait volontiers les goûts, les sympathies de son ancien camarade, suivrait plus aisément ses conseils que ceux maternels. Mme Nozières se réservait de demander à Daniel d'employer adroitement son influence amicale, si besoin était, en cas de conquête d'outre-mer.

Les dollars du nouveau monde éblouissaient, par avance, cette femme à l'intellect un peu court, dont la tendresse pour sa fille consistait à lui désirer uue monumentale fortune, une situation exceptionnelle dont on pourrait parler.

Pour tenir, à Paris et ailleurs, le haut rang avec la beauté qui classait déjà Pierrette, il lui fallait le relief de l'or.

L'originalité de ses habitudes, sa bizarre idée de tenir à arborer son titre de docteur, comme une arme pour défendre la liberté de ses actes, écartaient un peu les prétendants de son monde, qu'elle n'encourageait guère, du reste.

Pour un Américain amoureux, cela serait une attraction de plus.

Jasper Dorsett avait donc, sans s'en douter, une alliée inconnue en Mme Nozières. Ils ne se connaissaient pas encore l'un l'autre, mais, d'avance, elle lui était acquise.

Grâce à ses plans machiaveliques, les séances de pose obtinrent autorisation, même un remerciement.

— Comme c'est gentil à vous, Daniel, de désirer faire le portrait de ma fille, répondit Mme Nozières quand le projet lui fut soumis; ce sera sûrement réussi. Vous annonciez de remarquables dispositions en peinture; puis, ça vous intéressera, vous distraira. Par exemple, pas de fatigue! Prenez le temps qu'il vous faut; tout l'été est devant nous. Peindre debout ne vous lassera pas trop, mon enfant? Vous dites que cette position vous est seule possible. Je m'en rapporte à Pierrette pour abréger le temps des séances, ne pas abuser de son artiste. C'est son métier, du reste, de savoir ménager la force des convalescents. Elle pourra aller, venir à son gré à vos heures; de Rive-d'Or ici, c'est si près!

M. d'Armyngt eût peut-être été touché de tant de bonne grâce, mais, semblable en ceci à tous les malheureux qui se sentent physiquement atteints dans le commun prestige, son épiderme moral était d'une sensibilité extrême.

"Je ne suis pas dangereux pour sa fille", pensa-t-il, souriant amèrement aux avances de Mme Nozières.

***

M. d'Armyngt reçut volontiers, bien que sans aucun espoir d'amélioration pour l'avenir, Jean Mudry, le célèbre chirurgien. Il se présenta en ami, se souvenant fort bien avoir vu chez sa belle-mère le jeune ingénieur, quelques jours avant son départ pour l'Amérique. Ils s'étaient plu réciproquement. Un souvenir sympathi-

(*Suite à la page 36*)

HOTEL STRAND

ATLANTIC CITY, N. J.

Il n'y a rien de meilleur

pour la santé et le bonheur qu'une semaine passée à cet hospitalier hôtel (Boardwalk) où la plus grande courtoisie vous est témoignée afin de rendre votre séjour plaisant et économique tout à la fois. Livret et prix envoyés sur demande.

AT THE OCEAN END OF PENNSYLVANIA AVE.

LAFE INC.

DOLLFUS-MIEG & Cie

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME

COTON

LIN & SOIE

POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT

ARTICLES DE Ire QUALITÉ

POUR OUVRAGES DE DAMES

MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C

COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C

COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C

SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C

SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

MEUBLES DE FER POUR LE DEHORS

Les meubles de fer laqué ont été longtemps populaires pour le jardin et la pelouse. Leur durabilité a sans doute été une des principales raisons de leur popularité. A cause des qualités résistantes de la laque protégée en plus par une couche de clair vernis spath, qui recouvre entièrement les chaises et les tables, la pluie, la rosée et le soleil ne peuvent causer aucun dommage.

Beauté de ligne et de fini

Un autre point en faveur de ces meubles, est leur beauté, tant de ligne que de fini. Autrefois, tous les meubles de fer étaient peinturés en vert ou en noir. Aujourd'hui, on emploie des couleurs plus gaies. Henna, orange, jaune, et plusieurs autres nuances claires sont en faveur, et permettent aux meubles de faire un plaisant contraste avec le fond de verdure. Il y a des ameublements dont les sièges et les dos sont en canevas aux gaies rayures, canevas assorti à l'immense parasol qui protège la table et les chaises.

Si les meubles sont placés près de la maison, il faut tenir compte de la couleur du mur, afin d'en harmoniser l'effet. L'orange éclatant fait un bel effet avec le gris ou la couleur mate de certaines maisons, mais pour les couleurs crèmes ou vives, il est préférable d'assortir la nuance avec les fenêtres ou les volets. Dans ce cas, le canevas des sièges doit être soigneusement choisi afin de bien être dans la note — soit dans le même ton, soit formant contraste.

Si vous n'aimez pas les sièges d'étoffe — il est vrai qu'ils restent humides longtemps après que les sièges de métal sont secs — il y a tout un assortiment de chaises tout en fer, et de forme tout à fait confortable.

Community Beautiful Association
of Canada

708, Castle Building - Montréal

LES MOUCHES

Chaque année à cette époque, une campagne se poursuit en vue de prévenir le développement des mouches. A ce propos, le Service des Assurés de la Metropolitan Life offre les renseignements suivants qui démontrent jusqu'à quel point et comment les mouches constituent un danger à la santé.

La mouche domestique naît dans l'ordure, vit dans l'ordure et se nourrit d'ordure.

Elle se développe dans les boîtes à vidanges, les tas de fumier et les écuries. Elle vit dans les milieux où se développent des germes de maladies. D'ordinaire, les maladies ne se propagent pas seules. Il leur faut un porteur actif, et le plus actif de tous c'est la mouche.

La mouche va déposer des germes de maladies sur les lèvres des enfants, et sur la peau de toutes les personnes. Elle est responsable de milliers de décès chaque année au Canada.

Comment donc se débarrasser des mouches? Rien de plus facile: en supprimant leurs lieux de développement. Nettoyons les cours, les hangars, les écuries. Enveloppons soigneusement toutes les matières qui sont déposées dans les boîtes à vidanges.

Il est important de prendre ces précautions à cette époque de l'année, afin de *prévenir* le développement des mouches. Mais il est également important de *maintenir incessamment* les moyens de prévention contre la propagation des mouches.

Suivez ces conseils et les mouches disparaîtront avec les maux qu'elles engendrent.

Service de Renseignement,
Metropolitan Life Ins. Co.

PLUS FRAIS, OUI! MAIS COMBIEN?

Un ingénieur invente un Tabacomètre et résout le problème

Un jour, il y a plusieurs années de cela, Spuds entra dans une agence de publicité et dit: "Je voudrais que vous me fassiez connaître aux fumeurs. Apprenez-leur que le menthol rafraîchit ma fumée".

Il arriva qu'il y avait un ingénieur dans l'agence et vous savez ce que c'est qu'un ingénieur. Pour lui, il n'y a rien de vrai tant qu'il n'a pas réussi à le prouver.

"Ah! Ah!" s'écria-t-il au son du mot menthol, "le menthol est un réfrigérant et Spuds est nécessairement plus frais. On s'en aperçoit à la première bouffée. Mais combien plus frais? Voilà ce qu'il faut savoir pour le dire au public".

Et l'ingénieur inventa une machine à fumer. Une machine qui non seulement fume des cigarettes mais qui mesure la température de leur fumée. Une machine qui donne exactement le degré de fraîcheur de Spuds . . . par comparaison aux autres cigarettes.

"Les Cigarettes Spud sont plus fraîches de 16%" dit le tabacomètre après des milliers de cigarettes.

Mais l'ingénieur n'était pas satisfait. "Après tout", se dit-il, "ce premier instrument est un peu primitif. Prenons un réservoir à vide et un moteur, des éléments thermo-électriques et un potentiomètre, et construisons une autre machine plus complète et plus exacte".

"Les Cigarettes Spud sont plus fraîches de 16%" dit le nouveau tabacomètre, confirmant les essais de son prédécesseur. Il n'y a pas d'erreur, "Les Cigarettes Spud SONT plus fraîches de 16%".



LA CIGARETTE
SPUD
À FRAÎCHEUR DE MENTHOL



JUGEZ LA SPUD . . . non pas à la première bouffée, mais après un paquet. La surprise passée . . . la fraîcheur persiste et fait mieux goûter la saveur. *Manufacturées au Canada par Rock City Tobacco Co., Ltd., Québec*

LE FUMEUR DES HAUTES ALTITUDES* DIT,

"Elles laissent un bon goût dans la bouche!"

"Quand il a fallu que je vole plus haut," ajouta-t-il, "je me suis mis à fumer des Spuds. A cette altitude, je trouvais que celles que je fumais auparavant me donnaient des nausées. La fraîcheur de Spud me laisse un bon goût dans la bouche et une sensation agréable d'humidité, si vous comprenez ce que je veux dire!"

Bien sûr que nous te comprenons, mon vieil aviateur! Parce que tous les fumeurs disent la même chose. Spud fait le bonheur de tout le monde. Faites-en l'essai si vous voulez éprouver cet arrière bon goût et vous livrer sans réserve à la joie de fumer. Chez les bons marchands, 20 pour 30c.

*Dans un interview parmi les fumeurs qui apprecient et preferent les Spuds.

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. (M.O.) 55 W. 42 St., New-York.

SOYEZ POPULAIRE APPRENEZ la MUSIQUE

GUITARE Hawaïenne
BANJO... UKELELEE

Déjà nos cours par correspondance ont appris à des milliers de personnes des deux sexes à jouer l'un de ces instruments populaires.

Vous aussi vous pouvez apprendre chez-vous, sans vous déranger, en recevant vos instructions (en français) par la malle. Rien de plus facile.

Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer. Un superbe instrument de qualité est envoyé ABSOLUMENT GRATIS avec la première leçon.

Apprenez à jouer un de ces instruments, dans quelques semaines vous pourrez facilement jouer dans les soirées, réunions, accompagner le chant, etc. Vous serez envié, vous serez recherché pour votre musique.

Remplissez ce coupon aujourd'hui, faites une croix indiquant quel instrument vous aimeriez jouer. Sans aucun frais pour vous, vous recevrez toutes les informations concernant le cours de votre choix.

Conservatoire de Musique Hawaïenne Enrg.
K-251, rue St-Joseph, Québec.

Absolument GRATIS

et sans obligation de ma part, envoyez-moi les détails de votre cours par correspondance.

Guitare Hawaïenne ☐ Ténor Banjo ☐
Ukelelee ☐ Indiquez votre choix par un X.

Nom .....
Adresse .....



Raccommodez-le avec du

CIMENT DE MENAGE

DUCO

LA PLUS FORTE de toutes les colles. Cimente définitivement toute cassure... Très recommandé pour le verre et la porcelaine parce qu'il est incolore.

Chez les Quincailliers et les Pharmaciens

Fabriqué au Canada

C-I-L

LE BOIS PLASTIQUE DUCO
Remplit Toute Cavité de Bois Solide

FWC1F

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 34*)

que en était resté à Jean, toujours admirateur des êtres résolus que le travail n'effraie point, qui ne reculent devant aucun sacrifice pour atteindre le résultat.

"Quel dommage, pensa-t-il en revoyant Daniel, que la chance n'ait pas souri jusqu'au bout à ce garçon si bien campé alors!

A cette première visite, Mudry attendit discrètement que l'hôte qui le recevait l'entretînt le premier de son accident et du traitement suivi. Daniel en parla simplement, avec son calme souriant habituel, ne se dérobant à aucune question.

Le praticien offrit alors ses services, s'ils pouvaient être efficaces, ce dont on pouvait s'assurer. Voulait-il s'y prêter?

— Oh! bien volontiers, cher maître, concéda immédiatement Daniel; je suis une étude intéressante, un cas exceptionnel; je dois m'estimer heureux d'avoir encore les deux jambes; il a été question de m'amputer: j'ai déclaré préférer la mort. Alors, ils m'ont traité avec un rare talent, telle une faïence d'art en miettes dont il faut conserver l'apparente valeur. Chaque morceau a été remis à sa place, bien joint, bien collé par des raccommodeurs émérites, qui se demandaient si je résisterais à ce long et douloureux martyre. J'ai les jambes couturées, zébrures blanches en tous sens qui font de ma peau une vraie carte de géographie. C'est solide, trop solide, ajouta-t-il, découvrant aux regards du spécialiste les deux colonnes rigides qui lui servaient d'appui.

"La faïence est maintenant richement craquelée, c'est une beauté de plus," conclut Daniel.

Il trouvait le courage de se plaisanter lui-même, mais Jean Mudry ne l'écoutait plus. Penché sur son malade, il palpait, tâtait, suivait de son doigt expert toutes les cassures habilement réduites, auscultant chaque muscle, interrogeant le réseau nerveux, mettant un soin extrême à se rendre compte si les moyens de la science pourraient ramener un peu de sensibilité motrice dans ce marbre vivant mais non animé.

— On peut essayer, dit-il en se relevant.

— Un coup d'épée dans l'eau, je m'en doute.

— En toute vérité, cher monsieur, je ne puis me prononcer avant un essai d'une certaine durée. Il y a des mystères de rénovation merveilleuse dans notre organisme: il suffit d'en découvrir la clef. Armez-vous de patience, je vais étudier votre cas à tête reposée; nous en recauserons. Ce n'est peut-être pas désespéré. Vous avez déjà obtenu, par votre adresse et l'endurance de votre volonté, des résultats d'équilibre qui vous permettront bientôt de ne vous aider que d'une canne.

— Vous êtes encourageant, cher monsieur, merci de vos bonnes paroles.

Mudry quitta son malade réconforté, bien que sans illusions, ce qui était préférable, vu le dubitatif espoir. De retour à Rive-d'Or, il conféra longuement avec Pierrette.

Elle l'attendait fiévreusement.

Ils discutèrent ensemble l'emploi progressif et prudent des stimulants, des exercices journaliers à faire faire aux muscles inertes, avec l'aide de massages électriques.

— Ce sera long, fatigant; aura-t-il la patience? ajouta le chirurgien.

— Il consentira, assura la jeune fille, mais trouvez-moi l'infirmier nécessaire, puisque je ne puis surveiller les soins en personne. Ah! qu'il est parfois gênant et agaçant d'être femme; je me sentirais là si utile.

— Petite sœur, à chacun son rôle. Le vôtre, en notre spécialité, n'est pas déjà de si mince importance, en dépit de votre sexe. Tout s'arrangera pour le mieux, vous verrez. Quoi qu'il arrive, votre ami sera moins impotent: c'est ma conviction Affaire à vous d'entretenir le moral; ni abattement ni sombres pensées; je m'en rapporte à l'ingéniosité de votre cœur compatissant. Rien ne prime le réconfort que peut donner une âme féminine à nous autres hommes si facilement déprimés. C'est à vous, femmes, de savoir persuader que les dons de l'intelligence peuvent compenser largement, chez l'homme, les aptitudes physiques diminuées.

Jean Mudry, si rebelle en général à tout épanchement personnel, ajouta:

— Petite sœur, vous possédez en vous tout ce qu'il faut pour être une consolatrice émérite. Il y a des maux de tout genre; ainsi, moi, j'ai été privé bien jeune de l'usage de mon cœur, comme d'autres perdent la faculté de leurs membres. Eh bien! votre belle énergie gaie m'a soutenu souvent à votre insu. La compensation est à côté du mal. Vous serez celle aussi de ce malheureux isolé de la Saulnaie, puisque vous vous intéressez à son sort. Allons, je repars, le laissant à des doigts habiles; si j'ai besoin de vos services à la clinique, je vous téléphonerai. Jusque-là, jouissez bien de votre séjour à Rive-d'Or.

Ils se serrèrent affectueusement la main. Pierrette, orgueilleusement émue de cette expansion si rare chez son beau-frère, ne l'en estimait que davantage. Jamais à personne il ne parlerait de la sorte. Elle avait pu croire cicatricée la plaie de ce deuil d'amour, que ni le temps ni le travail ne guérissaient. L'amour était donc un sentiment bien fort, pour subsister malgré l'absence, malgré la mort, malgré tout?...

***

Daniel avait réussi la première ébauche et, seulement alors, permettait à Pierrette de se contempler.

Il tournait vers elle la toile en pleine lumière, Pierrette encore sur l'estrade.

— Oh! est-ce moi? s'écria-t-elle. Daniel, il ne faut pas trop idéaliser. Je veux être flattée, mais pas tant que ça.

Le peintre la regarda et sourit. Familiarisé maintenant avec leur commune situation, si délicate pour lui, nulle gêne ne subsistant, l'apaisement était venu.

— Vous vous trouvez trop jolie? On ne se connaît pas soi-même, c'est aux autres à juger et non à vous, dit-il d'un ton décisif. J'avais peur de trop retoucher et n'arrivais pas à rendre exactement l'expression, s'est si difficile à saisir des physionomies de jeune fille! Il y a de tout et quelque chose avec presque, impossible à définir.

Elle restait en contemplation: sa propre image était donc ainsi? Eh bien! elle lui plaisait beaucoup.

— Mon cher artiste, je suis très satisfaite. J'apparais en beauté, c'est sûr, mais je suis si vivante que j'ai envie de converser avec mon esquisse.

Daniel riait et dissimulait son heureuse émotion.

Le boy apportait le thé; la conversation prit un autre tour. M. d'Armyngt, maintenant étendu, un peu las, mais heureux auprès de son ravissant modèle, se reposait avec délices oubliant de penser. Il ne fallait pas gâter, par d'inutiles regrets, les minutes d'exquises jouissances: avoir Pierrette sous son toit, entendre sa voix gaie, se figurer qu'elle était sienne.

Elle le servait, présentant la tasse, le sucre, avec ces jolis gestes dont les femmes ont l'instinct; elle-même croquait, avec plaisir et si bel appétit, les gâteaux dont il la savait friande, connaissant si bien tous ses goûts.

— Quand faudra-t-il revêtir ma belle robe? Je l'ai commandée tout exprès, vous en aurez la surprise. Une robe de fée, vous verrez. Blanche, puisque vous désiriez une symphonie de blancheurs pour ce portrait mirifique. Oh! que c'est amusant, Daniel; mais, dites, quand faudra-t-il surgir en princesse?

— Pas encore, Pierrette, pas si vite. Le visage d'abord à travailler: ceci n'en est qu'un reflet.

Il montrait l'esquisse.

— Je ne suis pas commode à contenter, et même, si je ne change pas votre expression, il y aura beaucoup à effacer, à rajouter. Plus je vous regarde, plus je deviens difficile. Où est le peintre qui réalise à son gré ce qu'il voit quand le modèle l'intéresse?

Un sourire de satisfaction accueillit ces paroles. Le peintre en fut ravi.

— Alors, la robe? redemanda-t-elle.

— Celle que vous avez est suffisante pour plusieurs séances encore.

— Nous serons obligés de les interrompre quelques jours, Daniel. Un voyage nécessaire à Paris, mais court, ajouta-t-elle, voyant qu'il s'assombrissait. Allons, grand gosse, ne faites pas la moue. Nous aurons d'autant plus de plaisir à les reprendre, ces séances, quand je reviendrai. Je ne bougerai plus, après, de tout l'été.

— J'étais si en train, murmura-t-il, mes pinceaux marchaient tout seuls. Et puis, les couleurs sèchent, l'inspiration s'envole.

— Quoi encore, peintre exigeant? Tan de catastrophes pour si peu d'absence!

On entendait une abeille bourdonner, et, au loin, la petite chanson du ruisseau. Ils restaient silencieux à écouter ces bruits de printemps.

— Je n'ai que vous en fait de bonheur, petite amie, soupira Daniel malgré lui. Pardonnez ce moment de stupide déception; je suis un pauvre malade, qu'il ne faut pas gronder.

Tout ce que j'ai ici de bon, les fleurs, les parfums, la lumière, la pure beauté des choses qui m'environnent, petite amie, c'est c'est vous qui les animez pour moi: vous êtes l'âme de la Saulnaie.

Instinctivement, pour l'écouter, elle avait fermé les yeux, surprise autant que tout à l'heure devant la toile, en se découvrant belle, de penser qu'elle pouvait être pour Daniel tout ce qu'il lui disait si gentiment. Il fallait dissiper l'impression malfaisante que l'annonce de son départ causait.

Pierrette voulut s'y employer.

Prolongeant sa visite plus longtemps que de coutume, elle lui narra mille choses, essaya de le faire causer de son existence à New-York. Mais parler de lui ne parvint pas à le distraire. Une constante préoccupation l'absorbait. Il gardait un sourire triste, ce sourire auquel le regard ne prend nulle part, les lèvres seulement.

Comme il apparaissait ainsi faible, si différent du fort, du vaillant qui parfois se réveillait dans des éclairs de gaîté ou de douce autorité protectrice vis-à-vis d'elle!

Deux hommes en lui, si dissemblables!

Il semble qu'il lit dans sa pensée.

— Vous me méprisez, je crois, en ce moment? Si, si, ne protestez pas. Il y a des sentiments si difficiles à concevoir pour ceux qui ne les ont jamais éprouvés. Vous vous dites, n'est-ce pas, que tant de gens ont souffert, souffrent autant, plus que moi peut-être, et pourtant résistent, se relèvent. Ah! que c'est difficile d'accepter, en pleine vie, ce qui la réduit et la ronge

Instinctivement, pour lui témoigner sa sympathie si réelle, Pierrette posa sa fine main sur la sienne. Daniel tressaillit violemment et la regarda, comme s'il revenait de la réalité à l'irréel.

— Je vous attriste, petite amie?

Les climats par étages

(*Suite de la page 7*)

ves et wagons importés d'Angleterre. Ce n'est que plus tard que fut couverte de rails la montée que nous venons de faire. Et quand survint le temps de rejoindre les deux parties, on s'aperçut que la disposition des rails n'avait pas été faite d'après les même calculs! Inutile d'ajouter que cette singulière méprise a été depuis corrigée.

La végétation s'est faite infiniment moins dense. Les dernières montagnes étaient rocheuses, escarpées, nues. Beaucoup de brousse. Le train court allègrement. Nous sentons, comme lui, une sorte de délivrance à filer ainsi vers un horizon ouvert. Cette fameuse Sabana est une plaine d'une largeur de cinquante milles et longue de trois cents, et couverte de pâturages. Cette belle terre noire, d'où pointent déjà les nouvelles moissons! Nous sommes maintenant dans la saison des pluies. Beaucoup d'eau, si bien que des bouts de champs ont l'air d'immenses miroirs. Les animaux s'y contemplent. La culture y semble faite d'après des procédés assez primitifs, mais le bétail est, par contre, très beau.

Nous en avons pour une heure et demie de cette plaine qui devient plutôt monotone, avec plusieurs haltes à des stations de peu d'importance. Toujours beaucoup d'Indiens, le visage morne, la démarche lente. Ces physionomies jettent sur tout le pays je ne sais quoi d'extrêmement mélancolique. Peut-être vivent-ils renfermés dans leur passé, alors que cette Sabana, riche en souvenirs, faisait la gloire des Chibchas?

Nous avisons enfin les deux gardiens naturels de la capitale. Quels majestueux sommets jumeaux dressés à deux mille pieds au-dessus de Bogota! Entrée en gare. Et c'est aussitôt la ville, avec ses rues, ses tramways, ses taxis, tout le tourbillon d'une grande métropole moderne à mille milles d'un port et à neuf mille pieds dans les nuages.

Gertrude BASKIN

LE CŒUR CHEMINE

— Oui, vous me peinez, Daniel, et puis je vous trouve injuste de prendre votre mal au tragique. C'est tout à fait déraisonnable. Ce mal, à votre âge, n'est pas irrémédiable. Voulez-vous savoir ma conviction? C'est que vous guérirez. Vos forces renaîtraient plus vite, si de toute votre fierté d'homme, vous aviez le courage de tirer parti sans méfiance des capacités dont votre accident vous conserve l'usage. Oui, vous guérirez, sinon complètement, assez pour vivre la vie normale, celle de tous, pour vous mêler aux autres, voyager, reprendre vos habitudes. Pour cela, ayez la volonté, l'initiative, et, surtout, acceptez ce que vous me refusez jusqu'ici d'essayer le traitement local que Jean vous conseille. Peut-être sera-ce long, mais chaque essai amènera un progrès, insensible d'abord, mais sûr.

"Par affection pour moi, qui souffre tant de vous voir malheureux, essayez, Daniel.

Il eut l'air plus soulagé.

— Pierrette, vous êtes forte, jeune, gaie, vous pouvez avoir confiance, vous semblez croire... eu bien! votre amitié m'encourage, votre présence me soutient. C'est pourquoi l'idée d'être seul, horriblement seul, quand je vous sens loin, me rendait lâche. J'ai besoin que vous me soyez douce, indulgente, même dans vos remontrances.

Vous m'êtes si nécessaire; quand vous entrez, c'est quelque chose de joyeux, de frais, de calme qui pénètre mon être morne: parfum de rose, gazouillement d'oiseau, sève printanière. Vous apportez tout cela dans les plis de vos vêtements.

— Je continuerai à vous apparaître ainsi, dit-elle de sa voie gaie, c'est trop joli pour ne pas y consentir; mais je veux, en retour, votre promesse d'essayer de guérir à tout prix, de le vouloir avec nous. Oui ou non?

— Pierrette, je promets. Faites de moi ce que vous voudrez. Valide, ou toujours estropié, quoi qu'il advienne, gardez-moi votre idéale amitié, et je consens à tout.

Dans la nerveuse étreinte de sa main, celle de la jeune fille fut meurtrie.

—Oh! vous m'avez fait mal, sourit-elle avec une légère grimace, et vous prétendez n'être pas fort, homme de peu de foi!

M. d'Armyngt parut navré:

— Je suis une brute, ma pauvre enfant; un joli souvenir que vous emportez de moi!

Il baisa doucement les petits doigts lésés dans une longue caresse repentante, la première qu'il se permettait depuis qu'elle se trouvait sous son toit.

***

Le soleil éclairait la campagne. Les foins que l'on fanait dégageaient un arôme qui, jeté par la brise fraîche, s'arrêtait aux lèvres, comme pour se faire goûter.

Pierrette revenait après huit jours d'absence. Afin de n'être plus obligée de retourner à Paris, elle avait mis à jour toutes les affaires qu'avait interrompues son brusque départ. Quelques visites indispensables, la clinique où Mudry était désireux de lui signaler de nouvelles réussites, de longues pauses chez son couturier pour la terminaison de la fameuse toilette, qu'elle voulait particulièrement réussie, enfin, des démarches à droite et à gauche pour s'assurer d'un infirmier à proposer à M. d'Armyngt, tout ceci avait nécessité le prolongement de ce séjour qu'elle eût voulu abréger.

Daniel devait se morfondre! Les visites de Mme Nozières remplaçaient mal les siennes, elle le devinait. D'ailleurs, cette dernière avoua à sa fille n'avoir pas mis les pieds à la Saulnaie depuis son départ.

— L'endroit n'est pas gai pour Josée, tu comprends, lui dit-elle, quand Pierrette s'informa en arrivant. Je l'emmène de préférence chez nos autres voisins où elle trouve des enfants de son âge. Du reste, j'ai fait prendre deux fois des nouvelles de notre ami: il m'a remerciée par un mot; il va bien, m'a fait dire qu'il attendait quelqu'un. Tu sauras qui. Enfin, il n'aura pas été trop seul, par conséquent.

Il attendait quelqu'un? Mlle Nozières se demanda si c'était d'elle qu'il voulait parler.

Pauvre garçon! il comptait les heures!

Mais non, à sa grande surprise, la Saulnaie, quand elle y arriva, comptait effectivement des hôtes.

Par les fenêtres ouvertes, on entendait un bruit de conversation. Une voix de femme, une jolie voix grave, alternait avec celle du maître de maison.

Une visite? Pierrette rajusta les boucles légères sous le chapeau d'ottoman souple et blanc d'où elles s'échappaient effrontées, dérangées par la course. Jetant un rapide coup d'œil dans la glace d'un panneau du vestibule, où l'on se voyait en pied, elle s'assura du reste. L'ensemble lui parut correct, et elle entra.

Daniel, sur sa chaise longue, tournait le dos à la porte: mais, comme s'il eût eu des yeux derrière la tête, il la retourna brusquement.

Sa figure grave s'éclaira.

— Ah! enfin! s'écria-t-il, nous commencions à désespérer.

Il désignait la visiteuse.

Celle-ci, que Pierrette avait aperçue tout à l'heure penchée vers lui, s'était redressée, levée, et montrait un charmant visage inconnu.

M. d'Armyngt les nomma l'une à l'autre:

— Miss Gerty Dorsett; le docteur Nozières.

Cette dernière appellation avec un sourire.

La délicieuse créature aux longs yeux souriait également et tendit la main à l'arrivante qui la prit avec la grâce un peu hautaine qu'elle réservait aux nouvelles connaissances. Son expression changea en s'approchant du convalescent.

Elle lui mit la main sur le bras pour l'empêcher de quitter son siège et s'assit à côté.

— Vous ne vous êtes pas trop ennuyé de moi, Daniel? J'ai fait l'impossible pour revenir plus tôt, et ma première sortie au débotté est pour vous. Je suis rentrée hier soir.

— Une charmante société en surprise m'a seule empêché d'attenter à mes jours, répondit-il plaisamment, tandis qu'une lueur de son ancienne animation égayait le regard glissé vers Gerty. Jasper, appelé par une affaire imprévue qu'il ne pouvait remettre à l'époque où il comptait revenir en France, m'a cablé son arrivée. Mais il ne parlait que de lui, et je l'ai vu débarquer avec miss que je n'attendais pas.

Gerty, qui s'était discrètement effacé jusque-là pour laisser les deux amis à leur revoir, prenait alors la parole, s'adressant à Mlle Nozières:

— Oui, je ne devais accompagner Jasper qu'à l'automne. C'est mon premier voyage en Europe. Bien vite j'ai profité de l'avance de ses projets; j'avais si grande envie de voir Paris, de retrouver ma sœur, qui m'en écrivait tout son ravissement, et M. d'Armyngt, dont le départ de New-York a fait un si réel vide dans nos réunions et le coeur de ses amis.

Cette dernière phrase fut appuyée de l'expression gentiment langoureuse qui faisait le charme de la jolie Américaine.

— Mrs. Génor, miss Evie Dorsett, est toujours en tournée de voyage de noces, compléta Daniel. Ceci pour Pierrette mal au courant des agissements de ces étrangers que Jasper seul, jusque-là, résumait pour elle. Les deux sœurs, ainsi, ont la chance inespérée de se rencontrer ensemble dans nos parages. Miss, vous êtes tout à fait aimable de me dire que je suis regretté là-bas, ajouta-t-il; je suis heureux de vous rendre, à la Saulnaie, un peu du bon accueil reçu chez vous. Mon regret, et il est vif, sera de ne pouvoir vous en faire les honneurs, comme j'en avais le désir, lorsque nous projetions ensemble de nous réunir ici. Qu'est devenu l'heureux temps où j'étais capable de quelque chose?

— Est-ce que Mr. Dorsett n'est pas ici? coupa Pierrette pour détourner le cours des idées de son ami.

— Jasper va, vient, arrive en trombe, repart de même; vous connaissez ses us: c'est un bolide à répétition! Miss Gerty est seule auprès de moi depuis le déjeuner. Nous avons remué pas mal de souvenirs ensemble, n'est-ce pas, miss?

— Et beaucoup parlé de vous, ajouta la jeune Américaine se tournant vers Mlle Nozières. J'étais déjà au courant de bien des choses, mon frère m'ayant chanté vos louanges à journée faite, depuis son dernier voyage. Mais, par M. d'Armyngt, bien qu'il ne m'ait pas parlé de vous de la même façon que Jasper, en peu de phrases, il en a dit davantage pour me faire mieux vous apprécier. De plus en plus, j'avais la grande envie de vous connaître: Jasper a excité la curiosité de mes yeux; M. d'Armyngt, celle de mon cœur.

Riche en saveur naturelle

'Frais des Plantations'



Une feuille fraîche, absolument pure

Vert ou noir — à partir de 60c lb.

Touchée de tant d'avances gentilles, complétées du long regard câlin, Pierrette ne put s'empêcher de détendre, vis-à-vis de Gerty, son attitude première, un peu distante.

Non, Daniel n'avait pas parlé de Pierrette de la même façon que Jasper. C'était exact.

Gerty, toujours amoureuse, en dépit du triste état où elle retrouvait l'ami de son frère, avait bien saisi — ou du moins le croyait — la différence des sentiments qu'inspirait aux deux hommes la belle Française, dépeinte successivement par l'un et par l'autre.

Jasper ne faisait pas mystère d'en être violemment épris, ne tarissant pas d'éloges. M. d'Armyngt, réservé et trop courtois d'ailleurs pour s'étendre sur les avantages extérieurs d'une femme vis-à-vis d'une autre femme, avait négligé la question beauté. Il s'était tu également en ce qui concernait la place réservée, tout intime, occupée par Pierrette dans sa pensée journalière. Mais à tout propos, dans la conversation, sans qu'il s'en doutât, et quoi qu'il en eût, le nom de l'absente sur ses lèvres passait comme une caresse.

Il n'avait pu empêcher cela, et miss Dorsett s'était demandé, avec un léger malaise, quelle sorte d'affection subsistait entre ces deux amis d'enfance. Celle de l'étrangère, plus récente, pourrait-elle lui nuire? arriverait-elle à réaliser sa suprême ambition d'épouser celui qu'elle voulait essayer d'abord de conquérir?

Ces pensées assiégeaient l'esprit de Gerty, tandis que les deux amis organisaient près d'elle la reprise du grand travail commencé.

— Etes-vous en forme toujours? sourit malicieusement Pierrette. Vos pinceaux obéiront-ils encore, malgré vos pronostics pessimistes?

— J'ai retouché sans vous, de mémoire, afin de m'entretenir la main.

— Ah! c'est bien, cela. Miss Gerty, comment trouvez-vous l'ébauche?

— Je ne l'ai pas vue!

Pierrette ouvrit des yeux stupéfaits.

— Pas vue! Comment, Daniel, miss Dorsett ne sait pas?

— Que vous faites faire votre portrait? Oh si! je sais. Mais M. d'Armyngt ne veut le montrer à personne. J'ai visité en détail l'atelier, sans avoir la permission de soulever le voile qui recouvre certain chevalet. De plus, après ma visite, crac, crac, deux tours de clef, pour empêcher toute velléité d'indiscrétion.

Les deux jeunes filles riaient si bien que Daniel partagea leur gaîté contagieuse. Seulement il négligea d'expliquer les raisons de son agissement.

A chacune d'en déduire l'explication.

Comme peintre, il ne voulait livrer son oeuvre que lorsqu'il l'aurait poussée davantage. Les appréciations diverses l'entraveraient. Et, surtout, il prétendait n'avoir aucun tiers entre lui et le cher modèle!

Aux heures de pose, il serait convenu que l'atelier resterait clos aux visiteurs, quels qu'ils fussent. C'est ce qu'il confia à sa petite amie, lorsqu'ils furent en tête à tête.

— J'ai besoin de repos lorsque je travaille. Jasper tournerait autour de nous, comme lion en cage; sa conversation vous ferait, à tout instant, changer de physionomie. Elle m'est déjà si difficile à fixer.

— Et miss Gerty?

— Je ne pourrais m'occuper d'elle; il ne me faut pas de distractions, déclara-t-il brièvement; nous choisirons de préférence, si vous le voulez bien, les heures où mes amis circuleront hors de la Saulnaie.

Oui, Danel n'avait qu'une idée: se réserver chaque jour, à lui seul, la chère présence, à côté de laquelle aucune autre ne comptait. Le monde peut crouler, pourvu qu'il la sache toujours là.

Elle était revenue. Daniel se reprit à la vie, mais il fit comprendre à son jeune docteur qu'il ne pourrait commencer sérieusement le traitement accepté qu'après le départ de ses hôtes.

L'infirmier, retenu par elle, pourrait alors venir près de lui, pas avant.

D'ici là, il consentait, en revanche, à suivre les autres prescriptions désirées: il acceptera de sortir, d'excursionner, quand elle-même en sera, dans la confortable auto de Jasper; il fera taire, pour cela, ses susceptibilités maladives, il se montrera au dehors tel qu'il est, sans fausse honte.

Et Dieu sait ce qu'il lui en coûtera!

Mais là encore son secret d'amour l'a décidé. Après les heures de pose, il la retrouvera ainsi de nouveau. Ces promenades, s'il en fait partie, ne la lui raviront pas.

Il se souvient trop du désespoir ressenti le jour où Pierrette, accompagnée de Jasper, l'a laissé seul.

Tout! plutôt que renouveler ce supplice de jalousie et d'abandon.

***

Comme la plupart de nos jolis coins de France, l'Indre renferme des sites délicieux, souvent inconnus de ceux mêmes qui y résident.

Il en était ainsi pour Pierrette et M. d'Armyngt: ils ignoraient leur région, en étant partis l'un et l'autre à l'âge où l'on voyage peu.

Cependant, Daniel en savait assez pour indiquer à ses hôtes les buts d'excursions.

En cette saison de fin juin, la chaleur n'est point encore excessive, les jours sont longs; on peut partir tôt, revenir tard, faire des parcours relativement considérables, quand une 40 H. P. vous emporte.

Le quatuor amical menait fort loin ses promenades. Ne fallait-il pas user et abuser de ce temps de vacances relativement limité que s'accordait le jeune industriel?

Daniel faisait, grâce à ces courses presque journalières, une cure bienfaisante.

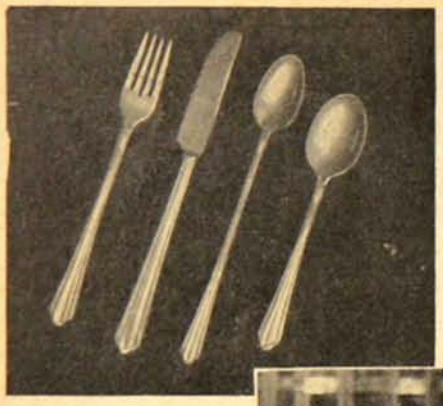
Ses membres, si durement éprouvés, se fortifiaient sous l'action bienfaisante du soleil et du plein air. L'ensemble de sa santé surtout s'en ressentait. Il se transformait: les joues moins creuses, le teint animé, les yeux plus vivants.

De tout ce qu'ils visitaient, M. d'Armyngt emportait des impressions confuses, car il n'avait d'yeux que pour Pierrette,

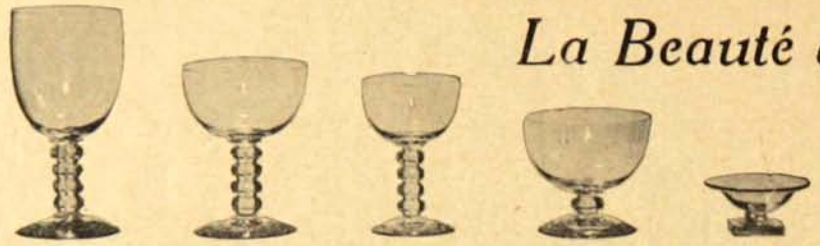
(*Suite à la page 39*)

NOUVEAUTES pour la TABLE

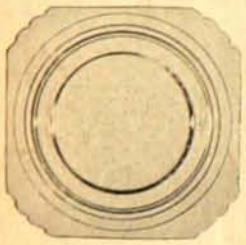
La Beauté de la Verrerie WISTERIA



Deux dessins attrayants en argent plaqué; au-dessus: "le Charme"; au-dessous, diagonalement: "Napoléon".







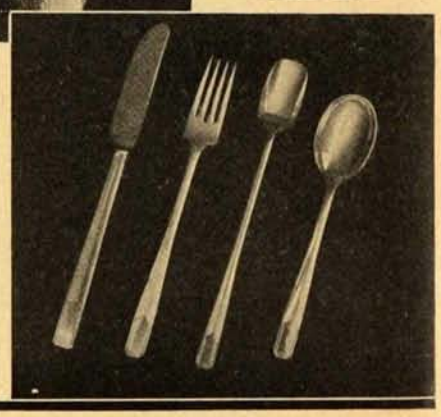






La nouvelle verrerie Wisteria étincelle aux rayons du soleil qui brillent à travers les fleurs dont elle porte le nom.





D'UN océan à l'autre, les mariées de juin préparent l'ensemble de la table de leur future demeure. Jamais il ne leur a été offert d'aussi jolies nouveautés en verrerie, porcelaine, argenterie et toile.

Nos gravures font voir séparément toutes les jolies choses qui composent l'ensemble charmant de la table dressée pour le lunch.

Toutes les hôtesses — et les hôtesses futures — aimeront le joyeux éclat de la verrerie Wisteria, sa teinte radieuse, d'un genre tout à fait différent des couleurs de verrerie auxquelles nous étions habitués.

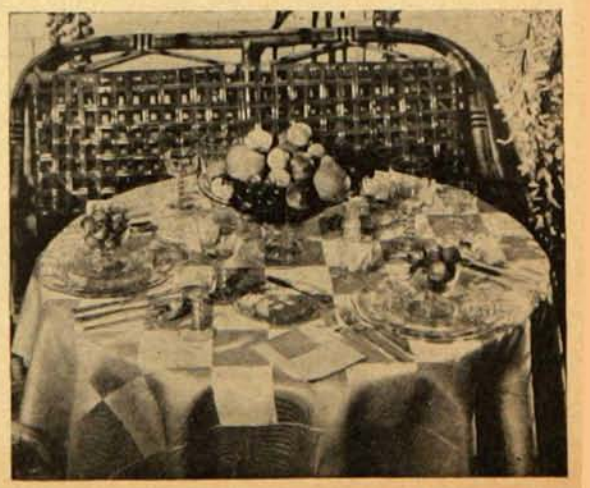
L'avantage de cette verrerie est qu'elle supporte le chaud et le froid, tout comme la porcelaine.

L'installation d'une table de lunch aussi brillante sur la terrasse ou sur la vérandah, par une belle journée ensoleillée, est de nature à flatter une maîtresse de maison dont on ne peut qu'admirer le bon goût et l'intéressante personnalité.

On trouvera également de nouveaux dessins dans l'argenterie. Nous en illustrons ici deux modèles différents en excellent argent plaqué, de bonne durée.

Les nouvelles toiles damassées pour dîner de cérémonie, présentent aussi de ravissants dessins comme le prouve la nappe qui figure dans notre illustration.

La gravure du milieu montre le service d'un couvert; celle de gauche, en bas, l'ensemble très décoratif. (Courtoisie du "Delineator")



LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 37*)

dont la joie s'exubérait en paroles et en rires.

Avec un laisser-aller de bon aloi, elle donnait la réplique à Jasper, traité par elle en grand gamin sans conséquence.

— Comme vous êtes jeune! lui disait-elle, quand se laissant tomber sur l'herbe à ses pieds, il lui débitait, comme en ce moment, mille folies.

— Cinq ou six ans de plus que vous, miss; il est vrai que vous êtes très vieille.

— Je me sens votre aînée de bien des années, et, du reste, nous n'avons pas la différence d'âge que vous inventez: dix-huit mois à deux ans d'écart, pas plus. Et, pour la raison, mieux vaut ne pas en parler...

Croyant à un reproche, il prit l'air d'un enfant grondé.

Daniel intervint.

Il aimait grandement son jeune ami et le protégeait volontiers contre les taquineries de Pierrette.

— Elle sait que vous êtes capable d'être sérieux, et même très sérieux, assura-t-il; votre gaîté est mon rayon de soleil; elle ne l'ignore pas davantage, n'est-ce pas, Pierrette?

Mlle Nozières tendit la main à Jasper.

— Restez comme vous êtes, master Dorsett, vous me plaisez beaucoup ainsi. On ne peut vous désirer autrement. Je constate, et voilà tout.

— Alors vous m'aimez tel, miss? bien vrai? demanda humblement le jeune Américain.

— Oui, tel, ne changez pas; la gravité vous irait mal.

Leurs relations avaient maintenant un caractère de franche simplicité qui ravissait le jeune homme, bien que la délicieuse Française se fût mise, vis-à-vis de lui, sur un pied de guerre amicale, ne permettant à Jasper aucun tendre témoignage.

"Vraiment, pensait Pierrette, le sentiment n'est pas son genre: dans le rôle amoureux, je ne le vois pas".

L'amour! elle n'en avait ni le soupçon ni le désir, mais instinctivement se garait de tout ce qui, de près ou de loin, aurait ressemblé à cela de la part de l'Américain.

L'auto déposait Mlle Nozières chaque soir à Rive-d'Or, d'où sa mère et Josée étaient absentes, avant d'avoir su l'arrivée des Américains à la Saulnaie.

Elles devaient rentrer ce jour même.

Mme Nozières, en débarquant, apprit avec une vive contrariété qu'elle avait perdu toute une semaine du séjour près d'elle de la famille Dorsett.

Bien plus encore fut-elle désolée au récit de l'existence mouvementée dont ils animaient le pays.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela avant mon départ, Pierrette?

— Mais, maman, vous savez bien que je suis rentrée de Paris l'ignorant. Et vous partiez me disant que Daniel attendait quelqu'un, lorsque j'ai trouvé les Dorsett installés chez lui.

Ignorante des projets de sa mère à l'égard de ces étrangers, Pierrette ne comprit rien au désappointement maternel. Puis elle supposa qu'elle regrettait pour Josée, sinon pour elle-même, la participation aux joyeuses randonnées qui, malheureusement, prenaient fin.

Le jeune industriel allait, en effet, reprendre et suivre, de façon plus suivie, ses affaires d'importation, interrompues toute une semaine pour son plaisir et surtout celui de sa sœur et de ses amis. Il savait être sérieux, l'heure venue, et Mlle Nozières, malgré ses dires, n'en doutait pas.

Gerty avait rejoint Evie à Paris; ils reviendraient tous à la Saulnaie achever leur séjour d'Europe avant de reprendre le chemin de New-York, le jeune ménage Génor compris.

Alors les relations tant désirées par l'astucieuse châtelaine pourraient se réaliser. Des quelques jours qu'ils donneraient encore à M. d'Armyngt, elle saurait profiter.

Déjà s'élaboraient dans son esprit de gigantesques projets.

Pour la première fois depuis les deuils, Rive-d'Or rouvrirait ses portes à l'élément mondain. En remerciement des avances faites à sa fille, Mme Nozières donnerait un bal, qui clôturerait une série de petites réunions privées; elle présenterait ainsi les riches Américains aux diverses familles que la belle saison éparpillait dans le voisinage plus ou moins immédiat, les autos rapprochant si facilement les distances!

Mlle Nozières, charmée des nouvelles dispositions de sa mère, acquiesça à tout. Sa belle jeunesse se réjouit à l'idée des distractions champêtres, dont l'intimité relative la changerait des fastidieuses réunions parisiennes, où sa mère la traînait quelquefois sous prétexte de devoir social.

Une détente se produisit alors dans les rapports de la mère et de la fille, cette dernière se prêtant de bonne grâce à l'organisation des préparatifs de fête. L'esprit inventif de la jeune fille se mit au travail; elles convinrent ensemble des diverses attractions à offrir, le moment venu, à leur voisinage. On inviterait par séries, avec les quatre étrangers comme fond habituel. Moins nombreuse à la fois, chaque réunion serait plus gaie, moins pompeuse, puisque restreinte.

Ceci jusqu'au jour du grand "tralala" final, dont la composition serait faite des éléments précédemment reçus, additionnés de tout ce que comptait de relations parisiennes Mme Nozières, et elles étaient nombreuses!

Ce bal serait un petit événement dans la chronique locale. On serait "à la page" comme le voulait la châtelaine, c'est-à-dire bien au goût du jour, mais on s'y amuserait franchement, sans pose, ainsi le désirait Pierrette.

Ce programme esquissé plut à Mme Nozières; il favorisait son secret espoir et flattait son amour-propre.

Sa fille eut donc carte blanche pour agir, mais ne négligea pas, en attendant le retour des amis de Daniel, la reprise des poses. Celles-ci n'avaient été que trop écourtées et souvent supprimées, les jours de longues excursions, pour lesquelles la journée entière n'était pas de trop. Chaque matin, elle revint avec régularité; M. d'Armyngt, entre temps, travaillait sans sa présence. Le visage se détachait maintenant, expressif et vivant, d'une ressemblance exacte; la silhouette générale s'esquissait.

Tout absorbé par son oeuvre, Daniel s'informait peu de ce qui se passait au dehors de la Saulnaie. Il ne vivait que dans l'attente de l'heure qui ramenait le cher modèle et jouissait alors de ce moment-là avec plénitude.

Il savait trop qu'il était inutile d'ambitionner davantage; avec sa délicatesse de femme et d'amie compréhensive de ses sentiments, sinon du seul qui était le mobile de tous, Pierrette ne l'entretint que peu des intentions de sa mère; elle lui dit seulement que Rive-d'Or allait momentanément devenir un centre mondain, pour distraire ses amis, lorsque ceux-ci seraient de nouveau à la Saulnaie.

M. d'Armynt accueillit cette nouvelle avec satisfaction. Il était naturel que Pierrette voulut rendre aux Dorsett l'agrément qu'ils lui avaient procuré en les recevant à son tour. C'était aimable à Mme Nozières de s'y prêter. Il ne questionna pas davantage, le sujet ne l'intéressant pas personnellement.

Par nature déjà un peu sauvage, et par caractère dédaigneux de ce qu'il est convenu d'appeler le monde, Daniel n'aimait pas les réunions. Loin de l'attirer, elles l'éloignaient. Et, dans sa condition actuelle, même l'intimité lui plaisait moins que sa solitude, si triste fût-elle.

Ce fut ce qu'il ajouta, apprenant ces projets.

— Il ne faudra pas demander de me joindre à vous.

— Oh! pourquoi, Daniel? répondit-elle pour la forme.

— Moi, ma pauvre enfant, je détonnerais dans vos gaîtés. Bon lorsque c'était entre nous, mais, avec des inconnus, ce n'est pas possible. On ne va pas contre sa destinée: je tire de la mienne le meilleur parti. Quand je vous ai, il est sortable, et je ne me plains pas. En dehors, eh bien, tout plaisir est mince, je vous assure. Pourquoi donc ne pas apprendre à me suffire à moi-même?

Elle soupira.

— Avec quelle sérénité d'âme vous acceptez de faire souffrir ceux qui vous aiment, en vous mettant ainsi à l'écart!...

— Faire souffrir? oh! je ne ferai souffrir personne. C'est me supposer trop de puissance. Quelques regrets, oui, je le crois, parmi mes bons amis, mais ces regrets n'ont rien de cuisant.

— Daniel, Daniel, est-ce vous, la sincérité même, qui pouvez dire cela? Est-ce que vous ne manquerez pas à moi, voyons?

Le regard de Pierrette était ému.

Il tressaillit violemment, mais ce ne fut qu'une seconde; elle continuait:

— Vous faites maintenant tellement partie de moi-même! je ne puis concevoir l'existence sans vous, et je voudrais tant que vous en soyez convaincu.

Ah! ces paroles dont elle ne comprenait pas la portée, paroles dangereuses pour lui et qui distillaient le vertige!...

Il devint pâle et chercha un appui. Elle ne s'en aperçut pas, toute à son reproche.

— Vous êtes par trop sceptique, Daniel vous ne voulez pas croire à la force de mon amitié qui, de plus en plus, absorbe ma vie.

Les mots que criait son âme: "Soyez mienne, alors; soyez ma femme!" expirèrent sur ses lèvres par la force de sa volonté. Non, il n'abuserait pas de cet affectueux élan pour la retenir davantage à lui; la seule réalité à laquelle il peut s'abandonner, prétendre, celle d'une amitié forte, tendre, dévouée, est déjà chose si belle pour lui, et elle l'en assurait.

D'un geste de désespoir, il serra les mains.

— C'est un rêve irréalisable, murmura-t-il, pensant tout haut sans le savoir.

— Quel rêve, mon ami?

— Celui de penser que nous pourrons toujours nous voir comme en ce moment. Il faut se faire une raison.

— Mais cela se pourra. Oh! de petites séparations, sans doute, puisque nous ne vivons pas sous le même toit, mais le revoir après n'en est que meilleur.

— Oui, jusqu'au jour où vous choisirez un mari, parmi ces snobs que vous allez recevoir à Rive-d'Or.

— Oh! ce jour n'est pas près, je crois, le mariage sans amour, Daniel, je n'en veux pas. Ce doit être chose horrible; n'y pensez pas pour moi.

Comme elle lui semblait de plus en plus lointaine, si peu à l'idée qu'il pût compter parmi ceux qu'on peut épouser. Il se ressaisit.

— Enfant, vous êtes la sagesse même. Il faut prendre le bon temps quand il est à nous, et ne pas penser à demain.

— Mais si, pensons-y, au contraire. Il me semble qu'il serait temps de venir poser en costume. Vous n'y songez plus. La tête est terminée; ne voulez-vous pas maintenant habiller magnifiquement ce flou qui a la prétention d'être ma silhouette? Je suis trop immatérielle.

Elle riait.

— Convenu! Arrivez demain à pareille heure, nous commencerons le travail des splendeurs.

***

De nouveau, Pierrette est là, rosée par la course matinale, à travers la verdure fraîche trempée de soleil.

Des pieds à la tête, elle s'est drapée dans une mante ample et légère, qui voile entièrement ses dessous. La dentelle du capuchon froncé, descendant sur les yeux, cache en partie le menu et fin visage, éclairé du rayon des prunelles bleutées.

De toute sa personne émane une sorte de coquetterie inconsciente, celle de toute femme qui se sent parée. Ce sera amusant d'entendre la voix de son peintre, satisfait, approuver l'inédite composition du grand couturier, créée d'après ses seules inspirations. Sa psyché, ce matin, lui a certifié la réussite; le costume, riche dans son apparente simplicité, est un mélange de moderne et d'ancien fort bien compris.

Le portrait de Pierrette, ainsi vêtue, n'accusera aucune époque, ne pourra dater.

C'est ce qu'elle désire.

Daniel est à son poste, dans le vaste atelier où toute la gloire de l'été pénètre.

Une ventilation intelligente le fraîchit. L'ombre des grands stores blancs tamise la chaleur, en même temps que la lumière. Du reste, il est relativement tôt; le soleil, arrivant de côté, n'a pas encore sa force.

Pierrette et son peintre ont les habitudes matinales des gens qui ne craignent pas, s'il le faut, de s'éveiller avec l'aurore. Ils aiment l'un et l'autre à s'imprégner de la première haleine vivifiante du jour commençant.

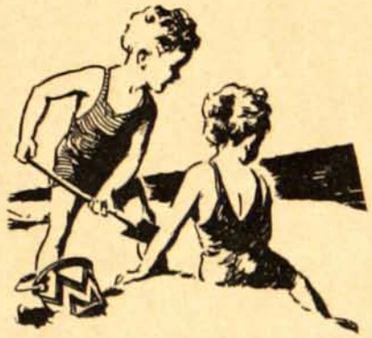
— Me voici! Bonjour, Daniel, dit Pierrette, passant légère le seuil et venant à lui.

Il avait entendu l'arrêt de l'ascenseur et se tenait près de la porte.

Mais elle ne lui laissa pas le temps de placer une parole, tellement animée par la course et le plaisir. C'était la folle petite fille d'autrefois.

— Oui, me voici en Cendrillon, mais dans toute ma gloire en dessous. Et je suis

CROQUEZ-LES SUR LE VIF



par

BELL & HOWELL

Filmo

Le meilleur camera cinématographique personnel.

Faites durer vos vacances douze mois

"Un souvenir de ce que vous avez vu".

THE FILM AND SLIDE COMPANY OF CANADA LIMITED



104, EDIFICE DRUMMOND

MONTREAL

LE CŒUR CHEMINE

enue à pied, ne vous déplaise; en grande oilette à cette heure, c'est plaisant. Dans notre sentier d'autrefois, on ne voit que moi, les martins-pêcheurs et les fleurs d'or!

"C'est pourquoi je l'aime. Il me permet toutes les fantaisies; celle de venir à vous, en robe du soir, à huit heures du matin, n'est pas la moins originale! Je me suis gardée hier d'annoncer ce projet à maman. Il m'aurait fallu l'auto, la femme de chambre, des cartons à n'en plus finir.

"J'ai simplifié la question, et le protocole maternel l'ignorera toujours. Sous cette humble mante de Peau-d'Ane, personne ne peut deviner, avant vous tout à l'heure l'apparition que doit immortaliser votre pinceau, ô mon peintre!

Un très jeune rire faisait étinceler en étoiles les yeux habituellement sérieux de la jeune fille.

Gagné par cette gaîté entraînante, il l'avait écoutée debout et s'approchait d'elle avec l'intention de l'aider à se débarrasser de sa mante.

— Dans votre effervescence, petite chrysalide, lui dit-il rieur aussi, vous ne me laissez pas le temps de répondre à votre bonjour.

Pierrette s'éloignait comiquement; il la suivait.

— Oh! Daniel, supplia-t-elle, demeurez là et fermez les yeux. Je vous dirai lorsqu'il faudra les rouvrir. La chrysalide va devenir tout à coup papillon; elle veut dépouiller elle-même son enveloppe.

— Que vous êtes enfant, Pierrette!

Mais, docile, il lui obéissait.

En deux pas, elle fut sur l'estrade de pose; puis, face à lui, d'un geste délicat et prompt, rejetant derrière elle le manteau à capuche qui retomba au loin, la jeune fille prit l'attitude gracieuse et artistique convenue d'avance.

— Regardez, maintenant, monsieur mon peintre, suis-je digne de passer ainsi, grâce à vous, à la postérité?

Daniel avait rouvert les yeux à la lumière dorée.

Il la regardait comme une merveille inconnue, comme une fée, comme un elfe fin et blanc. Les plis soyeux et souples de la robe liliale n'étaient en rien froissés. Ils tombaient, enserrant avec grâce le corps svelte, qu'ils enveloppaient sans l'accuser. De délicates broderies d'argent, formant des lis, montaient de côté jusqu'au décolleté chaste. C'était frais, jeune et charmant. Pierrette ne réitéra pas sa question: "Suis-je bien ainsi?" le regard de Daniel étant une suffisante réponse.

Silencieusement, il se mettait au travail après ces simples mots:

— Vous avez un goût exquis, Pierrette.

Comme il faisait doux, comme il faisait bon dans l'atelier fleuri. Pendant un long moment, on n'y entendit que le bruit à peine saisissable d'une soudaine pluie de pétales qui tombaient d'un bouquet de roses soudainement effeuillées.

La main fébrile du peintre, saisissant sa palette, avait heurté le vase où se mourait leur gloire!

Dans ce silence, Pierrette réfléchissait.

La jeune fille n'avait pas reçu de son ami les louanges escomptées et, pourtant, se sentait plus doucement satisfaite de sa calme approbation que s'il l'eût saluée d'un cri d'enthousiasme.

Ami protecteur et sûr, il la regardait toujours comme la petite compagne enfant, confiée à sa garde. Avec lui, elle se sentait, quoi qu'elle fit, en pleine et simple sécurité.

Pierrette se laissa envelopper, songeuse, par ce grand souffle de confiance, le regard enfui vers les mystérieuses profondeurs de cette joyeuse et pacifiante ivresse qui chantait, en elle, une chanson sans mots, dont le sens lui échappait encore.

La voix de Daniel l'éveilla; elle tressaillit comme au sortir d'un vrai sommeil, ressentant une vague lassitude.

— Petite amie, j'ai jeté l'ensemble de votre jolie toilette. Mais vous devez être fatiguée?

Il venait lentement lui offrir la main pour la descente de l'estrade.

— Fatiguée? je ne crois pas. Si, un peu tout de même. Je dormais je crois, les yeux ouverts; en tout cas, je rêvais.

Sans accepter son aide, elle marchait vers la toile.

— Oh! Daniel, comme c'est réusi. Comment avez-vous fait cela si vite? Il y a donc longtemps que vous peignez? C'est vous qui devez être las!

— Le temps ne m'a pas paru long, sourit-il; cependant, je serai bien aise de m'étendre.

Mlle Nozières poussa vers lui la chaise longue. Il s'y laissa tomber un peu anéanti, mais l'air satisfait.

Avant de s'asseoir également, Pierrette avait saisi sa mante et s'en enveloppait, dans un instinctif ressaut de réserve pudique.

***

Les visiteurs de Mme Nozières sont réunis pour la première fois à Rive-d'Or. D'animées parties de tennis seront suivies de charades. Cela doit occuper l'après-midi. Un souper clôturera la réception; tous se disperseront après, sans veille.

C'est le prélude. Il y aura trois autres réceptions du même genre, avant le grand bal.

Les Américains se montrent charmants. Leur seule présence met la vie, l'ardeur. C'est l'excitation joyeuse, dont le long Jasper et sa sœur Evie sont le centre et l'âme.

Les autres suivent, entraînés, et l'on s'amuse, comme l'avait voulu Pierrette, sans snobisme et sans pose.

Mme Nozières paraît ravie et leur fait mille avarices. La petite Josée déborde de joie. Jamais elle ne s'est vue à pareille fête. C'est d'ailleurs à qui s'occupera de la jolie enfant, que Gerty en particulier, a accaparée tout de suite, séduite par son bagout spirituel qu'elle excite.

Josée n'avait pas revu Daniel depuis le jour où, jalouse et intimdée, elle le déclarait laid, pour taquiner sa jolie tante.

L'histoire de son accident, de sa maladie contée devant elle, l'ont vivement impressionnée. Elle se le représente depuis comme un personnage de légende, qu'elle ne verra plus désormais, parce qu'il est en petits morceaux et qu'un rien peut de nouveau le mettre en miettes.

Cette représentation imaginaire lui inspire une crainte mêlée de grande compassion et telle que l'enfant n'a jamais osé en parler ni à sa grand'mère ni à sa tante.

Le nom de M. d'Armyngt est prononcé entre les deux femmes, avec réserve et un silence de pitié. Cela a confirmé l'enfant dans son idée extraordinaire. Mais, sachant que les Américains sont logées à la Saulnaie, mise en confiance par la jolie dame qui a les yeux si longs, si doux, Josée s'est aventurée à parler du "pauvre monsieur". Elle a demandé de ses nouvelles avec réticence.

Gerty, touchée, l'a couverte de caresses. Alors, enhardie, la petite, craintivement, questionne:

— Il ne viendra pas, le monsieur, ce soir?

— Non, chérie, il n'a pas voulu.

— Et vous le voyez?

— Mais oui, tous les jours.

— Vous le touchez? Est-ce qu'il embrasse? Est-ce qu'on peut prendre sa main?

La jeune Américaine n'a pas compris, ne sachant pas quelle singulière vision se figure l'enfant. Mais, à l'idée d'un baiser évoqué, son âme d'amoureuse se trouble. Elle a rougi malgré elle et s'est tue, sans répondre.

Josée n'a pas osé pousser plus loin ses interrogations; sa curiosité, insatisfaite, est restée déçue.

Sans se douter qu'une autre pense à lui, Pierrette, qui fait les honneurs avec entrain, n'oublie pas non plus l'absent.

Mlle Nozières à Rive-d'Or n'est plus le docteur Nozières; elle a déposé la réserve un peu fière, dont volontiers elle voile dans le monde sa naturelle expansion. Son regard s'éclaire, sa bouche sourit; Pierrette en congé s'anime, devient ce que sa mère lui reproche tant de ne pas être: une femme, avec des instincts de femme, non cette création étonnante, trop moderne, dont les occupations plus viriles que féminines absorbent sa vie et la déroutent du sentier commun.

Toujours sérieuse au fond, toujours éprise des austères et intéressantes études de l'art chirurgical, la jeune fille s'avoue que cet art ne peut remplir sa vie. Il lui est et lui sera difficile à cultiver pratiquement.

Ne se voit-elle pas tout à l'heure impuissante à soulager, à guérir l'inertie des membres de son malheureux ami? Ses mains sont liées vis-à-vis de ce malade qu'elle ne peut traiter.

Mlle Nozières a senti que sa seule influence morale, et non sa thérapeutique, peut agir sur lui.

Donc, elle s'applique désormais à être surtout femme pour lui plaire et le contenter.

Peut-être alors sera-t-elle plus apte à le persuader de l'essai d'un traitement qu'il repousse toujours parce qu'il ne croit guère à son efficacité.

Six semaines seulement se sont écoulées, depuis que l'ami d'enfance est revenu. Plus qu'autrefois, Pierrette constate qu'elle lui est profondément attachée. Il fait désormais partie de sa vie, en devient même le premier mobile; elle est heureuse quand elle le revoit; il lui manque quand il est loin d'elle. Tout ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, c'est avec l'obscure et inconsciente intention d'avoir la joie de le lui répéter, afin qu'il y participe. Et bizarre contradiction: la jeune fille prononce rarement le nom de Daniel, redoute qu'on lui en parle. Il demeure dans sa pensée, et cela sans l'absorber, sans la distraire de tout ce gai mouvement auquel elle prend part, l'esprit présent, l'âme dilatée.

Pierrette, heureuse de vivre ne se demande pas pourquoi. Son coeur chemine...

***

— Miss, miss, on nous attend pour le "dernier".

Pierrette apparut en toilette de bal.

— Monsieur Jasper, vous êtes bien pressé. Il me fallait le temps de changer de costume.

Dorsett, drôlement, fit le geste d'être ébloui.

— Pressé? je le suis, je vous assure. Songez donc: je dois, à vos pieds, vous faire entendre, à genoux, une brûlante déclaration. Or, cela ne m'est permis que sur les planches; ce qui est dur, sans jeu de mots, ajouta le grand gosse dans un rire éclatant auquel la jeune fille fit écho.

— Et ne faites pas de gaffe, surtout, recommanda-t-elle; ne prononcez pas le mot de la charade. Le public doit le deviner. Notre "premier" a été très réussi; le "second" eut un succès de gaîté; il faut que le "dernier" les déroute. Soyez le mari amoureux, sentimental, que je trouve grotesque, assommant! c'est le mot.

— Naturellement, avec vous, miss, c'est toujours ainsi.

— Je vous planterai là agacée, et vous continuerez dans le vide, parlant emballé, sans vous apercevoir que votre femme n'est plus devant vous. Vous avez bien saisi? alors, allons-y.

Mlle Nozières, éclatante de beauté, scintillante des diamants maternels, suivie du grand Jasper, en habit, l'air penaud, ahuri et extasié à souhait, fait son entrée, salués l'un et l'autre par des bravos chaleureux.

— C'est le couple rêvé, murmure très bas la voix d'Evie à l'oreille de son mari.

Elle s'amusait royalement.

Mme Nozières avait Génor à côté d'elle et recueillit l'exclamation, quoique étouffée. Sa figure peignit le contentement. Oui, le couple rêvé! et l'idée en venait à la propre sœur de Jasper! Quel atout dans son jeu.

Tout marchait au gré de ses désirs; le jeune Américain, rieur toujours, n'en était pas moins devant Pierrette comme un grand point d'admiration perpétuelle. Celle-ci le traitant un peu en gamin, c'est vrai, mais elle était très gentille avec lui, n'organisant rien sans son concours, et sa physionomie changée la transformait agréablement.

Allons, tout allait bien; on ne laisserait pas repartir de France les Dorsett, sans régler la question mariage au gré des intéressés. Avant cela, elle irait trouver d'Ar-

(*Suite à la page 42*)



HBC
SPECIAL
"BEST PROCURABLE"
SCOTCH WHISKY

Seulement un produit de mérite aurait pu maintenir sa réputation pendant plus de 200 ans.

Un Whisky distillé de malts vieillis . . . un Whisky embouteillé en Ecosse . . . un Whisky de distinction. Achetez H B C "Best Procurable" Spécial dans les magasins de la Commission des Liqueurs de Québec.

Hudson's Bay Company.
INCORPORATED 2nd MAY 1670.

De l'éducation physique et sportive des jeunes filles

Par Jean-A. LATTE

Professeur d'éducation physique au lycée de Bordeaux, France.

UN très grand nombre de femmes redoutent la gymnastique, ne voulant pour rien au monde, disent-elles, avoir aux bras, aux épaules ou dans le dos, de gros muscles qui risqueraient de les rendre ridicules avec les modes actuelles.

Elles ont raison. Il faut haïr les formes massives, les muscles noueux et courts.

Mais les muscles longs sont les vrais muscles de beauté et la méthode française tend à la formation de ces derniers.

Rien n'est plus laid que des formes molles, inertes. Pour le corps, ce sont les variations des modelés musculaires qui caractérisent le véritable développement esthétique et expriment l'intensité de la vie.

La jeune fille peut et doit se livrer aux exercices du corps, mais elle n'a rien à gagner au sport dans sa conception actuelle, pas même la beauté, encore moins la santé.

Nous ne saurions lui recommander, par exemple, de jouer au *foot-ball* ou de pratiquer le *cross-country*, tant ces démonstrations sportives sont pour le sexe qualifié de faible, antihygiéniques.

Nous ne pensons pas que le triomphe du féminisme consiste précisément, ainsi qu'une école nouvelle le voudrait démontrer, dans l'abolition de tout ce qui peut différencier la femme de l'homme.

Il convient sans doute que les femmes pratiquent les sports et fassent en premier lieu de la culture physique, mais sans pour cela, "singer" le sexe dit fort et laid, en faisant litière de toutes les considérations physiologiques.

Il a bien été dit que ce n'est pas chez la femme qui fait de la bicyclette et des sports, ni chez la fille de ferme, ni chez les malheureuses qui pour gagner leur vie se contorsionnent sur les places publiques, pour amuser les badauds, qu'on trouve le plus d'accidents abdominaux, de déplacements d'organes, avec leur cortège de douleurs, mais bien au contraire chez la femme entourée de mille soins, et qui ne fait pas le moindre mouvement sans d'infinies précautions.

La première est souvent mère d'une nombreuse famille, chez la seconde, une descente de voiture, de wagon, une chute, un faux-pas, la condamne au repos, voire même à la stérilité.

C'est aux mamans de veiller au développement corporel de leurs fillettes, et de les mettre en garde contre toute extravagance.

Plus que quiconque, elles doivent savoir que la beauté n'est pas une question de mode, mais une question de santé et de physiologie, et que, par là, elle est invariable.

D'où leur impérieux devoir de veiller aux dos précocement voûtés et aux poitrines creusées par de trop longues incurvations sur les livres; de prêter attention constante aux échines faussées et affaiblies par une excessive immobilité quotidienne, de même qu'aux ventres démusclés et "dessanglés" de leurs enfants.

Jusqu'à dix ou douze ans, fillettes et garçonnets ont le même besoin de remuer, d'où l'impérieuse nécessité de les satisfaire de la façon la plus naturelle possible.

Il va sans dire que l'éducation physique est alors la même pour les deux sexes, soit, éminemment hygiénique.

Par la suite, vu que la femme accuse au dynamomètre une force musculaire moindre que celle de l'homme, il faudra varier l'intensité des exercices, et mettre tour à tour à contribution, les parties du corps féminin que l'on veut harmonieusement développer. Et nous estimons que la jeune fille ne doit aborder le sport qu'après y avoir été préparée par une éducation physique méthodique et rationnelle.

Laisser pratiquer le sport féminin avec l'intensité et l'exagération actuelle sans aucun frein, ni contrôle, c'est aller involontairement au-devant de graves conséquences physiologiques et compromettre d'une façon profondément regrettable les résultats cherchés, tant au point de vue du développement physique et moral de la femme et de sa santé générale, qu'au point de vue de l'amélioration de la race.

Des erreurs de cette nature suffisent à justifier l'hésitation que nous constatons dans les familles quand on demande aux parents d'envoyer leurs fillettes aux cours de gymnastique.



Pour acquérir souplesse et légèreté

Ce que l'exercice doit procurer à la jeune fille, c'est avant toute chose, la santé et l'équilibre physiologique.

C'est, ensuite, l'entretien et la prolongation de l'aspect juvénile.

Chères lectrices, vous ne pouvez toutes être belles au sens morphologique du mot; mais toutes vous pouvez acquérir, et conserver longtemps dans votre démarche, la grâce, la souplesse et la légèreté qui caractérisent l'allure de la jeunesse.

Puis, n'est-ce pas l'éducation physique qui fera circuler dans le corps de la jeune fille, un sang plus riche qui assouplira sa musculature, harmonisera le clavier nerveux, et qui, enfin, sera, pour la future mère de famille, une école de moralité et d'énergie.

En notre époque fiévreuse, où la femme a pris tant de rôles à l'homme, au bureau, à l'usine, à l'atelier, au magasin et dans les carrières libérales, il n'est rien de comparable à la culture physique pour lui permettre de remplir dans la plénitude de ses moyens, ces susdits emplois.

La compétition sportive n'étant pas faite pour le sexe affectif, les éducatrices et les éducateurs doivent bannir de leur enseignement, le sport qui représente uniquement la culture de l'effort personnel intensif.

L'on ne doit pas chercher en effet, à donner de gros biceps à la jeune fille. Pour ce faire, elle s'abstiendra de lutte, de boxe, de *cross-country*, et d'agrès.

Dès l'école primaire, on apprend avec juste raison aux fillettes à sauter, à courir, à grimper, tels des garçons, trouvant en cela le moyen de préparer en elles, les femmes solides, saines et belles de demain.

Et surtout ne protestez pas contre la dernière de ces qualités: elle a une grande importance dans la vie.

A parler franc, une femme qui a de l'allure sera toujours mieux accueillie, où qu'elle se présente.

Une atmosphère de sympathie se crée autour d'elle, lui donne plus de confiance et lui facilite le succès.

La souplesse et la vigueur ont remplacé l'indolence et la mollesse onduleuse dans le critérium de la beauté féminine.

Il est donc indiqué aux jeunes filles de rechercher les effets généraux de l'exercice, plutôt que ses effets locaux. Ainsi, la marche, la course, la danse ("cette poésie des mouvements") les sautillements, le tennis, le *basket-ball* (n'est-ce pas sympathiques canadiennes?) le *volley-ball*, les exercices avec massues légères, sont parfaitement suffisants, avec la natation.

Du moment qu'il ne saurait être question de transformer nos chères compagnes du sexe charmant en athlètes, ni de leur faire battre des records, nous devons écarter de leur enseignement gymnique, le *foot-ball* (réservé à une élite,) les mouvements avec haltères, et les exercices aux anneaux qui ne conviennent ni à la femme, ni à la jeune fille.

Ces derniers tendent à voûter les épaules, et par cela même arrondissent le dos, laissant en repos des groupes musculaires, par concentration du travail dans la partie supérieure du corps.

Il est bon également de ne pas abuser de la corde lisse (les cordes jumelles étant préférables,) pour ne pas développer à l'excès les pectoraux qui, comprimant la poitrine, gêneraient le jeu du thorax.

Quant aux "barres parallèles", tous les orthopédistes s'accordent à le reconnaître: elles tendent à relever les épaules.

Seul, en notre esprit, l'excès est critiquable. Par contre l'escrime des deux mains est recommandé, tant l'action des muscles du bassin, et des extenseurs de la cuisse est grande.

Et si l'on en croit le docteur Lagrange, l'escrime serait le seul exercice artificiel qui conviendrait aux femmes. Elles ont, paraît-il, plus de finesse, plus de doigté (au propre doit suffire...), plus d'adresse que les hommes.

L'équitation, réservée à l'aristocratie, pour des raisons bien simples, présente quelques inconvénients.

La danse, ce divertissement-roi, n'est pas, comme il semble, un amusement frivole.

Pour tout hygiéniste, et pour votre modeste et encore jeune serviteur, c'est un exercice combiné, sorte de mélange cadencé de rythmique, de course et de marche.

C'est un sport plein d'agrément et de gaieté, partant tonique, et dont la pratique donne au corps la légèreté, la force et la souplesse.

Tout en développant les membres inférieurs, la danse active la fonction maîtresse (la respiration).

Elle est incontestablement le meilleur remède à la chloroanémie, et à la neurasthénie.

Ce serait un des plus hygiéniques divertissements, s'il avait toujours lieu en plein air. Hélas, je vous dois toute la vérité. Les palaces, les dancings aussi vastes que somptueux ne prévalent point contre la "boîte", "la bonbonnière". Il est à croire que le plaisir de danser ne peut se prendre qu'à l'étroit.

Cela dit, sans acrimonie aucune.

(Droits réservés)

(A suivre)

myngt pour le prier secrètement d'intervenir auprès de Pierrette.

Durant ces réflexions, la scène drolatique se poursuivait et se terminait au milieu des rires soulevés. Mlle Nozières, disparue prestement dans les coulisses, remplacée adroitement par Gerty, en femme de chambre, regardait et écoutait très égayée le grand Américain qui, paraissant ne pas se douter de la substitution, continuait à débiter ses phrases enflammées à la camériste, dont le regard langoureux, éclairé de gaîté, était plus joli que jamais sous le petit bonnet de circonstance.

Après le rappel des acteurs, Jasper, encore tout animé, rejoignit Mlle Nozières.

— Miss, êtes-vous satisfaite de votre pantin? Me suis-je montré suffisamment idiot? Vous auriez pu donner ce rôle à un de ces jeunes Français, vos voisins. Tous sont comme moi à votre service. Quel plaisir trouvez-vous à me choisir de préférence quand il s'agit de me rabrouer, comme tout à l'heure? Et dire que cela ne m'empêche pas...

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 40*)

Pierrette l'interrompit:

— Allons, allons, monsieur Dorsett, ne continuez pas hors la scène vos jolies bêtises. Si je vous choisis comme partenaire, c'est que nul autre ici ne saurait rendre, aussi bien que vous, les rôles désopilants qui vous sont confiés. Miss Gerty, n'est-ce pas exact?

La jeune Américaine enlevait sa coiffure remettait ses boucles en état; elle sourit malicieusement.

— Mon frère est un acteur de premier ordre, et il le sait; sa modestie actuelle ne me trompe pas en ce moment; il mendie votre louange, miss, celle-là seule lui tient au cœur.

Gerty envoyait à Jasper un regard de chaud encouragement.

Pierrette tendit la main gentiment au jeune homme. La figure de ce dernier s'illumina.

— Alors, miss, vous ne me trouvez plus "assommant", dit-il, continuant la plaisanterie. Je n'aurai pas usé en vain mes genoux, vous assurant que vous êtes la perle des femmes?

— Plaignez-vous, monsieur le douillet, le tapis est épais et doux, vous pouviez vous y traîner sans dommage.

— Et mon cœur torturé, miss, que vous remisez sans pitié toujours?

La jeune fille n'insista pas; elle prit la main de Gerty, l'entraînant vers la porte; ils étaient tous les trois encore dans la pièce servant de coulisse.

— On va souper dans un instant, dit-elle; et, pour consoler le jeune Américain qui la regardait indécis de savoir s'il lui avait déplu, elle lui jeta en riant:

— Nous, les artistes, serons à la même table; vous et moi présiderons, et l'on ne boira que du champagne; cela remettra vos genoux en état, et votre moral au point, monsieur Jasper.

***

L'auto de Mme Nozières décrivit une élégante parabole, et s'arrêta face au vieux porche de la Saulnaie.

Elle en descendit seule.

La chatelaine, taisant son projet, avait expédié Pierrette et Josée à la petite ville, en vue de divers achats très urgents.

Elle voulait tenir secrète sa visite à Daniel. Sa fille l'ignorerait présentement et plus tard.

Au bruit de la sirène, le boy accourut, l'introduisit.

— Je vais prévenir Monsieur. Monsieur est dans son atelier. Si Madame veut entrer au salon.

— Non! annoncez seulement Mme Nozières. Je monterai vers lui; inutile de le fatiguer, montrez-moi le chemin, je vous suis.

Mme Nozières connaissait peu le logis, n'y ayant fait qu'une seule apparition, lorsque, instruite par la lettre de Pierrette, elle était accourue prendre des nouvelles du pauvre accidenté.

— Bonjour, Daniel, bonjour, mon cher enfant, lui dit-elle, tandis qu'il se dégageait doucement du siège où il lisait pour venir à la visiteuse. Mais vous avez une mine superbe! vous êtes transformé depuis le temps où j'ai eu le plaisir de vous approcher.

— Bien peu transformé, madame, sourit gravement M. d'Armyngt, baisant la main offerte.

— Mais si, si vraiment; vous avez votre apparence d'autrefois, Pierrette me l'avait dit. Oui, sincèrement, mon ami, continuait-elle, malgré l'expression désabusée que revêtait la physionomie du jeune homme, je le trouve. Evidemment, la souplesse manque toujours, mais, je vous assure, on s'en aperçoit aussi peu que possible. Vous avez une aisance de mouvements étonnante chez...

— Un monsieur empêtré, n'est-ce pas? dit-il, venant à son secours. En tout cas, madame, vous êtes bonne d'essayer de me le persuader. Mlle Pierrette et Josée sont en bonne santé?

— Excellente, merci; elles sont en courses à Valmont. J'irai les reprendre au train, ce soir. Vraiment, quelle installation princière vous avez ici, Daniel, je conçois qu'elle vous invite à travailler. A propos, et le portrait avance-t-il? On dit que vous le cachez à tous les regards. Pierrette n'en parle plus; sans doute, elle respecte la consigne: rien dire, rien laisser voir; la surprise sera complète.

— Mon Dieu, madame, c'est peut-être excessif de ma part, mais je ne travaille avec fruit qu'en tête à tête avec mon aimable modèle, à l'abri de tout conseil admiratif ou critique, l'inspiration libre; les retouches viendront après, si on les juge nécessaires. A l'heure des derniers coups de pinceau, je serai prêt à changer telle ou telle chose de détails. Mais, ajouta-t-il respectueusement, il est bien entendu, madame, que si exception doit être faite, elle vous concerne. Je suis prêt à satisfaire votre désir dès maintenant.

Daniel esquissait le mouvement de se lever. Mme Nozières mit sa main sur le bras de son hôte.

— Non, non, mon cher enfant; je comprends fort bien vos idées en fait d'art, il n'y a pas de petites choses, tout doit être respecté. Chacun en use à sa manière: caprice, fantaisie, manie même, tous les moyens sont permis. L'important, c'est la réussite et je ne doute pas du résultat final. Je verrai l'œuvre à votre moment. C'est ce grand chevalet là-bas? Laissez-lui son voile, et parlons de vous.

"Vous ne vous ennuyez pas trop, je sais de votre inactivité: vous savez la remplacer par des occupations sédentaires. J'admire cela, Daniel, et je ne suis pas seule. Du reste on vous entoure agréablement. Quel amis charmants que ces Dorsett et comme ils vous paraissent attachés.

"Je suis très heureuse d'avoir fait leur connaissance; les deux jeunes américaines sont charmantes, chacune dans son genre, si simples malgré leur situation de fortune qu'on dit énorme. Le ménage Génor! quel contraste fait ce couple si discordant de physique; la petite femme, si jolie, si amusante, si vive; le mari est peu séduisant, et elle semble, malgré cela, la plus heureuse des créatures. Elle en joue, désinvolte, et il se prête à tous ses caprices.

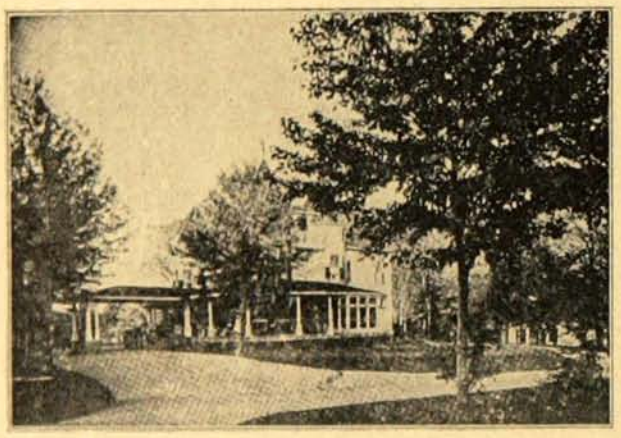
— Les maris du nouveau monde, madame, sont presque tous comme Génor, aux genoux de leur femme, acquiesca M. d'Armyngt; c'est passé dans les mœurs, là-bas, que l'homme doit travailler, prendre toute peine, pour parer l'idole choisie et lui éviter tout souci autre que celui d'élever les enfants qui viennent. Il y a des exceptions, de mauvais ménages, comme ailleurs, mais, en général, l'Américain comprend, de cette façon son rôle de chef de famille.

(*Suite à la page 44*)

CONTES POUR ENFANTS CANADIENS ..... .50
EN VEILLANT ..... .50
AU COIN DU FEU ..... .50
(PORT PAYE)
Par MARJOLAINE

Trois volumes illustrés que les enfants de chez nous aimeront à lire et destinés à enrichir leur bibliothèque.

Adresser mandat ou lettre recommandée à:
"MARJOLAINE", La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est, Montréal



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

CARTIEVILLE, (MONTREAL)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le

Docteur ALBERT PREVOST

Docteur EDGAR LANGLOIS
Médecin-Directeur

Dr Charles LANGLOIS - Dr Jean SAUCIER
Dr Roma AMYOT

Ecole de gardes-malades dirigée par Mlle Charlotte TASSE

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

Téléphone: BYwater 1240 Ecrivez pour prospectus

Aidons les aveugles

Pourquoi cette vieille théorie répandue dans la société depuis malheureusement trop longtemps, que les aveugles sont des charges au public, des gens qui ne peuvent donner aucun rendement de travail, soit intellectuel soit manuel. Pourquoi cette traditionnelle idée fausse répandue partout, que les aveugles ne sont que des sujets de pitié que la famille ou la collectivité doit abriter de leur protectorat d'humiliante charité. La réponse est d'autant plus facile, qu'il n'y a jamais eu d'organisation propice à aider l'aveugle adulte dans le Canada. Mais depuis quelques années, des institutions ont surgi, des âmes sympathiques se sont émues à la position de ces pauvres déshérités du sort, et ont puissamment aidé ces derniers à se caser dans la vie, et à faire d'eux des citoyens qui peuvent bénéficier de la liberté individuelle et à se créer un chez soi, faveur due à tout être humain.

Si vous voulez une preuve à l'appui de ces avancés, une visite à l'Association Canadienne Française des Aveugles Inc. vous donnera une idée juste de ce que peut faire un aveugle dans ces ateliers aménagés pour lui. En effet, 65 hommes souffrant de cécité partielle ou complète forment le personnel actif d'une des plus puissantes industries du Nord, qui, avantageusement pour les aveugles et pour le district, place une usine des plus prospères, dans la ville de Montréal. C'est à eux que la direction de l'Association doit ce plan de travail organisé et fait exclusivement par des aveugles qui ont connu les difficultés d'un début des plus humbles, et qui, grâce à leur énergique et sage direction et à l'appui sympathique de leurs clients, compte aujourd'hui l'organisation la plus puissante pour aider la cécité pour les aveugles adultes, de la province de Québec. Secondons ce mouvement en fournissant aux aveugles notre encouragement à l'oeuvre dont nous devons tous être fiers.

A prix égal, leur marchandise est supérieure à toute autre fabrication compétitionnaire. Examinons chez notre quincaillier ou chez notre épicier, les balais, vadrouilles, brosses, etc., portant l'étiquette "**UNUS,**" examinons bien et faisons-en l'acquisition, afin que, par ce geste, les aveugles ne manquent pas d'emploi dans notre usine du Nord.

L'Association Canadienne Française des Aveugles Inc.
900-2 et 4 rue Beaubien Est,
Tél. CRescent 2500 et 3000.

"Marchands consultez leurs prix avant de donner votre commande à d'autres manufacturiers, qui pour la plupart sont des commerçants juifs ou étrangers. Encourageons les nôtres".

LE COURRIER DU MOIS

Par MARJOLAINE

ENIGME — La grippe a la *main* lourde, mais le printemps est un infaillible guérisseur, et avec de nouvelles forces, combien léger est le travail! — Je réponds à votre point d'interrogation par un simple *Chi lo sa?* J'aime trop l'espérance pour n'en pas conserver... *jusque là*. Mais la vie n'a pas été aussi méchante qu'on le prétend, car, *rien* ne manque matériellement, soyez-en certaine. Cela vous fait plaisir, je sais, et votre sympathique intérêt en sera moins attristé.— Continuons notre union de pensées, mon amie, et ayez confiance; la Providence attend sans doute l'heure propice. L'avenir vous prouvera avec quelle sagesse elle a tout prévu et tout préparé.— Je vous remercie de vos vœux, de votre souvenir quotidien, et je souris à la fidèle petite amie que vous êtes.

PICCIOLA — "Plus rien!" me dites-vous, et dans *vos yeux*, vous que je ne connais pas, je *lis* une effroyable douleur. Vous m'avez accusée, ajoutez vous? Ma pauvre enfant, si vraiment j'ai pu être un petit point clair dans cette obscurité, j'en remercie le bon Dieu. Vous serez obligée de reconnaître plus tard que j'avais raison, et, qu'en *se* ressaisissant, *il* a été moralement héroïque. Vous avez vu que la lutte a été inutile... il en est de même de la révolte... et pourtant, si vous vouliez!

GAETANE — Puisque *cette crainte* vous domine, il serait inutile de songer à renouer le lien rompu. C'est un manque de confiance de votre part, et le doute est le pire ennemi du bonheur. Il me semble, d'après votre lettre, que de ce côté toute entente est impossible dans ces conditions. Puis, lors du conflit, qui avait tort? Y a-t-il eu trop d'indépendance de votre part, trop de despotisme de la sienne? Ici, vous êtes le juge.— Maintenant, d'autre part, si, par votre caractère, le sentiment qui vous trouble aujourd'hui, est susceptible de grandir et de s'*approfondir*, s'il surpasse l'*autre* au point de ne plus voir en celui-ci que l'obligation d'un devoir, il ne serait pas loyal de tromper sciemment qui a foi en vous.— Consultez votre cœur et réfléchissez bien. Il ne faut pas que ces nuages passagers obscurcissent votre route et que le mirage vous fasse tourner le dos au bonheur. Il y a des erreurs qui coûtent cher et qu'aucun regret ne peut *payer*. Ne cherchez pas à retenir l'ombre du passé, mais souriez au présent radieux et ensoleillé. L'appui d'un cœur *fidèle* est un trésor inestimable... il vous gardera de tout regret. Priez bien aussi, ma petite fille, je penserai à vous et j'espère que votre horizon retrouvera son azur.— Je vous remercie pour le prix de deux billets pour notre partie de cartes du 20 avril. Votre geste m'a touchée— Il m'a fait plaisir de savoir que vous êtes une lectrice assidue du courrier et de vous lire. Vous aurez toujours votre place ici où mon sympathique intérêt reste à votre disposition.

JEANNETTE M.— Ne remerciez pas. Il est tout naturel de rendre un léger service.

MYONNE — Le printemps apporte du soleil à profusion, c'est un enchanteur. Dommage qu'il soit si court! Et le temps fuit de même pour vous, à ce que je vois. Lorsque vous retardez, ma petite fille, je comprends qu'il y a un obstacle *insurmontable*,et... j'attends.— Les forces ne se reconstituent pas aussi facilement qu'elles se perdent et le cœur n'obéit pas toujours à la volonté et à l'énergie, lorsqu'il est trop meurtri.— Oui, c'est bien moi, et alors je vous attends puisque vous le promettez. A bientôt, donc, Myonne.

NINETTE — C'est bon d'*écouter* une aussi joyeuse causerie que la vôtre et votre lettre m'a intéressée, n'en doutez pas. Vos *vieux* souvenirs sont pleins de gaieté et le récit de la scène d'*antan* constituait un fort joli tableau. Voyez quelles douces choses la vie a en réserve pour vous, et vous êtes surprise de *gagner* des places! — Dites, petite amie, ne trouvez-vous très *bon* d'être *nomade* dans de telles conditions? Ce doit être un enchantement pour les yeux et une richesse pour l'esprit. Heureux mortel! — Si tout le monde était égoïste à votre façon, la terre redeviendrait un Paradis terrestre; qui s'en plaindrait? Renouvelez-moi ce plaisir, Ninette, et soyez assurée que vous restez toujours ma petite amie.

LUCETTE — Votre joli billet s'ajoute à mes joies pascales. Je *savais* bien que vous n'oublliez pas, mais il m'a fait plaisir de le lire.— J'espère que mai vous sera généreux et qu'il achèvera votre guérison. Le soleil est un remède merveilleux pour le corps, comme l'espérance pour le cœur. Qu'il vous entoure de ses chauds rayons et vous donne autant de bonheur que vous m'en souhaitez. Merci, ma petite amie, et revenez-moi.

MARGUERITE — C'est une petite pince spéciale que vous trouverez dans les pharmacies bien assorties ou dans les rayons d'articles de toilette des grands magasins, et qui sert à enlever les poils folets. On dit que c'est le *remède* le plus rapide, mais aussi qu'il est douloureux. Après l'opération, des applications locales d'alcool camphré pour brûler la racine et suivies d'un bon massage au cold cream sont très efficaces.— Je suis sensible à ce que vous me dites d'aimable du courrier et donnez-moi encore le plaisir de vous être utile.

CASTEL AU VENT — Cette distance, qui semble vous faire peur, elle n'existe pas pour l'union des pensées, et les nôtres ne sont-elles pas unies maintenant? Ne vous enfoncez pas dans de sombres craintes. Il fait noir, dites-vous, vous êtes seule? Ma petite amie, le bon Dieu vous offre cependant son éternelle lumière et son secours. Remontez le courant, allez vers la Source vive qui ne tarit jamais, ouvrez votre cœur à l'espérance; le *soleil* vous réchauffera et plus *aucun* vent froid ne glacera le *réconfort* tant désiré.— Quelque étrange que cela puisse vous paraître, je reste près de vous, frêle Castel. Appuyez-vous sur moi, donnez-moi votre main et ne craignez plus. La tourmente n'est pas passée de ce fait, mais nous sommes deux et deux courages valent plus qu'un. Dites-moi que vous voulez.

FIDELINE — Je crois que le plus grand malheur qui puisse atteindre un enfant, c'est de perdre sa mère. L'épreuve est peut-être la plus dure à traverser. L'enfant est bien faible pour cheminer seul sur le chemin de la vie, mais le secours ne manque jamais à qui sait le demander, et Dieu ne refuse jamais la prière des orphelins. Il vous a conduite à bon port; de même Il vous donnera la santé nécessaire et vous gardera la tendre protection qui vous entoure de sa sollicitude.— Je vous souhaite un prompt rétablissement et de réussir à chasser la névralgie; j'ai l'expérience de sa *cruauté*! — Je vous ai expédié "Gerbes d'Automne" hier. Il est peut être rendu à destination; Je souhaite qu'il vous plaise. Merci.— Au revoir, Fidéline, moi aussi je vous aime bien.

DIANE LA CHASSERESSE — Le bonheur tel qu'on le cherche généralement, n'existe pas. On se fait une fausse idée de ce grand *explorateur*, le plus grand nomade du monde. On se jette à corps perdu dans la mêlée pour saisir l'ombre sans cesse fuyante. Et pendant ce temps là, le *vrai* bonheur, simple et discret, est méconnu, repoussé et dédaigné. Pour le connaître, il faut tout simplement pratiquer la charité du cœur, et accomplir généreusement son devoir. Le bonheur terrestre ainsi compris serait moins fragile, moins rare et plus durable. Il est peut-être plus difficile de *le* peindre, car *il* ne s'extériorise que très peu et on ne peut toujours en saisir les multiples et fines nuances.— Cherchez-le plus attentivement, avec plus de confiance et tout près de vous. Il aime les toutes petites choses; se pencher sur elles nous le fait souvent découvrir. Voulez-vous en faire l'essai?

DAGOBERT — C'est vous qui devrez décider. Vous faites bien de consulter, cela aide à se mieux comprendre, mais n'obéissez pas à une influence. Une chose aussi grave ne se décide pas sans longues réflexions; il est impossible de ne pas avoir d'hésitations, de pénibles luttes, mais je crois qu'il vaut mieux pour vous de ne rien précipiter et de ne pas vous tourmenter. L'incertitude complique les choses. Vous êtes sérieux et sage, vous êtes donc prudent, et je ne vois pas qu'il serait malsain d'aimer la vie que le bon Dieu vous donne et de la vivre telle qu'Il le veut. D'après votre lettre, je vous crois à votre place *ainsi*, et la crainte que vous éprouvez n'est que passagère. Il y a encore des cœurs fidèles, des cœurs sincères, vous en aurez la preuve, Dagobert, et votre confiance renaîtra.— J'espère que ces quelques lignes répondront à votre attente, et si je puis vous être utile quelque autre jour, je le ferai avec plaisir.

UNE — Cette place, je vous la donne. Vous serez là dans l'ombre mystérieuse où se rencontreront nos pensées, et la vôtre, je la garde. Elle est devenue mon *bien moral* — quel absolutisme! — et je suis fidèle gardienne.— Merci pour le généreux envoi... il me rappelle celui de l'an dernier; seulement, cette fois je vous sens plus près. Maintenant que l'entente est conclue entre nous, j'*écoute* votre pensée.

PETITE BENOITONNE — Au moins, je *sais*; cela vaut mieux que l'incertitude et vous avoir lue m'a rassurée. Je comprends vos raisons, ma petite amie, et je vous remercie de l'effort que vous avez fait. Le printemps vous sera sans doute favorable. La lumière et la chaleur donnent du courage, elles font les jours meilleurs et l'horizon plus clair. — Je vous garde votre place. Vous y serez toujours la bienvenue et nous y causerons toujours amicalement. Je vous souhaite toutes les joies de mai.

MINERVE — Vous m'avez manqué, petite fille, et j'ai bien pensé que vous receviez la visite de la grippe à votre tour. J'avais hâte de savoir. Votre lettre m'a rassurée et j'espère que le mieux se continuera.— La mort laisse de vifs souvenirs qui ne s'apaisent que très lentement, à mesure que la résignation console nos regrets.— C'est dommage que vos projets aient été dérangés; cette occasion ne se représentera peut-être plus, du moins pas dans les mêmes conditions, mais il y a eu compensation par les autres jours, n'est-ce-pas? Il en sera comme vous le désirez, petite Minerve, et vous restez la bonne amie toujours attendue.—

SCEPTIQUE — Quelle mauvaise nouvelle! Vos forces ont trahi votre courage, mon amie, et quelle résistance opposer à la maladie? Laissez de côté toute préoccupation; ne songez qu'à vous guérir, car l'inquiétude "pèse lourd" pour nous, et ne vous hâtez pas, une rechute serait pire.— J'aurai une pensée particulière pour vous, Sceptique, et j'espère que vous serez bientôt rétablie. Mon amitié.

COEUR AIMANT — Vaut mieux tard que jamais, et je sais que vous êtes indulgente à la bonne volonté aux prises avec les obligations du métier. Le choix est fait; ce succès vous encourage, je n'en doute pas à travailler davantage et vous ne sauriez croire combien cela me fait plaisir.— J'ai fait votre message.— Vos souhaits pascals m'ont touchée. J'en désire ardemment la plénitude, car ils ne peuvent être meilleurs. Merci.— J'ai pris note du changement d'adresse. Quand vous me lirez, votre déplacement sera chose faite. Oh! le *terrible* bouleversement de ces jours! Je vous souhaite des forces et du courage.— La *faveur* demandée est accordée et je vous laisse une pensée d'amitié.

BRUNE-MOUCHE — J'avais pensé la chose possible comme si je n'avais pas su que nos désirs n'atteignent presque jamais la réalité. J'ai beaucoup regretté, mais j'ai compris.— Je vous remercie de votre généreuse "part" et j'ai adressé selon votre désir.— Cette place était bien la vôtre, vous qui saviez profiter de ses avantages. Quelle belle source de courage que la lumière de l'âme! — Je souhaite un prompt rétablissement à la petite sœur et je laisse une part d'amitié à chacune de vous.

YVONNE — C'est une grande épreuve pour votre cœur de maman et le bon Dieu vous demande un grand sacrifice. Mais combien Il vous le paiera en consolation! Les bras maternels sont de si faibles remparts pour protéger les enfants aux heures de luttes, que de savoir le vôtre en possession de l'éternelle sécurité ne peut que vous donner du courage. Vous avez raison, "Dieu voit plus loin que nous".— Je sympathise à votre douleur, bien qu'impuissante à la consoler, et je suis assurée que votre petite comblera le vide qui déchire votre cœur.— Merci pour le pieux souvenir quotidien que je vous rends de même. Mon amitié vous souhaite du courage et vous attend bientôt.

MME ANNETTE C. F.— Je vous mets un mot ici, en attendant *mieux*, et je vous dis tout de suite avec quel plaisir je vous ai lue. Merci... Ces deux syllabes renferment tout ce que je voudrais vous dire, et vous me comprenez, je sais.— Le changement d'adresse est fait; vous recevez régulièrement? — C'est charmant voyager, connaître du pays, vivre quelque temps en face d'un horizon nouveau, au milieu d'une population différente, de s'éloigner de la *fournaise ardente* d'une vie intense et de jouir de quelques semaines de détente. Mais, rien de tout cela ne vaut le doux "Home, sweet home", et je vous comprends.— J'attends moi aussi le "prochain voyage"... vous me direz si c'est bien cela? — Si "le petit coup d'épaule" est nécessaire, je le donnerai soyez-en assurée, mais j'en doute.

HELENE — J'ai *compris* votre silence, et durant ce temps, ma pensée a été plus intimement liée à la vôtre que jamais. J'aurais voulu vous le prouver de façon *tangible*, mais vous savez ce que valent nos projets entre les mains du temps. On dirait qu'il s'en moque! — Partout et pour tous, la mort reste une douloureuse séparation, et, devant les berceaux vides, le cœur des mères ressemblent au "Vase brisé" de Sully Prud'homme:

N'y touchez pas, il est brisé!

Et pour si invisible qu'elle soit, la blessure n'en reste pas moins ouverte. J'espère que nous vous retrouverons bientôt *chez vous*. Je demanderai pour vous les forces nécessaires, le reste ne m'inquiète pas, votre plume court si légère! — Au revoir, mon amie, et merci. Il n'y a pas de meilleur tonique qu'une *veillée* comme celle-là.

PETIT RAYON D'ESPOIR — Pourquoi cette chose injuste, vous demandez-vous? C'est que ces *torts* creusent une si profonde tranchée autour d'*eux*, qu'ils sont inévitablement éclaboussés. Ce sont de pauvres victimes de tristes préjugés, dirait-on. Peut-être. Mais il y a une frontière sociale qu'une jeune fille ne peut franchir sans être éclaboussée à son tour. Il faut donc vous ressaisir, ma petite fille; il en est encore temps, et cette souffrance qui vous inquiète, s'apaisera, n'en doutez pas. Soyez généreuse et dites-vous bien qu'il y avait là un *formidable* danger. Après le mariage, il *leur* semble souvent qu'il n'y ait plus lieu de veiller sur ces défauts qui se *réveillent* plus tenaces que jamais, et le bonheur croûle lamentablement... il ne faut pas oublier qu'alors vous n'êtes plus seule en jeu, n'est-ce-pas? Evitez toute occasion de rencontre; doucement, avec tact, éloignez-vous. Il comprendra tout de suite, et vous êtes trop jeunes tous les deux pour en souffrir sans retour. L'avenir ni de l'un ni de l'autre n'en sera brisé et vous aurez chacun votre part de bonheur... quand même. Est-ce bien compris? — Vous n'aviez pas raison d'hésiter, Petit rayon, que pouviez-vous désirer de mieux? — Je vous lirai toujours avec plaisir et j'espère que mes lignes vous seront réconfortantes. Je vous souhaite du bonheur.

ANDREANNE — Vous avoir oubliée? Non, ma petite amie, l'oubli m'est inconnu, et je me rappelle très bien. Je me suis souvent arrêtée en pensée au coin désert où, parce que nous y avions causé de choses tristes, j'avais le vif désir de vous retrouver. Oh! non, ce n'est pas vous plaindre que de venir ainsi à moi quand l'épreuve vous brise. N'est-ce-pas alors que le cœur éprouve le besoin de s'appuyer sur une sympathie sincèrement fidèle? Et je voudrais tant, ma petite amie, que la vie vous soit bonne... un peu! Ayons confiance, Andréanne. L'épreuve n'a qu'un temps. Un bon matin le soleil se lève rayonnant et il y a une grande lumière tout autour de soi. Et ne sera-ce pas ainsi quand vous serez guérie? Je vous attends donc *alors*, comme tous ceux qui vous aiment et qui se réjouiront avec vous. D'ici là, je penserai à vous tous les jours et je vous nommerai à la sainte Vierge.— L'article est bien, mais il est bien personnel et, pour ce, il n'entre pas dans le cadre de ceux que nous publions. Je le regrette; j'aurais aimé vous faire plaisir. D'un autre côté, je suis sûre que, plus tard, vous préférerez avoir gardé pour vous ce cri de votre âme désemparée. Il y a des choses que l'on veut à soi seul.— Je vous souhaite tous les succès, surtout d'être une infatigable semeuse de *bonté* et d'aider ainsi à devenir meilleur. Au revoir et bon courage.

ALFRED BRUNET — Merci pour l'aimable pensée et le bon souvenir. Les heures agréables sont toujours trop courtes!

ESPERANCE — J'aurais tant aimé! Votre désir était si bien le mien! Mais j'ai compris que des obligations vous réclamaient... avant tout, et j'ai goûté pleinement la joie de vous lire. Je vous remercie, ma petite amie. Mon amitié vous réitère les vœux de bonheur qu'elle a formés pour vous. Je vous garde votre place et vous attends.

JEUNE AMIE— Comme parfois de *petits* mots engendrent de *grandes* polémiques! Seulement, cette fois, les adversaires ne sont pas d'égale force, ah! non! Cela gâte votre plaisir, je m'en doute, et vous fait regretter la fine plume qui fit les délices de *tous*. Mais tout de même, il faut tenir compte de l'intention qui semble être droite, prise en bloc... la faiblesse est surtout dans les détails, ne pensez-vous pas? — De la misère? Non, mais on a oublié cette délicatesse.— J'ai suivi les péripéties de votre voyage en *voyant* la grande déception qui vous attendait. C'était peut-être aussi la fièvre de l'attente qui vous causait *ce* désappointement et qui a provoqué le *choc*. Nous subissons parfois de vraies épreuves avec plus de courage. Mais l'occasion se représentera de nouveau, et j'espère que cette fois rien ne gâtera votre plaisir. Oui, j'étais là, mais plus loin. Vous avez certainement passé près de moi.— Je fais votre message et vous remercie de votre gentillesse dont je suis touchée.— Je vous envoie une pensée d'amitié.

MUGUETTE — Pour votre première question, c'est en effet la personne mentionnée. Quant à la seconde, cet article a paru en mars 1931. Le nom de famille est bien le même mais ce sont deux personnes différentes. Consultez ce numéro (page 7), la légende de la photographie vous renseignera. Il me fera toujours plaisir de vous être utile.

MIMOSA — Oui, je savais, et depuis longtemps votre nom s'*unit* à celui de *notre* petite amie, le soir, à l'heure du souvenir pieux. En vous lisant, il me semble que je vous *reconnais*. Nous ne sommes pas étrangères, comme vous voyez, et rassurez-vous, vous ne me dérangez jamais. Je vous fais une *grande* place chez nous, et je vous donne la part d'amitié qui vous mettra à l'aise en vous assurant que vous êtes comprise.— Vous subissez une rude épreuve et combien sont angoissantes ces ombres menaçantes qui flottent sans cesse autour de vous! Mais, dites petite fille, puisque le bon Dieu a rendu nulles les tristes prédictions de la science, ne croyez-vous pas que sa bonté continuera à veiller sur vous et à vous protéger? Ayez confiance, Mimosa, et ne vous attristez pas. Les peines morales usent vite les forces physiques et vous devez ménager les vôtres. D'ailleurs, j'ai foi en votre courage; votre vaillance en face d'une telle révélation me rassure. Quand votre cœur sera trop lourd ou que des idées noires feront les jours sombres, venez au Courrier, apportez-moi votre peine. Cela vous soulagera et rendra moins difficile l'effort qu'il vous faut faire pour dissimuler vos craintes aux vôtres. A bientôt, n'est-ce-pas, Mimosa? Ne craignez jamais d'être importune.

RACHEL — Ces compliments ne sont que justes et il me semble que, quoi qu'on dise, il n'y aurait pas d'exagération. Vous avez le droit d'en être fière. La joie de votre maman et la vôtre, sont de celles que je voudrais ne jamais voir finir pour que sa douceur tempère vos regrets.— La pensée touchante du jour des Mères est l'expression la mieux trouvée de l'amour filial. C'est l'hommage du respect, de la tendresse et de la reconnaissance en une journée d'une inoubliable fête de famille. — Le premier *pas* était le plus difficile; espérons que l'autre en perspective automnale se fera sans aucun ennui. Je vous le souhaite avec mille bonnes choses pour votre santé.— Oui, et vous savez quel tyran est la maladie! — Ma santé est bonne... merci. Je pense toujours à vous, amie Rachel, et dans mes prières je nomme ceux que vous aimez.

AMITIE AMOUREUSE — L'intérêt est en effet aujourd'hui un grand maître. Il est devenu une puissance à laquelle on semble ne rien refuser parce qu'avec lui la lutte est dangereuse. C'est vrai. Mais il y a encore de belles et nombreuses exceptions. Il y a encore des cœurs généreux, des cœurs droits et loyaux qui méritent notre confiance, qui savent *donner* sans exiger de retour, parce que la joie des autres est la leur. Tant qu'à l'union des âmes, si elle est devenue plus rare, c'est que l'intensité de la vie en brûle tous les liens. Cependant, l'emprise n'est pas générale, croyez-le, et il faut chasser le pessimisme qui fait voir en noir.— Oui, les bons livres sont nos meilleurs amis et je vous félicite du choix judicieux de vos lectures. Non, je n'ai pas lu "Les âmes d'aujourd'hui"... mais en revanche, j'ai entendu le Père Guitton. Entre les *deux*, il y a une énorme différence. Le premier soulève, entraîne et emporte tout en haut. Il nous arrache aux laideurs de la terre en nous baignant de beauté divine. L'autre, avec précision et clarté, illumine la vie d'une lumière si pure, qu'il semble impossible de manquer la route. Comment choisir? — Votre causerie est toujours intéressante, mon amie, et je vous la toujours avec plaisir. C'est vous dire que vous êtes la bienvenue.

SILENCIEUSE — Aux heures heureuses, le cœur éprouve rarement — pour ne pas dire jamais — le besoin d'une sympathie comprenante. Son bonheur lui suffit. Mais que l'orage gronde ou éclate, sa vaillance vacille et, désemparé par la tourmente, il cherche instinctivement l'appui de sa faiblesse. C'est le geste légitime et naturel. Et c'est notre mission à *nous*, d'encourager, de soutenir et de consoler, si possible, celles qui viennent à nous aux jours de l'épreuve. Ce qu'il nous est bon alors de lire les *mots* qui assurent que nous avons pu faire du bien aux isolées, aux affligées! — Votre deuxième épreuve a renouvelé votre douleur et la blessure guérit plus lentement. Mais votre courage n'a pas failli, mon amie, et si votre route s'est assombrie, au fond de votre cœur la petite étoile de l'espérance n'a pas cessé de briller. Oh! qu'elle sera douce la réunion de l'éternel chez-nous! — Les détails que vous me donnez m'intéressent beaucoup. Ces distractions vous sont salutaires. Je vous souhaite le meilleur succès et toutes les joies intimes qu'il procure.— Vous trouvez votre lettre longue? Moi, pas. La lecture m'en a été bonne et rien ne me ferait plus grand plaisir que de recommencer bientôt.— Je vous expédie les volumes demandés; ma mémoire est fidèle... même aux adresses. Je vous remercie.— Vos dernières lignes m'ont touchée: c'est ma vieille amitié qui vous le dit. Bon courage, mon amie. Je vous attends toujours.

(*Suite*à *la page 44*)

NOTRE PARTIE DE CARTES

Le 20 avril dernier, en la salle des Artisans, sous la présidence de Monsieur et Madame Jean Bruchesi, a eu lieu la partie de cartes organisée par les Courrièristes de LA REVUE MODERNE *au bénéfice de la "Crèche Saint-Janvier" et de "l'Aide à la femme".*

Une assistance nombreuse a témoigné son sympathique encouragement et assuré le succès de la soirée.

Nous adressons nos sincères remerciements à tous ceux qui y ont contribué soit par leur présence, par le don de fort jolis prix, par leur concours musical, leur travail d'organisation ou leur généreuse souscription. Tout en s'amusant, leur geste a été le geste généreux et bienfaisant qui se fait distributeur de joie.

LE CŒUR CHEMINE

(*Suite de la page 42*)

Daniel aiguillait ainsi, sans s'en douter, la conversation sur la voie désirée.

Adroite, la mère de Pierrette ne découvrit pas encore ses batteries. Elle voulait amener la chose tout doucement, redoutant, d'instinct, que Daniel se refusât, de prime abord, à prendre la moindre responsabilité en ce qui regardait le mariage de son amie d'enfance.

Elle le savait sérieux, délicat, et tellement connaisseur du caractère décidé et indépendant de celle qu'il faudrait influencer.

Elle continuait l'exposé de ses impressions sur la famille Dorsett.

— Et miss Gerty ? quel amour de jeune fille; un peu sphinx, pas du tout le genre américain, plutôt créole dans l'allure, l'expression, la brune chevelure; mais le contraste du teint blanc et des yeux clairs fait un ensemble de type qui n'appartient à aucune nationalité précise. Si j'étais homme, j'aimerais à déchiffrer cette énigme. Entre nous, Daniel, avouez que vous avez dû en être amoureux, lors de votre séjour à New York. L'histoire raconte que vous l'avez sauvée des flots.

— Un sauvetage sans aucune péripétie méritoire, madame; un repêchage, tout au plus. Mon cœur n'en a battu ni plus ni moins vite après qu'avant. Et c'est heureux pour le pauvre estropié que je suis devenu, que ce cœur ait été "au ralenti" à son égard. Quelle sorte d'existence j'aurais à offrir, maintenant, à cette jolie milliardaire!

— O mon Dieu, cher enfant, on ne sait jamais ce qui bat dans le cœur des femmes. Ne soyez ni plus amer ni plus craintif qu'il ne faut. En ce monde, tout peut arriver: si cette belle étrangère, qui ne ressemble à personne, vous avait remarqué et aimé, vous aviez là une occasion unique d'être assuré qu'on vous épousait pour vous-même, tel que vous êtes.

Daniel se mit à rire si franchement que Mme Nozières, d'abord interloquée, ne put s'empêcher de sourire aussi.

— Allons, reprit-elle, je vois avec plaisir que c'est bien vrai que vous n'avez jamais été occupé par cette délicieuse Gerty. C'est très surprenant; je le craignais un peu, je l'avoue; tout est au mieux. Votre ami, ce bon Mr. Jasper, avait dû penser à vous pour sa sœur, il vous aime comme un frère. C'est touchant de l'entendre à votre sujet. Quel cœur il parait avoir, cet homme jeune, en train, et, en affaires, paraît-il, si entendu, apte, sérieux, qu'il en remontrerait à des hommes d'âge. En voilà un qui ferait le bonheur d'une femme, conclut habilement Mme Nozières avec un soupir.

M. d'Armyngt eut une lueur de surprise. Vaguement inquiet de ce qui allait suivre, ses mains se crispèrent nerveusement sur les bras de son fauteuil. Impertubrable, au cœur de son sujet, la mère de Pierrette poursuivait:

— Il a tout pour lui, ce garçon-là; quel cadeau à offrir à une famille! Sa joyeuse nature déride les plus impassibles, secoue les plus indifférents. Il n'y a qu'une voix pour le louanger. Toutes mes petites voisines sont toquées de lui. Oh! je sais bien que le chiffre de ses dollars, comme on dit là-bas, allume surtout les cervelles pratiques de nos modernes, mais c'est égal, même sans cela, ce grand garçon obtient un succès... mérité.

— Il faut le marier, madame, puisque mon ami a l'honneur d'avoir votre sympathie.

— Oh! je ne demande que cela; mais, moi, j'ai la bouche cousue; Mr. Dorsett est épris de Pierrette, et c'est Pierrette seule qui doit l'encourager. Il est timide en face d'elle, comme un écolier. Mon propre désir ne suffirait pas à lui délier la langue, tant que l'espoir d'être accepté ne viendra pas de ma fille.

La foudre, tombant aux pieds de Daniel, l'aurait moins révolutionné que ces dernières paroles.

Jasper épris! ouï, il savait cela. Epris, autant du moins que ce cœur excellent, très fou, mais très léger, en somme, en fait de sentiment profond, pouvait ressentir.

Tant qu'il se taisait, c'est que la situation à l'égard de Pierrette, comme soupirant, lui semblait avoir peu de chance d'aboutir.

Toujours enflammé, ne le cachant pas, mais également toujours incertain d'un succès possible... M. d'Armyngt, ressaisi au contact de ces réflexions rapides, se fit impénétrable à son interlocutrice, quant à l'effet produit sur lui par des révélations qu'elle supposait sensationnelles.

Très grave, il la laissa continuer sans témoigner d'étonnement, sans exprimer d'opinion personnelle.

Cela ne faisait pas du tout l'affaire de Mme Nozières; quoi! il se montrait indifférent à la possibilité de cette union!

Elle reprit:

— Vous n'avez l'air ni surpris ni bien emballé, Daniel; cela m'étonne de votre part. C'est pourtant l'occasion, pour vous, de rendre à votre ami l'immense service (dont je vous serai reconnaissante) de l'aider à réaliser son rêve. Et l'affectueux intérêt que vous portez à Pierrette devrait également exciter votre désir d'être, vous le pouvez, l'utile et habile artisan de ce que je crois son bonheur.

M. d'Armyngt, toujours en apparence très calme et maître de lui, malgré sa tempête intérieure, devinait facilement, à présent, le but intéressé de la visite actuelle.

Mme Nozières le choisissait comme intermédiaire, mieux que cela même, comme conseil pour sa fille. A lui ? dont le cœur l'amour, l'être tout entier, appartenaient à Pierrette, elle venait demander de s'entremettre, la jeter dans les bras d'un autre; il rêvait! c'était un monstrueux cauchemar dont il allait s'éveiller.

Il ne put s'empêcher d'interroger:

— Est-ce que c'est Jasper qui désire que je parle pour lui ,madame ?

Mme Nozières leva les sourcils:

— Mais non, voyons, Daniel, je viens de vous dire qu'il ne s'avancera qu'encouragé par Pierrette.

— Alors, madame, une seule chose me semble à faire: interrogez Mlle Nozières, assurez-vous de son opinion sur Mr Dorsett en lui laissant entendre qu'elle n'a qu'un mot à dire pour réaliser le beau mariage d'amour. A mon tour de vous faire respectueusement observer que ce sera non seulement votre devoir de mère de manœuvrer ainsi, mais aussi le plus sûr moyen de contenter votre désir.

Prise à son propre piège, l'orgueilleuse châtelaine resta un instant suffoquée. Un brin d'ironie fleurissait les paroles du jeune homme, elle le sentit, mais ne voulut pas en approfondir la leçon cachée. Elle aurait le dernier mot, malgré lui. Il fallait arriver à la solution de ce mariage, et Daniel était le seul atout de son jeu. Alors, d'un ton de confidence:

— Mon cher ami, nous sommes liés depuis trop longtemps pour que je fasse mystère avec vous des rapports bien peu confiants de Pierrette avec moi. Oh! je ne l'accuse pas, la chère petite, ses intentions et même sa conduite, à mon égard, sont irréprochables. Mais vous connaissez son genre, son caractère, sa nature. Je ne vous apprends rien en disant qu'il n'y a nulle affinité d'elle à moi.

"La faute en est d'abord au siècle présent: la jeunesse actuelle, incompréhensible pour ses précédentes, met entre notre génération et la leur, un abîme.

"Vous riez, Daniel; il n'y a pas de quoi, mon ami, car, vivant à côté l'une de l'autre, ma fille et moi nous nous trouvons aux antipodes. C'est vous dire, finalement, que je me garderai bien, pour obtenir la réussite du mariage dont il s'agit, de le présenter à Pierrette comme désirable, pour elle, pour moi, pour nous tous. Il suffit que je lui dise blanc, pour qu'elle voie noir.

"C'est pourquoi je n'ai confiance qu'en votre intervention adroite, mon bien cher enfant; si quelqu'un peut être écouté d'elle, c'est vous. Il lui paraîtra naturel que vous la poussiez à s'unir à votre meilleur ami, qui l'adore, dont vous connaissez mieux que personne la situation, les qualités sérieuses, tout ce qui, enfin, devrait la séduire.

"Je compte donc absolument sur votre médiation intelligente, amicale. Ceci avant mon bal si possible, car ils auront là l'occasion de se dire le mot définitif.

"Sur ce, je vous abandonne à vos réflexions, très heureuse de m'être déchargée sur votre sagacité, de ce que je ne puis faire moi-même. Vous avez bien compris, n'est-ce pas, cette impossibilité ?

Convaincue de sa puissance de persuasion, Mme Nozières se leva, serra affectueusement la main inerte de cet allié forcé, sans voix, sans pensée.

Il entendit, comme en rêve, la descente de l'ascenseur, sa remontée, le démarrage de l'auto et son halètement décroissant, puis un lourd silence le noya, le perdit tout entier dans sa tombe d'isolement où il lui sembla qu'une main invisible venait de visser un couvercle de plomb.

***

Ce moment de dépresson chez Daniel dura peu; il eut le temps de se reprendre après réflexion. En somme, aucune promesse ne le liait. Mme Nozières prenant pour accordé qu'il influencerait Pierrette, du moment qu'elle le lui demandait, n'avait pas attendu sa réponse. Il restait libre de laisser aller les événements en dehors de lui, et demeurait comme avant, avec l'espoir qu'ils n'aboutiraient pas. Les circonstances parurent d'abord le servir: nulle occasion ne se présentait d'un tête-à-tête avec sa petite amie avant le bal.

Toute la semaine précédente, fort occupée, Pierrette n'avait pas un instant à consacrer à leurs séances journalières. Elle s'en excusa même, par un billet à son peintre, lui disant ses regrets et son impossibilité:

"Ne vous ennuyez pas trop de moi, écrivait-elle, et attendons le calme pour nous revoir. Je vous griffonne ceci en haut d'une échelle, sous un lustre que je fleuris. Maman s'indigne que je fasse cela moi-même, elle a les gens voulus pour l'ornementation. Mais vous savez si j'aime l'originalité en tout. Or, nos décorateurs attitrés ne font que du banal. Je passe après eux, et mets la note d'art. Notre maison, ainsi parée, ressemble au palais de Flore; murs et plafonds ne sont qu'un bouquet. La nuit chaude permettra d'aérer suffisamment pour éviter la fâcheuse asphyxie des arômes. Je vous conterai toutes les visions jolies qui hantent mon cerveau dans ce parfum grisant de fleurs et de feuillage. Je suis fée fée très puissante; autour de moi, il n'y a que de la joie. Daniel, mon ami je voudrais vous en infuser tant et tant de ce trop-plein de joie, que vous conserviez toujours aux lèvres votre grave sourire satisfait, que j'aime tant".

Oui, Pierrette s'amusait franchement de la résurrection du vieux et poétique logis tiré de sa torpeur habituelle, mais l'idée de l'isolement de son cher camarade lui gâtait son plaisir, et sa pensée allait sans cesse près de lui. Enfin, la veille du bal, elle put courir à la Saulnaie, au grand soulagement de sa mère, qui voyait déjà l'occasion perdue pour Daniel d'interviewer sa fille, au sujet de Jasper.

Mais elle faillit jouer de malheur; M. d'Armyngt n'était pas seul quand Mlle Nozières se présenta chez lui.

La famille Dorsett au complet venait de débarquer. Ce furent des exclamations joyeuses à la vue de la jeune fille que personne n'attendait.

Le Courrier du Mois

(*Suite de la page 43*)

JEANNE GUY — En effet, la chose est impossible. On ne sacrifie pas son devoir au plaisir, si agréable soit-il. Mais le sacrifice n'en est pas moindre, même quand il est fait généreusement. J'espère que vous aurez tout le succès attendu.— Je ne pourrai prendre part à la réunion. Mais ma pensée sera au milieu de vous ce jour-là, et nous en *parlerons;* j'ai bien hâte. Et dire qu'il y en a qui ne veulent pas croire aux compensations! — Le printemps fait le maussade de ce temps-ci... le soleil boude... qu'importe, le renouveau triomphera quand même.— Dites un mot pour moi au petit ami; je vous laisse mes voeux de santé pour chacun de vous et *double* part d'amitiés.

SCEPTIQUE — Ce n'est pas votre fidélité qui est en défaut. Vous ne faites que subir l'autorité de maître du Temps qui tient tête à notre siècle de vitesse. Et pour ce, il faut vivre à la course, toujours déçus dans nos projets, toujours à court de loisirs. Oui, c'est la *lutte*, mais combien tourmentée quand la tranquillité serait infiniment bonne! — J'aime beaucoup votre pensée. C'est une définition juste et complète. Elle explique, en ne l'effleurant que délicatement, un sentiment qui garde son mystère.— Je vois le bouleversement et je sais ce qu'il va coûter de fatigues. Ne vous inquiétez pas, je comprends la situation.— Je remercie votre petite amie de son gentil bonjour; le mien en retour et, pour vous, une pensée d'amitié.

ESMERALDA — Je savais que vous aimeriez cette soirée et tout le plaisir a été pour moi. Et je reste toujours en dette, mon amie, je ne l'oublie pas.— Je vous remercie pour l'envoi. Il y a retard, mais je garde avec l'espoir de m'en servir bientôt.— La crise roule une vague de tristesse sur le monde; elle est oppressante et pleine de menaces. On a le cœur serré en face de tant de malheurs impossibles à soulager, et notre sort nous semble le *meilleur*. Je prends note de votre demande; si possible, je le ferai de tout mon cœur.— L'aube des vacances se lève... Je devine votre hâte de renouveler vos forces.— Merci du double souvenir. Retour d'amitiés.

GEMME — Qu'importe l'installation pour votre amitié et votre... plume. Vous m'avez fait plaisir et regretter deux fois le retard. Nous aurions pu communiquer plus tôt.— Je prends note de votre nouvelle adresse et j'espère que tout s'arrangera à votre gré, sans trop de fatigue.— Je garde votre envoi qui ne sera pas inutile. Au revoir, amie Gemme.

RAYMONDE — Je vous salue, en passant, d'un sourire et d'une pensée affectueuse.

MIRZA — La vie est faite de séparations, a écrit quelqu'un. C'est une vérité que nous ne tardons pas à connaître *par expérience*. Elles ne sont pas toutes d'une égale cruauté, elles ne sont pas toutes aussi douloureuses, aussi pénibles, mais elles blessent toutes. Et qu'y a-t-il de plus triste qu'une place vide! Il est impossible de commander à sa douleur et d'empêcher le déchirement du cœur... le cri de la nature jaillit au premier choc. Mais la douleur est une *école*. Le cœur apprend à s'aguerrir contre la rudesse de ses coups, par le courage. Un courage fait de foi, de confiance et d'espérance qui garde l'âme *sereine* quand le cœur pleure et souffre. C'est du travail, petite amie, un travail qu'on repousse souvent parce qu'il semble que, par lui, le devoir devient austère. Mais je vous connais assez, Mirza, pour savoir que vous en êtes capable. — Je vous aime bien toujours et je me réjouis de tout ce qui vous arrive de bon. La surprise vous a laissé un joyeux souvenir et j'ai trouvé le geste infiniment délicat en cette circonstance.

YANE — La demi-heure était à votre disposition, mais rien! J'ai tout de suite compris que l'imprévu avait été impitoyable et je me suis résignée... à attendre.— Pouvait-on demander plus? Tout a été parfait... d'harmonie, et j'ai apprécié l'encouragement sympathique qu'a rencontré le mouvement.— Non, pas dans le moment. Cependant, je garde tous les envois.— Quand le bon Dieu sème le bonheur à pleines mains sur notre route, quelle ingratitude ce serait de ne pas Le remercier! Vous avez raison, amie Yane, de ne pas l'oublier. Il faut être reconnaissant des bienfaits de Dieu.— Que le printemps mette toute sa clarté dans votre cœur et soit à l'unisson de votre bonheur.

MARJOLAINE

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

La maison la plus considérable au Canada

CAPITAL $100,000.00
ACTIF au 31 décembre 1930 ..... 630,909.90
RESERVE au 31 décembre 1930 ..... 426,732.08

Prospectus envoyé sur demande

Bureau Général. Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant. Tél. HArbour 5874

302 est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

LE CŒUR CHEMINE

Evie s'empara d'elle, l'accablant de questions sur la fête du lendemain, et lui conta qu'ils arrivaient sur un mot de Daniel les invitant courtoisement à accepter son hospitalité.

Ce dernier expliquait son geste:

— Oui, ces dames pourront s'habiller tranquillement ici, c'est plus simple; j'ai voulu leur éviter la double corvée de voyager en toilette et de rentrer à Paris au sortir du bal. Malgré le cent à l'heure de Jasper, la distance reste considérable à franchir. En occupant deux nuits les chambres que je mets à leur disposition, aucune fatigue pour elles; ce à quoi je tenais. Vous sauriez tout cela, si j'avais eu le plaisir de vous voir ces jours derniers. N'êtes-vous pas un peu lasse de tant de travail? Je regrette de ne pas voir Rive-d'Or en paradis terrestre.

— Mais, suggéra Jasper qui ne doutait de rien, profitez donc de l'auto; allez prendre un aperçu tout de suite, avant l'invasion.

— Non, non, mon ami; la visite même d'un intime serait un dérangement pour la maîtresse de maison; vous me narrerez les merveilles après-demain.

Daniel, tout en faisant les honneurs de chez lui aux amis qui l'entouraient, se félicitaient intérieurement de leur présence.

Il n'aurait pas ainsi la tentation de chercher à savoir si les imaginations de Mme Nozières étaient seulement le réflexe de ses propres souhaits. Il chercha à pénétrer les pensées des deux intéressés, dans l'échange de leurs propos.

L'intimité entre eux avait grandi à la suite des réunions dernières à Rive-d'Or, cela se voyait à mille riens.

Chez Dorsett peu de changement; le jeune homme buvait des yeux Pierrette, avec la même extase que toujours. Celle-ci, accoutumée sans doute, n'en paraissait ni plus gênée ni plus satisfaite. Mais ils avaient, l'un avec l'autre, maintenant, un laisser-aller de camaraderie, les faisant plus proches. Gerty, de son côté, les observait, semblant heureuse de les voir si amicalement s'entretenir. Avec le même rire joyeux ils se rapelaient leurs prouesses mutuelles au tennis, et leurs succès d'acteurs. Les yeux caressants de la petite Américaine se reportaient ensuite sur M. d'Armyngt. Daniel en subit l'attirance, et songea soudain à la singulière insinuation de Mme Nozières.

Il examina alors Gerty à la dérobée; elle le sentit et détourna de lui son regard.

Non, certes, jamais, même dans des conditions normales, il n'avait songé à demander sa main. Elle était pour lui une charmante petite fille, parfois troublante, mais pas pour un cœur occupé. Il lui portait un affectueux intérêt, c'était vrai, et vrai également que son absence ne lui faisait aucun vide. La jeune fille lui semblait une de ces plantes étranges d'où jaillit le calice d'une fleur magnifique sans parfum.

Pauvre petite Gerty, précieuse petite orchidée trop mystérieuse et profonde pour exhaler l'amour dévoué qu'elle aurait voulu offrir et n'osait même pas laisser entrevoir.

Rien ne faisait présager à Gerty que Daniel partageât ses sentiments. Il l'avait revue avec plaisir, mais avec la même impassibilité courtoise qu'il apportait là-bas, dans leurs fréquents rapports.

Un obscur instinct l'avertissait qu'entre leurs deux pensées un obstacle inconnu d'elle se dressait. Daniel aimait peut-être et, s'il aimait, ce devait être la belle Française. Cependant, aucun indice. L'amour ne frémissait jamais dans leurs voix; en public, ils se parlaient peu; s'entretenaient ils plus chaudement dans leurs fréquents tête-à-tête? L'amitié semblait suffire à Pierrette.

— Comme vous êtes songeuse, miss Gerty, remarqua Mlle Nozières tournée soudain vers la silencieuse. Est-ce que la perspective de danser, de retrouver votre petite cour, maintenant que vous êtes connue dans le pays, ne vous amuse pas?

La petite Américaine eut un de ses plus jolis sourires.

— Je n'oublierai jamais le temps passé en France, répondit-elle sincère, j'y suis si bien reçue! J'ai l'intention de m'amuser la nuit prochaine, mais moins peut-être que dans ces jolies réunions de la semaine passée; le petit comité me plaît mieux toujours. Je vous étonnerai peut-être en ajoutant que ce dont je garde encore le meilleur souvenir, c'est de nos excursions à quatre. Votre pays est joli, M. d'Armyngt les partageait, ajouta-t-elle gentiment, désirant prouver à leur hôte, d'une façon voilée, que son absence, depuis, faisait un vide pour elle.

Daniel en fut touché. Il remercia la petite étrangère par un regard qui la fit toute rose.

Mlle Nozières intercepta au passage le coup d'œil reconnaissant et la subite flambée. Un sentiment étrange, sorte de jalousie inconsciente, l'envahit. Pour la première fois, elle eut l'impression d'une chose à laquelle son esprit ne s'était jamais arrêté. Cela la crispa une seconde, puis la fit sourire d'elle-même.

Vraiment, à quoi pensait-elle de s'émouvoir du regret exprimé à Daniel par la jeune personne? serait-ce qu'il en avait paru plus touché que cela n'en valait la peine?

Eh bien oui! Mlle Nozières ayant renoncé provisoirement aux études absorbantes, aux préoccupations médicales qui jusqu'alors comptaient seules pour elle, devenait uniquement femme, et très femme. Elle se découvrait soudain une âme différemment exclusive dans un tout autre ordre d'idées. Son affection dévouée, compatissante, pour le cher camarade d'enfance, faisait qu'elle s'attachait à lui de plus en plus, qu'il devenait son bien. Elle aurait dû, lui portant cet intérêt tendrement dévoué, être satisfaite qu'on lui témoignât en dehors d'elle amitié et sympathie. Il y avait si peu d'autres bonheurs dans la vie du cher éprouvé!

Elle se reprocha d'être plutôt attristée que contente, dès l'instant que cette intime jouissance ne provenait pas d'elle, mais vraiment, à bien y réfléchir en conscience, cette petite étrangère n'avait pas les mêmes droits à se considérer l'amie de Daniel. Est-ce qu'elle le connaissait depuis aussi longtemps que Pierrette? Prétendait-elle vouloir partager ou même accaparer l'attention, l'intérêt, l'admiration peut-être dont elle seule, jusqu'ici, usait spécialement?

La supplanter? Lui prendre ce cœur d'homme dont elle était la plus ancienne affection? Peu comunicatif, il est vrai, en fait de sentiments, s'il ne les témoignait pas en paroles, elle se sentait par lui comprise, soutenue, protégée. Si jamais le malheur, la souffrance la touchaient de leurs noires ailes, c'est vers lui qu'elle accourait; et, bien qu'il fût malade, ses bras et surtout son cœur seraient le seul bon refuge. Non! rien à craindre. Un peu de folie jalouse lui brouillait la cervelle. Cette jolie sirène d'outre-mer avait aussi des yeux trop caressants. Quand Daniel ne les verrait plus, ils perdraient pour lui leur prestige.

Pierrette se tourna vers M. d'Armyngt:

— Après le bal, nous nous retrouverons de nouveau. Je viendrai vous consoler du départ de vos amis; la Saulnaie vous paraîtrait déserte.

— Mais pour vous, quelle piètre distraction, ma pauvre enfant. Cela remplacera bien mal tout ce qui fait votre vie depuis un mois. Enfin la question de votre portrait vous intéressera.

— Daniel, je suis seul juge de mes impressions, et certainement vous n'en pouvez comprendre les diversités.

Pierrette se disposait à partir.

Jasper la reconduisait jusqu'à la porte, n'ayant pu lui faire accepter le retour en auto. Pierrette, bien que d'une taille au-dessus de la moyenne, à côté de lui, paraissait petite. M. d'Armyngt les suivait des yeux. La physionomie absorbée de l'Américain l'avait frappé; il répondait aux taquineries de la jeune fille avec moins d'entrain que d'habitude, un peu d'irritation s'y mêlait. Visiblement préoccupé, l'insouciant garçon ne semblait plus le même.

Daniel en eut un peu pitié. Cette pitié n'allait pas cependant jusqu'à vouloir plaider sa cause, c'est pourquoi il était heureux de n'en avoir pas eu l'occasion. Si, par force, il murait son cœur, s'efforçait de fermer sa pensée aux regrets inutiles, son courage n'irait pas, croyait-il, jusqu'à favoriser le dernier écroulement de sa pauvre existence dévastée.

Mlle Nozières quittait la Saulnaie un peu ennuyée. La figure légèrement altérée de Daniel lui laissait une impression désagréable. Il lui avait paru fatigué, son visage plus pâle que de coutume, les paupières cernées de noir. La pénétration du jeune docteur en avait été frappée.

Une idée lui pointa dans l'esprit. Toujours impulsive, Pierrette la mit à exécution.

Arrivant au bout de la cour, elle s'arrêta:

— J'ai oublié de dire quelque chose à M. d'Armyngt, dit-elle à son compagnon; je retourne; au revoir.

Et, le plantant là déconfit, avec un adieu de la main et un sourire, le jeune docteur refit en courant le court trajet, traversa de nouveau le vestibule et rentra doucement dans la pièce du rez-de-chaussée où elle avait laissé le maître du logis.

Il était à la même place, seul ainsi qu'elle l'espérait, lui tournant le dos.

D'un bond, Pierrette fut à ses côtés, afin qu'il ne se relevât point.

— Une revenante, dit-elle gaîment; je ne vous avais pas demandé de vos nouvelles devant vos hôtes, sachant que vous n'aimez pas parler de vos maux en public, mais je vous trouve maigri, Daniel, et je tiens à savoir si vous souffrez. Est-ce le traitement de Paul qui vous éprouve? Je n'aime pas beaucoup que vous l'ayez commencé seul, sans infirmier.

M. d'Armyngt sourit.

— Je n'ai rien commencé du tout, petite amie, il était convenu entre nous que ce fameux traitement resterait à l'état d'attente jusqu'au départ des Dorsett. Je n'y ai pas tellement foi, que je fusse si pressé d'enfreindre vos défenses, cher docteur, je ne me soignerai pas sans aide.

— Oui, c'est préférable; mais alors qu'avez-vous? La chaleur n'est pas excessive. Dormez-vous mal? mangez-vous moins? Pourquoi avoir fondu en huit jours? Ne prenez pas votre physionomie fermée, agacée, monsieur, vilain monsieur; je ne vous veux pas malade; par le soleil, le temps merveilleux qu'il fait, cela est défendu.

— Rassurez-vous, je ne le suis pas. Est-ce pour me dire tout cela que vous êtes rentrée?

— Pour cela et pour autre chose. J'ai semé Mr. Jasper; je l'aime bien, parce qu'il est votre ami, et si bon garçon; mais il est un peu... incrustant!

Une ombre de contentement extrêmement tendre passa sur le visage penché au-dessus de la blonde tête. Pierrette s'était s'était assise sur le pliant, au bord de la chaise longue, et parlait le front baissé.

— Ne pourriez-vous pas le traiter quelquefois un peu sérieusement? Cela le démonte, je vous assure, et je n'aime pas à voir ce joyeux compagnon attristé. En dépit de sa jeunesse, de son caractère envolé, exubérant, rieur, mon cher camarade est sérieux! Il pourrait se vanter d'un tas de choses qui vous le prouveraient. C'est une nature attachante, je l'aime beaucoup, il a tant fait pour moi,le cher garçon.

Pierrette caressait des doigts les plis de sa jupe.

— Je ne sais pas vraiment, Daniel, comment m'y prendre mieux; si j'ai eu plaisir à être avec les Dorsett, auxquels je pensais si peu il y a deux mois, c'est bien parce que sais qu'ils vous ont accueilli là-bas, comme faisant partie de leur famille. Je reconnais qu'ils sont appréciables; je leur ai témoigné, je crois, à eux plus qu'à personne jusqu'ici, une amabilité que je prodigue rarement dans le monde. Ma conscience ne me reproche rien. En plus, la gaîté, l'animation qu'ils sont venus mettre dans la sévérité habituelle de mon existence, m'a été agréable. Grâce à leur présence, je me suis véritablement amusée, en véritable enfant; heureuse aussi de voir, par suite, les rapports moins tendus entre ma mère et moi.

"Mais, Daniel, ce ne sont que des passants dans ma vie, ils n'en font partie qu'en qualité d'extra, de distraction, je ne m'attache pas à eux; ils ne m'intéressent que par ricochet; comprenez-vous?

— Je comprends très bien, et je vous suis très reconnaissant de les avoir accueillis au début si gentiment à cause de moi; je voudrais seulement que... — M. d'Armyngt hésita — que vous donniez à Jasper, avant qu'il parte, la joie de penser que ce ne sont pas seulement ses saillies et son rire qui plaisent en lui, il en sera touché; c'est un cœur très sensible, et votre opinion à vous, si difficile en fait de caractères, le rendra très fier, si vous lui dites un mot d'estime sur le sien. Ce n'est pas trop vous demander?

Quelle impulsion venait de pousser Daniel à parler, contrairement à sa détermination de rester neutre?

Un mélange chez lui: payer sa dette d'amitié à Jasper, si ce qu'il venait de dire à son sujet devait le rehausser dans l'esprit de Pierrette; puis l'idée qu'il se délivrerait ainsi de l'obsession qui le rongeait le minait.

Elle en avait constaté le résultat, sans en connaître le motif, la pauvre enfant!

Oui, tout plutôt qu'endurer encore le martyre. Il fallait connaître, sans plus de retard, ce que déciderait le sort.

L'expectative de ce mariage était chose plus torturante pour le malheureux infirme que la certitude. Nous sommes plus forts en face de l'inéluctable que dans l'appréhension.

Pierrette, les yeux à terre toujours, silencieuse, réfléchissait, un peu médusée du tour qu'avait pris l'entretien. Qu'allait-elle dire à l'insinuation transparente de son conseiller?

— Est-ce Mr. Dorsett qui vous a prié de plaider sa cause? dit-elle à mi-voix.

— Non, Pierrette; Jasper ne m'a pas confié son désir; mais c'est le secret de polichinelle.

— Dans ce cas, laissez-le se taire. Qu'il emporte ce secret, sans aborder la question, riposta la jeune fille.

Une sorte de lassitude gênée l'envahissait toute.

— Je ne songe pas à me marier, même pour vous faire plaisir, ajouta-t-elle tristement.

L'intervention de M. d'Armyngt la blessait, la froissait, sans qu'elle s'expliquât bien pourquoi. Son ami avait touché en elle un point soudainement sensible et inconnu.

— Ne discutons pas davantage le sujet, continua la jeune fille, je vous promets, puisque cela vous tient à cœur, de traiter Mr. Dorsett avec tous les égards dus à sa réputation de grand industriel...

Elle ajouta, voyant son ami peiné aussi:

— Entre deux danses, je trouverai bien le loisir de lui témoigner la bonne opinion que j'ai, très sincère, de sa valeur morale. Tant pis pour lui si cela déclanche la déclaration qu'à tout prix je voulais éviter.



Demandez à cette maman ce qu'elle pense du *Lait Eagle!*

ET COMME des centaines de milliers de mères, elle vous dira qu'elle lui doit la vie de son enfant.

Si vous ne pouvez allaiter votre bébé, ou s'il ne profite pas avec ses aliments actuels, nous vous conseillons d'essayer le Lait Eagle.

Envoyez-nous vos nom et adresse. Par prochain courrier, vous recevrez nos dernières publications sur Bébé.

The Borden Co., Limited, 115 George St., Toronto. C.W. 9F

Veuillez m'adresser "Le Bien-Etre de Bébé" et les Annales de Bébé."

Nom.....

Adresse.....



Lait CONDENSE **Marque Eagle**

LE CŒUR CHEMINE

Vous auriez pu m'en épargner l'ennui, en ne me demandant pas de changer ma manière d'agir vis-à-vis de cet excellent garçon.

C'était leur première querelle. Il est à remarquer que, lorsqu'on a voulu bien faire, en s'élevant hors de son propre égoïsme, pour servir la cause d'autrui, cela tourne généralement contre soi. En ce monde boiteux, l'héroïsme moral est rarement récompensé.

Il avait contrarié, indisposé contre lui, celle au bonheur de laquelle il sacrifiait le sien. Avec maladresse, il se mêlait d'une chose qui la regardait seule. Jusque-là, sa confiance vis-à-vis de lui pouvait, il est vrai, lui permettre cette insinuation, mais qui peut se vanter de comprendre un caractère de femme?

Elle achevait:

— Si, encouragé par mon attitude, il vient à demander ma main, avant de quitter la France, voyez combien mon refus gênera nos rapports lorsqu'il reviendra chez vous. Oh! je sais que tout s'oublie, et son feu de paille s'éteindra avec le temps; il se mariera là-bas, et ce sera la fin de ce stupide emballement, à mon endroit. Comment ne s'aperçoit-il pas qu'aucune affinité ne nous fait conformes? On peut être bons camarades sans amour, et je vous assure bien, Daniel, que rien entre nos deux natures n'existe pour me faire vibrer.

"L'amour? je l'incarnerai autrement si jamais il se place sur ma route. Quant à faire un mariage quelconque, sans trouver ce réciproque amour, je n'en conçois pas l'extrémité.

Tout ceci débité hâtivement, dans l'entraînement d'une conviction qui veut s'imposer. Certes, Pierrette n'était pas ignorante des passions humaines; mais son âme, restée très jeune, possédait le privilège de se créer, à part, une existence intérieure, bien à elle, peuplée d'idéals à-côtés.

Gardant jalousement la porte dérobée qui y conduisait, si ses yeux purs et clairs ne savaient mentir, bien peu savaient y lire l'histoire des ambitions ardentes de ce cœur fier, jamais donné.

Ah! quel désir étreignait l'homme auquel elle découvrait un peu de son âme en ce moment!

Désir de la prendre en ses bras, de lui dire les mots d'adoration que sa bouche ne prononçait pas; ils l'auraient fait tressaillir et vibrer, puisqu'ils étaient l'écho de ces aspirations qu'elle avouait. C'est à ses pieds qu'il voudrait se mettre et partre et parler. Hélas! l'impossibilité le liait. Ses nerfs, tendus à craquer, le tenaient inerte, rigide aux côtés de la femme aimée.

Et ses lèvres ne s'ouvrirent pas.

Même si elle eût partagé, compris cet amour, il devait se taire. Son triste sort ne pouvait s'unir à aucun. Daniel n'eut que la force de murmurer:

— Ne m'en veuillez pas, petite amie, faites et dites suivant votre volonté; je ne sais vraiment pourquoi je vous ai parlé ainsi; je suis las, infiniment, bon à rien qu'à quitter ce monde, puisque je ne sais même pas y découvrir pour vous le bonheur. Ne doutez pas au moins de ma sollicitude: elle peut errer, vous sembler maladroite en ce moment, mais elle est si vraie et vous ne la comprenez pas!

A cette imploration brisée, contenant tout le désespoir de l'homme qui renonce à enivrer du parfum d'espoir celle qu'il ne veut pas sacrifier, la jeune fille releva brusquement les yeux. Daniel, malgré lui, avait jeté ces derniers mots avec un accent de telle détresse!

Dans un éclair, elle entrevit soudain combien il souffrait pour avoir perdu son calme habituel, l'inflexion doucement résolue de sa belle voix grave. Il souffrait pour elle, par elle, et, sotte et méchante jusqu'à cette heure, elle n'avait pas compris!

Pierrette se leva. Un tourbillon de pensées nouvelles, affolantes, passaient dans son esprit. Elle ne pouvait répondre avant de remettre en état ses idées, qu'un souffle de tempête bouleversait. Non, plus tard, quand la réflexion l'aurait apaisée; mais elle ne le quitterait pas sans l'avoir réconforté, l'ami cher, oh! plus cher que jamais!

Comme elle regardait droit devant elle, évitant de rencontrer les yeux de Daniel, afin de conserver son sang-froid, il ne vit pas qu'au fond des siens s'allumait l'amoureuse clarté. Il entendit seulement ces paroles apaisantes, tandis qu'une main infiniment douce se posait sur son front:

— Vous avez la fièvre, et je crois que c'est contagieux. Nous avons déliré l'un et l'autre tout à l'heure: vous, en voulant me jeter dans une aventure impossible; moi, en me révoltant de votre ingérence dont je ne comprenais pas le motif; ce serait trop sot de nous quitter sur cet accès maladif de part et d'autre; le temps me manque pour m'en expliquer. Je me suis attardée à discuter des bêtises. Daniel ne soyez plus malheureux. Quand je vous reviendrai, vous verrez qu'il est peut-être possible de trouver la solution de ce bonheur que vous me désirez tant, sans vous inquiéter jamais du vôtre...

Il eut l'intuition d'un rapport entre cette énigme inattendue et l'aveu qu'il avait failli faire; une prière inconsciente lui jaillit des lèvres:

— Pierrette, ne partez pas encore; expliquez-vous mieux, je vous en conjure!

Elle avait reconquis toute la tranquillité désirée; son rire musical s'éleva:

— Patientez encore deux jours, ô mon ami trop curieux, après ce bal qui m'absorbe et entrave toute affaire sérieuse. Au revoir; dites-vous bien que votre petite amie n'est pas si méchante qu'elle en avait l'air. Nous avons eu tort tous les deux. Et puis, rassurez-vous pour M. Jasper, je le traiterai avec ménagement et le renverrai sans douleur.

Deux fois encore la petite main effleura le front et les yeux de Daniel d'un geste caressant.

La chère vision disparut, le laissant indécis, dans une attente dont il ne pouvait définir si la joie dépassait la crainte.

***

Une nuit d'été splendidement étoilée enveloppait les choses. Il passait des bouffées d'air tiède, apportant des senteurs d'acacia fleuri.

Rive-d'Or étincelait de lumières. Depuis le soir, les autos déposaient à ses portes grandes ouvertes le flot des invités.

Un bruit de foule parée, qu'anime le plaisir et que contient la bienséance, emplissait tout le rez-de-chaussée changé en serre.

Vestibule, salons, bibliothèque, les séparations vitrées enlevées, ne formaient qu'une vaste salle de danse.

Au sein des fleurs, mêlées aux lustres, on bostonnait déjà. Les réunions, à la campagne, commencent de bonne heure; c'est l'usage, et la maîtresse de maison l'avait désiré.

Elle et Pierrette accueillaient leurs hôtes avec des mots de bienvenue qui, tout de suite, mettaient les arrivants à l'aise. La jeune fille, ennuagée de rose, très en beauté, pleine d'entrain, apparaissait, dans son cadre fleuri, une tout autre personnalité que celle connue sous le blanc vêtement d'infirmière. Sa physionomie épanouie, sympathique, attirait d'une façon différente. La grave doctoresse se faisait approchable; un reflet particulier éclairait son regard.

La chatelaine rendait à Rive-d'Or les politesses reçues jusqu'ici sans réciproque.

Rien de plus naturel, mais, au delà de cette idée correcte, Pierrette devinait le secret espoir de sa mère. Engouée subitement des amis de M. d'Armyngt, Mme Nozières les attirait visiblement dans l'intention de faire miroiter aux yeux de son irréductible fille les grands avantages d'une union que celle ci n'aurait pas de raison de repousser, puisqu'elle les réalisait tous.

Aucun "mais" à opposer.

Pierrette se sourit à elle-même; maintenant, elle se sentait armée contre ce nouvel assaut des dernières espérances maternelles.

Hier encore, il lui eût été désagréable et pénible de refuser sans motif vraiment plausible le prétendant désiré, qui avait l'assentiment de tous, sauf le sien; aujourd'hui, ou plutôt demain, car elle n'était pas suffisamment éclairée sur les sentiments de Daniel, elle opposerait au choix universel celui de son cœur.

Une étrange soif de tendresses inconnues lui montait aux lèvres. D'où venait qu'en un seul instant, à la seule inflexion d'une voix, tout son être avait senti l'appel suppliant qui fait tressaillir l'âme, dont le souvenir demeure vivant, dominateur. Comme il avait pénétré dans le cœur de Pierrette, cet appel cependant muet?

Enfin, quittant le seuil où n'apparaissaient plus que de rares retardataires, Mlle Nozières put se mêler aux invités, pour jouir à son tour du plaisir de la fête.

L'orchestre attaquait une mélodie lente, succédant à un fox-trot endiablé.

Pierrette se vit entourée d'habits noirs; c'était à qui l'inviterait.

Un souffle chaud agitait d'un frémissement les plantes au feuillage découpé, rendait plus subtile et plus forte la senteur des fleurs qui, déjà, se pâmaient. Jasper se présenta bon premier; les autres se firent inscrire.

— Enfin, miss, je peux vous aborder! Que c'était long, cette cérémonie d'introduction à la porte! On soupirait après vous. Mme Nozières et M. Mudry suffisaient bien à recevoir sans vous.

— Oui, mais je n'ai pas voulu en laisser toute la fatigue à ma mère, et puis je suis pas fanatique de la danse à ce point. Je pouvais attendre.

— Sans compter le cruel plaisir de me laisser trépigner sur place, n'est-ce pas, avouez-le?

— Mais non, je n'avoue pas, dit en riant la jeune fille; allons, commençons, puisque vous êtes si pressé. Il n'y paraît pas: vous bavarder et le tango s'avance.

L'Américain enlaça la souple taille. Ils dansaient merveilleusement tous les deux, Pierrette avec talent, harmonieuse dans tous ses mouvements, étudiés et précis, et si correcte en ses attitudes qu'un charme infiniment chaste se dégageait d'elle malgré la voluptueuse mélodie, qu'elle rythmait avec grâce. Jasper la guidait, évitant adroitement les heurts. Sportif, bien découplé, comme tous ceux de sa race, sa haute taille savait adapter ses mouvements, sans disgrace, à ceux de la danseuse élégante qu'il conduisait. Légèrement courbé vers elle, l'un et l'autre mariaient en artistes la cadence balancée des pas.

Que reste-t-il de cette danse, telle qu'elle fut importée chez nous des pays sauvages, et si incriminée avec raison?

Nos moeurs policées savent, dans les salons corrects, lui enlever ce qui choquait au début le bon ton et les convenances. Les multiples figures, savamment exécutées, rappellent alors les grâces alanguies de menuet.

Ah! si nos jeunes modernes comprenaient combien la jolie réserve des attitudes et des mouvements est seyante à la femme! Chez la jeune fille surtout, le charme est d'autant plus prenant s'il sait demeurer chaste. Nulle ne goûtait le plaisir de s'amuser sans arrière-pensée autant que Mlle Nozières. Elle y mettait la fougue de la jeunesse qui n'en a pas abusé, mais sa fière retenue tempérait toujours l'excitation de ce plaisir.

Même rieuse, enjouée, elle imposait le respect. Cette nuit fut inoubliable pour les invités de Rive-d'Or. Tous s'en donnaient à cœur joie; il ne se trouvait pas une ombre au sein de cette fête fleurie; les regards ne s'arrêtaient que sur des choses enchanteresses: scintillement de pierreries sous des nappes de lumière, éclat de coloris sonorités caressantes d'archets scandant l'harmonie.

Bien que le moment de l'aube fût encore éloigné, dans le ciel, où scintillaient les étoiles, se devinait l'éblouissante apothéose qui suivrait.

Les salons ne se vidaient pas encore: on voulait danser jusqu'au jour; aussi, quelques-uns, avides de fraîcheur, sortirent sur l'esplanade pour respirer avec délices l'haleine du dehors, chargée d'agrestes senteurs.

Mlle Nozières fut du nombre. Le bal battait son plein, sans ralentissement; elle pouvait se permettre cette petite infraction au protocole.

Pierrette s'était enveloppée de sa sortie de bal; aussi, pour jouir encore de cette idéale nuit, ses pas la portèrent jusqu'à la blanche balustrade, où elle s'appuya. Son regard plongeait rêveusement sur le ruban de route s'allongeant au loin.

La jeune fille ne doutait pas que Jasper, ne la trouvant plus à l'intérieur, viendrait la relancer jusque-là. Ne fallait-il pas en finir, mettre au point, entre eux, la situation, sans équivoque?

Le sol résonna près d'elle, sous un pied rapide; la haute silhouette du jeune Américain s'évoqua.

— Vous prendrez du mal, miss, en restant ici immobile; voulez-vous faire quelques pas, ou regagner la maison?

— Je suis très couverte; si vous ne craignez rien pour vous-même, restons là un moment; il fait si doux, je profiterai de l'occasion, j'ai à vous parler.

Elle sentit son compagnon frissonner quelque peu et continua, sans paraître remarquer ce léger frémissement:

— Oui, je voulais causer avec vous de M. d'Armyngt, que je trouve très fatigué.

L'Américain avait repris son sang-froid.

— Ah! je tenais moi aussi justement à vous en entretenir. Mon pauvre ami m'inquiète; comme vous, j'ai remarqué qu'en une seule semaine sa santé paraissait être revenue au même niveau qu'à son retour en France.

— Daniel, privé de la faculté de ses mouvements, est malade sans doute de son inaction. Mais bien davantage de l'idée qu'il est destiné au triste isolement du cœur. S'il était actif, il ne se replierait peut-être pas sur cette idée, tandis qu'il est visible qu'elle l'obsède. Je ne puis, hélas! abandonner mes affaires, sans quoi je me fixerais près de lui, de façon qu'il ne se sente jamais seul.

La voix de Jasper vibrait d'émotion; il reprit:

— Il n'y a pas que cela. Même ma présence ne suffirait pas à alléger l'épreuve de sa vie brisée. Je vous prie de m'excuser, miss, mais vous me comprendrez très bien; notre ami est un homme dans toute sa vitalité; il se sentirait capable de fonder une famille, s'il n'était convaincu d'avance que sa disgrâce physique éloignera toujours de lui l'affection d'une femme. Bien plus, je suis certain que, s'il en trouvait une capable de l'épouser en dépit de son désavantage, il n'accepterait pas ce qui lui paraîtrait un beau geste de pitié et non d'amour...

"Je ne suis pas psychologue, miss, et n'ai pas beaucoup vécu; ce n'est que depuis que... j'aime moi-même que je réfléchis à tout cela. J'ai compris certaines délicatesses de sentiment qui m'étaient étrangères; je suis si peu sentimental par nature, je vais tout droit, sans ergoter sur les minuties du cœur, mais je crois que ceux qui pensent plus fortement que moi, comme Daniel par exemple, doivent souffrir d'un tas de choses morales dont je découvre l'existence sans les ressentir moi-même. J'en ai grande pitié.

Mlle Nozières l'avait écouté la tête levée sur le franc visage dont la demi-obscurité lui dissimulait en partie l'expression. Jasper arrivait au point où elle n'aurait jamais espéré le voir venir si vite.

Dorsett regardait droit devant lui, sombre sous l'idée de son impuissance à secourir son camarade. Il paraissait, ainsi, un être différent du joyeux garçon de toujours. Pierrette, émue, se renfonça dans l'ombre d'un massif proche.

Bourrelée de remords, en écoutant ce qu'elle venait d'entendre, elle se demandait comment elle avait pu ne pas réfléchir plus tôt à ces choses que comprenait, avant elle, l'homme qui les lui dévoilait.

Il les devinait, avouait-il, depuis que l'amour lui était venu. De même pour elle. Combien tardivement lui arrivait la lumière!

Depuis le retour de Daniel, heureuse, satisfaite de sentir tout à elle cette amitié qu'elle accaparait, comme en son temps de petite fille, Pierrette en avait joui égoïstement, sans se demander si ce sentiment suffisait à contenter la grande infortune qu'elle côtoyait.

Pénétrante maintenant, parce que, chez elle enfin, cet attachement se muait en amour, la jeune fille saisissait tout ce qu'avait dû souffrir et souffrait cet homme délicat, loyal, trop défiant aussi, qui lui dissimulait avec soin ce qui l'eût jetée dans ses bras.

Daniel la connaissait assez pour ne pas douter que, par sa révélation, un amour tel que le sien serait immédiatement partagé.

C'est pour cela qu'il l'avait tu et qu'il le tairait toujours; car, s'il la savait susceptible d'éprouver alors le grand choc et d'en tressaillir, il avait la délicatesse de ne pas se croire le droit de lui demander le don de sa vie avec celui de son cœur, dont il ne doutait pas.

Que craignait-il donc? qu'elle ne fût pas heureuse avec lui? Ah! comme, ce en, l'ami cher entre tous la jugeait mal, la comprenait peu à son tour. Il fallait au plus vite réparer le beau temps perdu et le convaincre.

Mais, d'abord, avant tout, détruire en ce grand garçon sympathique, qui méritait vraiment d'être apprécié, l'illusion dont il se berçait à son égard, et dont elle ne voulait pas qu'il souffrit.

Depuis ses dernières paroles, Jasper, plongé dans ses réflexions, n'avait pas rompu le silence. Du reste, peu de secondes s'étaient écoulées: il ne faut pas longtemps,

LE CŒUR CHEMINE

pour penser beaucoup. En notre actif cerveau, se déroulent si rapidement tant d'images, tant de formules silencieuses, pellicules d'un film visible pour nous seuls.

Pierrette, d'un geste décidé, posa ses fins doigts sur la manche du jeune homme. Il tressaillit.

— Master Jasper, dit-elle, et sa voix se faisait persuasive et très douce, j'ai infiniment d'estime et d'amitié pour vous; je vais vous en fournir la preuve, en me confiant à votre discrétion. Ce que vous venez de me dire sur notre ami commun doit être juste et vrai; alors, vous serez heureux d'apprendre que j'ai entre les mains tout ce qui peut le guérir, le consoler, lui donner, j'espère, le bonheur que nous lui désirons l'un et l'autre. J'aime M. d'Armyngt, et je veux lui vouer — oh! sans sacrifice aucun! — mon existence, mes soins, tout ce qui en moi est susceptible de se donner. Personne ne connaît ce désir, Daniel ne s'en doute pas, le pauvre cher; vous êtes le premier à qui j'en parle, tellement je suis certaine...

Il lui faisait face, maintenant penché vers elle, la considérant avec stupeur; il l'interrompit brusquement:

— Vous, vous, miss Nozières, vous épouseriez Daniel? vous l'aimez assez pour cela? Oh! ce n'est pas possible, je rêve, je deviens fou! Il aurait ce bonheur de posséder une femme comme on en voit si peu! la femme que je...

Ce fut autour de Pierrette de l'interrompre:

— Allons, commanda-t-elle avec son ton de fière dignité qui faisait rentrer sous terre le pauvre Dorsett, quand elle "mettait ses distances", ainsi qu'il le disait, allons, se prononcez pas de paroles que vous regretteriez d'avoir dites; elles seraient de trop entre nous. Ne gâtons pas l'avenir de nos relations, restons les bons camarades que nous étions, avec plus de cordialité encore, car nous aurons le lien nouveau de ma confiance en vous et de la solide et tendre affection que mon futur mari vous porte, et que je partagerai. N'ajoutons rien; et, pour rejoindre les autres, offrez-moi votre bras, voulez-vous, mon ami?

Comment protester, refuser, devant un pareil sourire consolant de tout?

Le jeune Américain, sans oser baiser la main qui se tendait vers la sienne, la prit, la serra à la briser et la posa en silence sur son bras, comme elle en avait exprimé le désir.

C'est ainsi qu'ils rentrèrent sous les yeux de Mme Nozières; celle-ci, à l'affût de tout, en bonne maîtresse de maison, les ayant vus disparaître un quart d'heure auparavant et ne les ayant pas vus revenir avec les autres, n'avait eu garde de faire chercher sa fille, trop heureuse de penser qu'un tête-à-tête avancerait l'éclosion du projet qu'elle caressait.

Nul, parmi les invités, en dehors d'elle, ne semblait avoir remarqué leur double fugue. Dans les salles en enfilade, où la foule élégante se mouvait compacte, si l'on en disparaissait un moment, personne ne s'en souciait. Pierrette, en rentrant, revêtit un masque impassible; semblant être, comme à son ordinaire, tout occupée de la fête, elle causait, très naturelle, avec son flirt attitré.

Ce dernier s'était tout à fait ressaisi, au contact rapproché de la belle jeune femme, dont l'attitude lui dictait la sienne. Ses espoirs, il est vrai, étaient à l'eau; mais le premier dur moment passé, Jasper restait tout fier du secret que seul il portait, fier aussi d'avoir été traité en homme par celle qui ne le rejetait que par la raison de s'être promise ailleurs. Et le jeune Américain souriait presque au surprenant bonheur de son ami, encore ignorant de l'immense compensation que le ciel lui tenait en réserve.

Ce bonheur aux dépens du sien! Mais lui, Dorsett, possesseur de toutes les valeurs physiques, n'aurait pas la bassesse de jalouser l'idéal bien qui allait faire de Daniel un heureux entre les heureux!

Sa compagne le quitta, pour rejoindre sa mère.

— Eh bien! mon enfant, dit celle-ci, il me semble que tout va à merveille. Tu étais sortie?

— Oui, prendre l'air; je crois qu'il serait l'heure de commencer le cotillon; je vais en conférer avec M. Dorsett et prévenir l'orchestre. C'est votre avis, n'est-ce pas?

Ce fut décidé ainsi. Un coup d'archet strident retentit. Puis les tziganes attaquèrent avec entrain le boston d'ouverture. A ce signal, il y eut vers la phalange des danseuses l'assaut des habits noirs, et les couples se formèrent.

Gerty se trouva sur le chemin des deux conducteurs de la danse. La jeune étrangère avait fort à faire pour accepter le partenaire, parmi l'escorte masculine qui l'assiégeait.

Elle n'était pas coquette et du reste assez blasée sur les succès mondains.

Aucun de ceux l'entourant, la flattant ou dénigrant son succès ne se doutait combien cette jeune fille était, au fond, détachée de tout ce qui l'entourait.

Obscurément, une pensée s'obstinait en elle. Combien elle aimerait partir dans la belle nuit paisible, quitter ces indifférents, même ce plaisir dont pourtant elle jouissait, rejoindre, là-bas, le seul homme qui l'attirait, le seul qui faisait battre sa jeune poitrine. Hélas! elle le quitterait bientôt, sans avoir eu le courage de lui faire comprendre le désir fou quelle avait de ne plus le quitter.

Il aimait ailleurs, sans doute vainement, car la belle Française paraissait bien éloignée de vouloir changer son existence pour la fondre en celle de ce pauvre grand cœur isolé, cet unique qui, depuis le premier jour où elle l'avait vu, soulevait en son esprit le tumulte d'un enthousiasme passionné!

Non, elle ne reviendrait jamais en France, préférant ne plus le revoir. L'oubli descendrait en elle; c'est la cendre sur les foyers éteints. Mais le savoir triste, malheureux, gâterait pour toujours ses futures joies.

La dernière figure du cotillon s'achevait; au dehors, de légères flammes rosissaient le ciel. C'était l'aurore.

Quelques instants plus tard, le dernier auto emportait loin de Rive-d'Or, en des directions diverses, les invités de Mme Nozières. Une fin de nuit, faite de calme et de douceur berceuse; un matin délicieux, qui glissait sur les vallées paisibles, les bois, les prairies à l'herbe veloutée et le ciel d'un infini bleu, s'étendait sur des êtres qui connaissaient les doutes et les espoirs de la route à suivre...

— Ai-je bien compris son cœur?

Eperdument, Pierrette s'interrogeait. Mais toute son âme vibrait encore des paroles qu'elle avait prononcées engageant son avenir. Elle murmura de nouveau avec décision: "Je serai sa femme".

Un sourire ému donnait à son visage une délicieuse expression.

***

Pierrette avait choisi, pour son premier retour à la Saulnaie où se devait retrouver seul M. d'Armyngt, l'heure favorite qu'elle aimait: avant-coureuse du couchant.

Elle suivait le sentier connu; c'était le lendemain du bal.

Les têtes feuillues des chênes avaient des pousses rougeâtres, indices de l'approche de septembre. Leurs branches, dressées en vastes candélabres, flambaient, comme ayant pris feu, aux dernières ardeurs du soleil qui incendiait le chemin.

La jeune fille avançait plus lentement qu'à son ordinaire.

C'était la suprême entrevue, d'où sortirait de ses limbes, avec son secret révélé, l'âme qui s'enfermait volontairement dans un abîme de détresse. Cette entrevue, elle la désirait et la redoutait à la fois. Si elle s'était trompée? Si Daniel ne l'aimait pas d'amour? Pour retarder encore la décisive certitude, Pierrette s'est assise dans la bruyère, sous le plus vieux chêne de la futaie.

Un merle siffle, annonçant le moment de l'affût. Dans l'esprit de la rêveuse, une chose se dégage, nette, de ce spectacle d'un jour qui fuit.

Une chose claire comme le soleil, douce comme le crépuscule, tendre comme le chant des oseaux du soir; une chose dont Pierrette doutait tout à l'heure et qui se précise soudain: l'amour certain de Daniel.

Et cette belle créature, pétrie d'idéal et de loyauté, mais qui jusqu'alors n'avait pas foi en la religion de l'amour, se surprend croyance!

Une voix chante l'hymne éternel; une main invisible touche les grandes orgues qui l'accompagnent, les grandes orgues de la futaie. En écoutant cette voix, n'est-ce pas revenir sous le même ciel, dans le même paysage grandi, au temps de leur enfance à tous deux?

Ils s'aimaient alors, ils s'aiment encore aujourd'hui; dans le cœur de l'ami resté fidèle, vit le souvenir et la même tendresse; la femme, née consolatrice, se retrouve enfin consciente; c'est à elle de renouveler la jeunesse de celui qui la croit morte, à elle de calmer les déprimantes fièvres, en berçant sur son coeur le coeur irrésolu et craintif; à elle, de guérir les angoisses silencieuses, d'en détruire le germe à jamais.

Pierrette vivement se relève. Elle a des ailes maintenant, pour aller jusqu'au bout de sa course. Dans la cour de la Saulnie, un jardinier efface, sous son râteau, alerte, la trace de puissants pneus d'auto.

Il la salue.

— Mr. Dorsett et ces dames viennent de partir, dit-il à l'arrivante, mais Monsieur est là.

Pierret remercie d'un sourire et pénètre, se heurtant presque au maître du logis, qui rentrait, venant de conduire ses hôtes. Au son de la voix chère, il est revenu sur ses pas.

— Ma petite amie! s'exclama-t-il, vous arrivez quelques minutes trop tard, ils sont partis.

Il lui a pris la main, qu'il pose sur son bras, et rentre lentement avec elle, dans la pièce qui parle encore des enfuis.

— Venez plus loin, sourit Daniel, ici c'est le désordre des partants. Que c'est gentil à vous d'être venue ce soir; après cette nuit de veille si prolongée, le repos semblait nécessaire; mes amis regretteront que vous vous soyez dérangée pour rien.

— Mais c'est vous, Daniel, que je venais trouver; j'espérais bien qu'ils auraient quitté la Saulnaie.

Il la regarda avec ravissement:

— Pour moi tout seul? Que faut-il faire, mon Dieu, pour remercier de cette bonne parole?

Ils ont continué leur marche jusqu'au cabinet de travail, où M. d'Armyngt fait entrer sa visiteuse.

— Là, dit-il satisfait, avançant un fauteuil à la jeune fille, près du sien; là! nous serons bien pour me faire conter vos impressions toutes chaudes. J'ai eu celles de nos amis, mais succintes; ils étaient légèrement fatigués, je crois. Ces dames, et même mon bon ami Jasper, parlaient moins qu'à l'habitude. Pas en train, du tout! Cependant je sais que tout était réussi. Comment en aurait-il été autrement avec une pareille organisatrice? Vous aviez une robe rose, on a ri, dansé, jusqu'au jour.

L'accueil de Daniel à Pierrette le montrait calme, naturel et heureux. Pourtant elle discernait, dans ces mots de bienvenue, une sorte de fébrilité inconsciente; la main brûlante, les yeux cernés, ne pouvaient tromper le regard exercé, l'esprit prévenu de la jeune doctoresse. Il s'était échoué à côté d'elle d'un air las, goûtant le bien-être du repos.

Pierrette, sous l'empire des impressions récemment évoquées, le laissait parler, ses grands yeux intelligents fixés sur les moindres jeux de physionomie de son ami.

— Vous ne reverrez ni mistress Génor, ni sa sœur, elles m'ont fait de définitifs adieux. Mais leur frère doit revenir demain, m'a-t-il dit, avant de les rejoindre pour embarquer ensemble. C'est une séparation plus longue, qui paraît l'attrister plus que les autres fois.

— Et vous les regrettez beaucoup, Daniel? interrogea la jeune fille.

— Je les regrette, c'est vrai; les deux années passées près d'eux sont pleines de bons souvenirs communs; en les recevant sous mon toit, il me semblait revivre ce court passé. L'amitié de Jasper si dévouée, si prévenante, fait que sa présence m'est un vrai réconfort.

— Et Gerty? cette petite charmeuse, elle va vous manquer également, Daniel?

Pierrette étudiait anxieusement l'expression du visage de M. d'Armyngt, en posant d'un air naturel cette très simple question. Le départ de celle dont, tout au fond d'elle-même, elle redoute la rivalité, n'entre-t-il pas pour quelque chose dans la petite fièvre émotive qui rend Daniel si loquace. En temps ordinaire, il l'a fait surtout causer; ce soir, il parait moins pressé de la laisser parler à son tour.

— Miss Gerty? répondit-il, nous nous sommes quittés un peu émus l'un et l'autre. Je lui ai souhaité, en la quittant, de trouver bien vite sur son chemin le fiancé digne d'elle; ce qui a mis dans ses jolis yeux doux de grosses larmes qui n'ont pas coulé, mais que j'ai vues. Cette petite Américaine a, je crois, un fond d'âme caché, plein de sensibilité et de reconnaissant attachement, que possèdent rarement ses pareilles.

— Elle vous aime, Daniel, j'ai cru m'en apercevoir; vous avez été cruel sans vous en douter, affirma Mlle Nozières, le soulagement et la compassion se partageant son âme.

Les longs regards de Gerty n'avaient pas ensorcelé le cœur qu'elle convoitait. Un peu de pitié venait à elle; quant à Daniel, il souriait, incrédule.

— Quelle imagination vous avez, petite amie, est-ce que je suis de ceux qu'une femme comme miss Gerty peut remarquer et aimer autrement qu'en bonne amitié? Un infirme ne peut troubler l'enfant jolie et si entourée qu'elle personnifie.

"Mais dites-moi, Pierrette, continua-t-il, sans s'arrêter davantage à l'insinuation, il la rejetait de son esprit, comme indiscutable; serais-je trop indiscret de vous demander si votre "flirt" s'est décidé à formuler la requête que je m'étais permis d'appuyer à votre profonde indignation? Vous êtes-vous quittés en bons termes? Je l'espère, car, en dépit de son air anormalement grave, mon cher jeune ami m'a dit qu'il espérait vous revoir ici demain, avant son départ.



IL faut dans la diète de l'enfant, du fer et de la vitamine! Sans cela, il ne peut se développer.

La véritable Mélasse Marque "BEMA" occupe un premier rang parmi les aliments contenant du fer et de la vitamine.

Pour la santé de toute votre famille, employez sur la table, et à la cuisine, la Mélasse "BEMA" — la meilleure et la plus économique au monde!

Votre épicier l'a en vente!

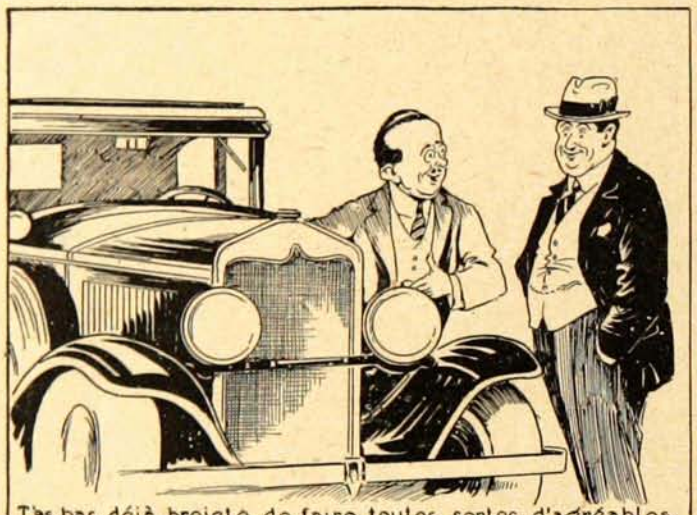
329

MARQUE "BEMA"

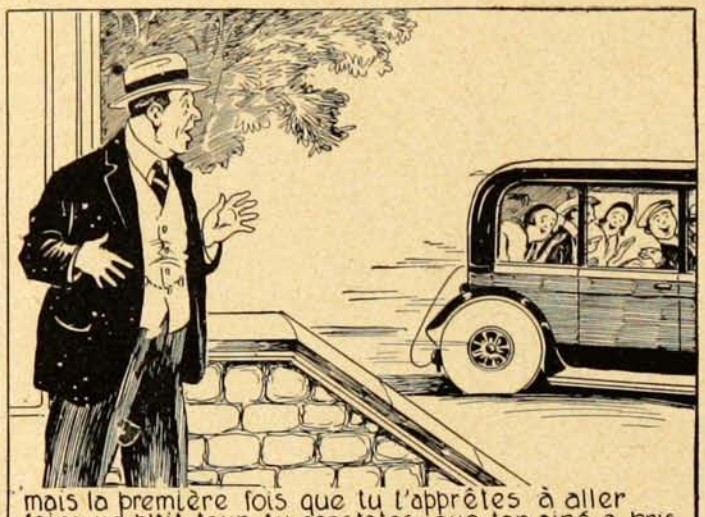
La Véritable MELASSE Extra Fancy des BARBADES

T'a'pas ?

par—RACEY—



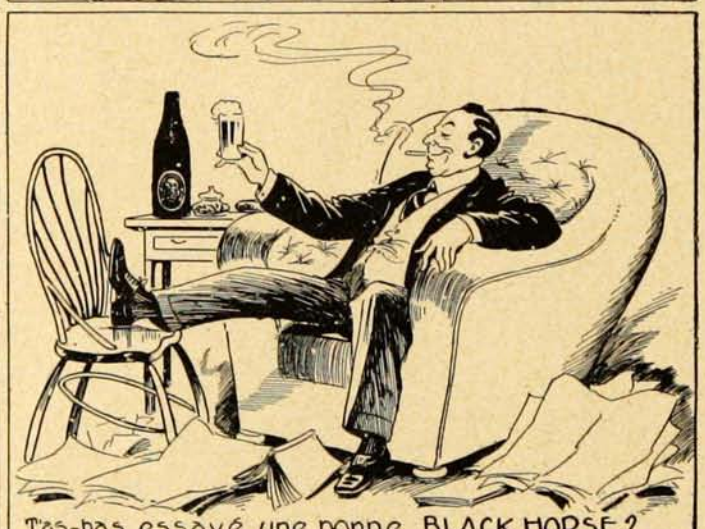
T'as-pas déjà projeté de faire toutes sortes d'agréables promenades avec le nouvel auto que tu viens de t'acheter-



mais la première fois que tu t'apprêtes à aller faire un p'tit tour, tu constates que ton aîné a pris les devants et file avec un groupe d'amis —



et la fois suivante, c'est ta femme qui a pris la voiture pour se rendre à son cercle.



T'as-pas essayé une bonne BLACK HORSE? Ça aide à prendre patience!

130.A

dites simplement-
"Bière Black Horse Dawes
s·v·p·"!

LE CŒUR CHEMINE

M. d'Armyngt avait reculé jusque-là d'aborder la question qui l'intéressait entre toutes. Pierrette sentit combien il se maîtrisait pour lui dissimuler son trouble.

Il vit la lueur de détresse que reflétait soudain le fier visage. Mais il voulait savoir à tout prix.

Lui prenant les deux mains, il les pressa tellement qu'il lui fit mal. Un peu saisie, elle les lui arracha. Une rougeur pénible brûlait les joues de Pierrette; c'était si anormal, l'aveu qu'elle allait faire, la première, pour forcer le sien.

— Oh! je comprends, dit-il contraint, plus fermé que jamais, l'amour de Jasper vous a touchée, vous êtes décidée, et il vient chercher demain la réponse que vous lui avez laissé entrevoir cette nuit.

Un cri de Pierrette lui coupa la parole.

— Oh! Daniel, non, vous comprenez mal, vous ne comprenez rien... M. Dorsett... je ne l'ai pas laissé parler, j'ai prévenu ce qu'il allait me dire en avouant... que j'en aimais un autre. Et c'est vrai, si vrai que le cœur m'en fait mal. Celui que j'aime ne m'a jamais parlé d'amour... j'ai annoncé que je serai sa femme, Daniel, j'ai fait cette folie. M'obligerez-vous, maintenant, à démentir ce que j'ai avancé?

D'un mouvement rapide, si rapide même que Pierrette en fut confondue et se leva, Daniel s'était dressé et se tenait debout en face d'elle. Blanc jusqu'aux lèvres, si pâle qu'elle murmura:

— Daniel, vous n'allez pas mourir?

Et, comme il la regardait, égaré, elle se jeta sur sa poitrine, nouant ses bras à son cou, tandis que les siens la refermaient contre lui, d'une étreinte si forte qu'elle se sentit défaillir.

— Ma femme! vous voulez bien être ma femme? Pierrette, si je rêve, ne m'éveillez pas!

Convulsifs, éperdus, les mots dépassaient à peine ses lèvres.

Tout bas, avec des précautions tendres, comme redoutant de détruire un charme:

— Mon amour, mon unique amour...

Pierrette eut un lent soupir:

— Ah! vous me le dites enfin, ce mot que j'attends, qui s'est fait si longtemps attendre, que j'ai dû vous arracher, dit-elle.

La douce solitude du jour sur sa fin les enveloppait dans un air pur. Toutes les exquises influences de l'heure tremblaient en eux, les attiraient l'un vers l'autre. Le monde réel se voilait d'ombre, mais une aurore se levait sur leurs fronts radieux. Elle se dégagea, craignant sa fatigue, et voulut le faire asseoir. Il protesta d'abord; il la sentait si mieux "sienne", penchée sur son épaule, enserrée par ses bras. Elle le devina:

— Si, dit-elle avec autorité, reprenez votre fauteuil, et vous ne serez pas privé de moi pour cela. Voyez comme nous serons bien.

Attirant un siège bas, la jeune fille s'y réfugia tout contre celui de Daniel. D'un geste caressant d'oiseau tendre, elle se reblottit la tête sur son épaule, ses mèches blondes sous la caresse des lèvres de son fiancé.

Un instant, ils restèrent silencieux. Elle comprenait la gratitude passionnée qu'il ressentait, impossible à exprimer par des paroles, et cela lui suffisait.

Enfin il se pencha sur sa main, qu'il avait gardée, la tint un moment contre ses lèvres, puis très bas:

— Mon amour, maintenant que je sais... mon bonheur est assez grand; je ne veux pas que vous poussiez le sacrifice jusqu'à...

La main de Pierrette lui ferma la bouche.

— Le sacrifice? Quel sacrifice? Osez le formuler et je pars...

— Non, non, Pierrette, ne partez pas, mais écoutez ce qu'il faut que je vous dise: avez-vous bien réfléchi à la vie qui vous attend près de moi? Enchaîner votre beauté, votre jeunesse, aux côtés d'un malade qui ne pourra pas vous suivre où vous voudrez aller et ne voudra pas pourtant vous retenir. Nous souffrirons tous les deux. Votre libre existence mondaine et laborieuse du passé vous laissera des regrets. Etes-vous sûre, bien sûre, de ne pas m'épouser par pitié, parce que vous vous êtes dit: "Mon ami est seul, il en est malheureux; je ne veux pas qu'il souffre; ma présence le consolera, compensera tout ce qui lui manque. Je l'aime trop réellement"? Vous voyez combien je le crois, comme je le sens, Pierrette? Vous m'aimiez trop réellement pour vouloir m'abandonner. Et, comme vous savez que le monde jaserait si vous veniez vivre près de moi, toujours, vous avez trouvé cette merveilleuse, idéale idée, ô ma fée bienfaisante! de m'offrir de devenir ma femme.

"Mais je me sentirais méprisable d'accepter ce dévouement; pour me rendre infiniment heureux désormais, il me suffira de penser que votre attachement vous a poussée jusqu'à vouloir être mienne, ô chérie, chérie entre toutes!

Pierrette l'écoutait sans avoir bougé, gardant la place, la posture qu'elle avait choisie. Elle sentait passer sur ses cheveux le souffle oppressé de celui qui tenait à remplir tout son devoir et qui baisait entre chaque phrase, comme pour s'en donner le courage, les frissons légers de la blonde tête.

Quand Daniel s'arrêta, les grands yeux clairs se relevèrent sur les siens. Ils avaient le malicieux sourire qu'il aimait tant.

— Vous avez fini? vous êtes à bout d'arguments?

Elle arrêtait sur lui ses larges prunelles bleues en lesquelles brillait une lueur d'amusement.

— Eh bien! la conclusion de tout ceci est-elle sérieuse? Un homme grave, arrivé, qui sait la vie sur le bout du doigt, tel que vous enfin, peut-il avoir bien profonde et bien réelle la conviction décevante des choses que vous me présentez? Vous m'aimez avec tout votre être, Daniel, sauf avec votre raison... mais je n'ai pas peur de votre raison. Je sais si bien qu'elle me regretterait comme votre cœur, si je vous prenais au mot! Et vous le savez bien aussi. Vous n'avez pas le droit de discuter mon bonheur, je l'ai mis en vous. Vous êtes le seul homme en qui j'ai l'absolue confiance, le seul dont je désire la présence toujours, le seul dont je rêve quand mon cœur souffre de n'être pas aimé. Laissez-nous essayer d'être heureux; comme tous deux, nous en avons soif! Vous m'apprendrez à être ce que vous voulez que je sois, à valoir autant que vous; sages entre les sages, nous ne nous sommes pas conquis mutuellement par surprise; l'amour est venu peu à peu, dites si ce n'est pas vrai? Quand on se connaît depuis l'enfance, est-ce qu'il y a des désillusions à craindre entre soi?

"Je vous ai laissé me dire vos objections, vos craintes; à mon tour de les discuter, de les réduire au néant, homme de peu de foi.

Daniel voulait l'interrompre; la main de la jeune fille se posa de nouveau sur sa bouche.

— J'irai jusqu'au bout. Mondaine, je ne le suis pas; vous savez mes opinions sur le monde. Laborieuse, avec quel plaisir je travaillerai sous vos yeux et pour vous seul, car, lorsque nous serons mariés, le docteur Nozières n'existera plus, ou, du moins, changeant de nom, il se consacrera au seul client qui l'intéresse désormais. Et vous verrez, Daniel, mon cher fiancé, qu'avec mes soins — vous ne les repousserez plus alors — et le bonheur aidant vous redeviendrez l'homme solide que vous regrettez tant ne plus être.

M. d'Armyngt, une seconde fois, essaya de parler. Elle l'arrêta d'un nouveau geste.

— Si vous jugez à propos de me rejeter de votre vie, je m'y refuse tout simplement. Vous êtes mon bien, je le garde. Vous n'êtes plus libre: l'indépendante que je suis n'admet pas un refus, Daniel!

Elle s'arrêta. Ah! qu'elle l'avait bien convaincu, ouvrant enfin si largement, comme il le souhaitait tant autrefois, sa jeune âme de passionnée, droite et fière. Pierrette apparaissait d'autant plus désirable qu'elle était là, exigeant de lui le droit de se donner. Un irrésistible élan abolit en Daniel toute autre volonté que celle qui s'impose, un de ces élans qui comprennent et partagent toutes les généreuses folies, devant lesquels sombrent les calculs de la froide sagesse.

— Pierrette, je vous aime comme vous voulez l'être; soyez mienne, devenez ma femme; toute mon existence, je me souviendrai que vous êtes venue à moi me recherchant tel que je suis.

Longuement, ardemment, il couvrit de baisers les yeux, le front, tout le beau visage confiant qui se livrait pour la première fois à la douceur de caresses ignorées d'elle jusque-là.

En ce moment, Daniel n'adorait pas seulement la grâce de la femme, la forme exquise, les prunelles gaies et profondes, la bouche hautaine devenue caressante; l'homme respectueux et grave aimait par-dessus tout l'âme vierge qui, pour lui, s'était gardée...

Déjà il se sentait plus fort, plus jeune, heureux divinement. Tout bas, il remerciait le Dieu compatissant de lui avoir envoyé son ange.

Mais il fallait s'arracher à l'extase; l'heure passait. Mlle Nozières n'était pas encore son bien. Daniel savait qu'elle n'avait que le temps de regagner Rive-d'Or avant le crépuscule.

— Ma petite fiancée, dit-il, il ne faut pas retarder le dîner de votre mère.

Sa mère! Pierrette pensa soudain qu'elle ignorait tout de ces choses. Une ombre, puis un sourire, se succédèrent sur son visage transfiguré.

— Oui, vous avez raison, il est l'heure de se quitter, et nous aurions tant à nous dire encore! Mais je reviendrai demain, après le départ de M. Dorsett, auquel je n'ai nullement donné rendez-vous. Ce rendez-vous, votre imagination l'a forgé de toutes pièces, monsieur.

Il riposta:

— Comme la vôtre inventait l'amour de la petite Gerty, pour votre serviteur, mademoiselle.

— Hum, hum, enfin, peut-être était-ce seulement ma jalousie. Je me suis découverte jalouse, Daniel; me connaissiez-vous ce défaut?

— Je crois ne savoir que vos qualités, Pierrette. La jalousie à mon endroit en est une qu'il m'est précieux de voir naître en vous.

Elle sourit.

— Quand parlerez-vous à votre mère, Pierrette? Ce soir? interrogea M. d'Armyngt. Elle va pousser les hauts cris; je serai pour elle le gendre indésirable entre tous; je ne me fais pas d'illusions. Préparez vite les voies à ma demande.

— Non Daniel, je ne parlerai pas ce soir, fit-elle, l'air très réfléchi. J'ai besoin de chercher la formule voulue, pour faire accepter à ma chère maman, sans amener la foudre sur moi, l'annonce de ces fiançailles trop modernes, auxquelles rien ne l'a préparée.

M. d'Armyngt, comme elle, ne put s'empêcher de rire. Les deux fiancés redevenaient enfants, au contact du bonheur qui les animait.

Ils se trouvaient au seuil de la maison; la jeune fiancée s'arrache, en riant, des bras qui l'enlacent, brusque l'adieu et part en courant.

Au bout de la terrasse, elle se retourne; de la main, il envoie un dernier baiser. Elle n'ose y répondre dans la crainte qu'un autre que lui ne surprenne le joli geste caressant et s'engage enfin dans le sentier connu.

***

Malgré ce qu'elle en avait dit à Daniel, Mlle Nozières ne craignait nullement les foudres maternelles, quant à la décision prise en dehors des usages reçus.

Sa mère connaissait assez ses façons d'agir pour s'étonner outre mesure qu'elle arrangeat seule une affaire qui, en somme, la regardait d'abord. Elle aurait fermé les yeux sur l'entente préalable des intéressés.

Non, si Pierrette reculait l'annonce de son mariage avec M. d'Armyngt, c'était dans la crainte d'avoir à entendre des propos blessants qui, de la part de Mme Nozières mécontente, atteindraient de loin celui qu'elle aimait. La jeune fiancée pourrait-elle supporter cela en silence? sans manquer au respect filial qu'elle tenait à observer?

Pierrette voulait se recueillir, peser à l'avance les mots, les réponses aux objections, afin que rien d'irréparable ne pût se produire.

Pour le bonheur de son futur ménage, il fallait préserver l'avenir de tout rapport trop tendu.

Le lendemain matin, ce fut Mme Nozières qui, ne se doutant de rien, ouvrit le feu. Elle vint trouver Pierrette.

— Tu étais hier à la Saulnaie, mon enfant, et tu ne m'as pas dit si nos amis y sont encore?

— Ils sont partis, mère, mais Mr. Jasper y revient aujourd'hui, seul, pour le dernier adieu.

— Ah! fit la châtelaine attentive; il prolonge encore son séjour en France, peut-être?

— Je ne crois pas; il rejoint New-York avec les autres, pour ne revenir que dans de longs mois.

De long mois, disait sa fille.

L'OISEAU BLEU

Il suffit que les jeunes le voient pour vouloir se le procurer. Ce numéro publie "un enfantillage" charmant de Michelle Le Normand intitulé *Lolotte et Chiffon*, le *Questionnaire de la jeunesse* de M. Etienne Blanchard, p. s. s., *Belle bergère*, poésie d'actualité de Lionel Léveillé, la lettre à Marthe, de Mireille, sur *Montcalm*, la *Leçon de nos Monuments*, d'Etienne de Lafond, la *Correspondance* de Fauvette, le concours mensuel, *historiettes et bons mots*, une biographie de l'intendant Talon, etc.

Dans le série de *Nos Chansons populaires*, M. E.-Z. Massicotte, folkloriste, publie cette fois, *Meunier tu dors*, ronde ritournelle, illustrée par Dubois. Un vol de canards passe à tire d'aile, au-dessus d'un moulin qui n'est autre que le vieux moulin de Verchères.

Le feuilleton, *A l'école des héros* de Mlle Marie-Claire Daveluy, fait la joie des jeunes. L'auteur décrit de jolies scènes qui se déroulent dans un cadre pittoresques près des Trois-Rivières.

Abonnement: 50 sous par année. Spécimen gratuit sur demande. Ecrire sans tarder à *l'Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal.

CONTES POUR ENFANTS CANADIENS

Par MARJOLAINE

M. Albert Lévesque, éditeur, annonce la parution d'un nouveau volume "Contes pour enfants canadiens", par Marjolaine, paru dans sa série de livres de prix: "Les Récompenses".

Ce livre, comme les précédents publiés dans la même série, se fait remarquer par son apparence élégante et son format pratique, tout désigné comme livre de récompenses scolaires. Sa couverture artistique en trois couleurs et ses quatorze illustrations intérieures par James McIsaac, lui donnent un véritable caractère de livre de prix que devront apprécier les éducateurs.

Dans ce volume-ci, Marjolaine s'applique à étudier des moeurs et à décrire des paysages bien canadiens. D'une portée morale incontestable, ses histoires et ses contes révèlent la vie intime des gens de chez nous. Les jeunes se délecteront à leur lecture; ils sont écrits pour eux dans une langue simple et claire, imagée et pittoresque.

"Contes pour enfants canadiens" se vend $0.50 l'unité, à la LIBRAIRIE D'ACTION CANADIENNE FRANÇAISE et dans toutes les bonnes librairies.

***

Les Pelouses et les Jardins



A noter: la base à bain d'oiseau

Nécessitent un bon outillage d'arrosage. Tous les arrosoirs RAIN KING sont des arrosoirs à révolution et stationnaire combinés. Sur tous les arrosoirs RAIN KING, les lances sont ajustables séparément, dans n'importe quelle direction et pour n'importe quel volume depuis un léger brouillard vaporeux jusqu'à une averse inondante.

Les arrosoirs RAIN KING envoient plus d'eau sous la même pression et l'envoient plus loin que les autres arrosoirs. Demandez à votre fournisseur.

Rain King

Les arrosoirs ajustables les plus durables

LA PETITE POSTE

ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:—

soixante-quinze sous (75c) par insertion.

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme, ses nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent:—

Mesdemoiselles:

Reine — (Corr. de 25 ans et plus). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Ecila Nitram — Dist. inst. (Corr. hon. célib. ou veuf, bonne éduc. sympathique, ayant pos. lucrative; rep. ass.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Isabelle Dionne — (Corr. ser. dist. de 28 à 40 ans; rep. ass.), Saint Romuald (Lévis), P. Q.

Guite — Dame dist. inst. moyen âge, désire faire connaissance de gentilhommes sobres, à l'aise, rep. ass. C. P. 43, Station R. Montréal, P. Q.

M. de R.— Echangerait correspondance avec monsieur d'environ 50 ans, bonne culture intellectuelle et morale. 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

J. Beaulieu — Brunette, ser. inst. (Corr. jeunes, dist. et sérieux). 25, rue Saint-Alexandre, Longueuil, P. Q.

Marguerite — Brunette, bon. éduc. (Corr. de 20 à 25 ans, hon. bon. position, rep. ass. but: l'avenir le dira). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Marie-Anna Lapointe — Dist. (Corr. dist. de 20 à 25 ans). Poste restante, Saint Joseph d'Alma, Lac Saint Jean, P. Q.

Mahïse — (Corr. et corr'tes de 20 à 30 ans). Poste restante, Chicoutimi, P. Q.

Ruth Debeaujeu — Inst. dist. (Corr. inst. dist.). 5481 avenue Papineau, Montréal, P. Q.

Monique Montreuil — Inst. dist. musicienne. (Corr. dist. inst.). 5481, avenue Papineau, Montréal, P. Q.

Fleur Printanière — Brunette élég. dist. bon. éduc. (Corr. dist. bon. position, de 27 à 35 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Madeleine de Vaudreuil — 22 ans. (Corr. gentils). C. P. 474, Haute-Ville, Québec, P. Q.

Huguette de Bréval — 19 ans. (Corr. dist. de 19 à 30 ans; but intellectuel). Poste restante, Roberval, Lac Saint-Jean, P. Q.

Mimi Printemps — (Corr. dist. de 22 à 28 ans). Poste restante, Saint Frédéric, (Beauce), P. Q.

Linette L.— 21 ans, dist. inst. (Corr. inst. dist. de 21 à 25 ans ou plus). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Anita Leblanc — Institutrice, 28 ans. (Corr. de 30 à 40 ans). 1656, rue Théodore, Montréal, P. Q.

Henriette — Grande, ser. inst. dist. (Corr. de 27 à 35 ans; rep. ass.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Andrée Chenier — Institutrice, dist. (Corr. prof. collecteur préféré). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Fleurette — (Corr. 35 ans et plus). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

LE CŒUR CHEMINE

Cette première déception en préparait une autre bien inattendue. Pierrette continuait, brûlant ses vaisseaux.

— J'ai une confidence à vous faire, maman. Daniel et moi, nous nous aimons. Hier, nos promesses ont été échangées; j'étais si certaine que vous ne refuseriez pas de les ratifier que nous nous sommes fiancés.

Une stupeur profonde paralysa un instant la parole de Mme Nozières, puis l'indignation prévue se fit jour.

— Tu es folle, Pierrette, ou tu veux plaisanter? Le sujet n'y prête pas. M. d'Armyngt! un infirme! il ne peut être question de cela!

— Pardon, mère, vous ne pouvez avoir qu'un seul reproche à faire à l'union que je désire. Oui, Daniel est infirme, et c'est précisément ce qui attire mon cœur vers lui. Mais il est guérissable, du moins en partie. Quand je serai sa femme, Paul et moi tenterons l'impossible, et je crois pouvoir assurer la réussite. Ceci écarté, quoi qu'il arrive, en dehors de cet inconvénient qui ne regarde que moi, je fais le beau mariage.

De plus en plus suffoquée, Mme Nozières regarda sa fille, pensant qu'elle perdait la tête.

Pierrette reprenait avec conviction:

— Oui, toutes les conditions se trouvent réunies, en Daniel, pour en faire le parti désirable, même au point de vue mondain; M. d'Armyngt a été un ingénieur distingué; à New-York, c'est une personnalité; il a fait là-bas une fortune considérable et conserve dans la grande société de constructions aviatrices, dont il reste l'associé, une part de bénéfices et d'actions qui me font pauvre, ma chère maman, en regard de lui.

— Je ne le savais pas riche à ce point, murmura Mme Nozières étonnée.

— Ce n'est pas par lui que je l'ai appris, mais c'est exact. De plus, Daniel est un artiste. Mon portrait, un chef-d'œuvre, va le classer au rang des peintres en renom.

"Enfin, et cela seul me touche, Daniel est notre ami de toujours, nous le connaissons; pas de renseignements à prendre; c'est l'être d'honneur, de délicatesse par excellence, et il m'aime! Avec lui, la famille et mon personnel bonheur sont en sûreté. Vous aurez en lui un fils respectueux, dont vous serez fière, et sa tendresse me fera la plus heureuse des femmes!

La voix de la jeune fille mollit, mais elle sentait qu'elle triomphait déjà des résistances maternelles.

L'amour inspirateur avait su faire vibrer les cordes seules sensibles, chez celle qui l'écoutait. Elevé sur un pareil pavois, Daniel apparaissait à Mme Nozières un tout autre personnage que l'orphelin pauvre de jadis, que l'infirme d'aujourd'hui. Ce millionnaire, cet artiste de talent, pouvait, en effet, donner l'éclat suffisant d'une alliance flatteuse. Si sa fille passait par-dessus la déchéance physique, personne, parmi leurs relations, apprenant les autres avantages, ne pourrait blâmer.

— S'il en est ainsi, mon enfant, conclut-elle, fais comme tu l'entendras; je ne veux que ton bonheur. J'avais pensé pour toi à Mr. Dorsett; il t'aime aussi, je crois, et sa position est superbe.

— Mais Daniel est Français, chère mère, c'est une attirance de plus. Nous avons même patrie, même religion, mêmes goûts. Mr. Jasper et ses sœurs resteront de bonnes relations pour notre ménage. Je pourrai dire, n'est-ce pas, à Daniel, qu'il peut faire sa demande? Il attendait d'y être autorisé. Pauvre garçon! sans famille, personne ne peut la faire à sa place.

Sur la réponse affirmative, et sans autre effusion, les choses furent réglées ainsi.

La petite Josée est informée par sa tante.

— Tu vas te marier avec le monsieur en petits morceaux? s'exclama-t-elle effarée! tu pourras pas le toucher sans le casser davantage! c'est pas commode un mari comme ça!

Pierrette, qui l'a prise sur ses genoux, ne comprend pas d'abord; elle interroge l'enfant; que veut-elle dire?

Celle-ci explique la représentation qu'elle se fait de Daniel; elle n'a pas osé en parler jusqu'ici, mais, puisque sa jolie tante veut l'épouser, il faut bien que Josée exprime ses craintes.

La jeune fiancée est prise d'un fou rire. Elle embrasse l'enfant avec passion.

— Sois tranquille, ce n'est pas un homme en petits morceaux, ton futur oncle; tu pourras te mettre sur ses genoux et l'embrasser, il est très solide. Mais, ma petite chérie, ne raconte à personne qu'à moi ton idée baroque: cela ferait peut-être de la peine à mon mari d'apprendre que tu te le figurais en miettes.

Josée promet; au fond, elle est un peu honteuse d'avoir été "baroque".

L'espoir de porter la traîne du manteau de cour de la mariée fait une heureuse diversion.

Quant à Paul Mudry, les fiançailles de sa jeune belle-sœur avec Daniel ne l'étonnent pas, mais l'émeuvent profondément. Pierrette et sa petite Josée sont les deux affections de ce cœur d'homme fermé aux autres tendresses de la vie.

Il fait grand cas de M. d'Armyngt; le jeune homme est très haut dans son estime; que Pierrette, telle qu'il la connaît, ait su l'apprécier plus que tout autre lui semble chose toute naturelle; son cœur est si bien fait pour consoler! Si Dieu ne brise pas ce bonheur, cette entente mutuelle, comme il a rompu les siens, ils seront de ceux si rares qui fondent les foyers bénis.

Aussi c'est d'une façon charmante et toute fraternelle que le grand chirurgien les a félicités de s'être choisis.

***

Pierrette a aimé tout d'abord Daniel pour sa détresse, son isolement, l'angoisse qu'il dérobait avec tant de secrète vaillance Douée d'une rare intelligence, d'une originale mais foncière valeur doublée d'un grand fonds de sérieux, l'existence particulière qu'elle s'était donnée n'avait fait qu'affermir et cultiver ses instincts d'enfant.

La souffrance l'attire. Elle est de ces femmes d'élite en lesquelles existe l'admirable besoin de dévouement, d'abnégation, qui porte l'âme à son insu au-devant de toute les douleurs.

Ceci, et la connaissance qu'elle a de la vie, lui permet d'envisager sans trouble et dans toute son étendue le rôle qu'elle a assumé. En possession de tout son jugement, Pierrette se dit qu'elle n'aura jamais re regrets.

L'avenir ne l'effraie en rien; elle ne redoute pas le réveil des désillusions. Les courageux devoirs tiendront leur place, sans doute; Pierrette le sait et les accepte. Les joies de l'amour nouvellement goûtées y mêleront tant de douceur...

Jamais, jusqu'à ces heures exquises qui viennent de s'écouler, elle n'aurait cru bon à ce point la sensation d'être enfin comprise et de donner tout son cœur.

Quel être délicat et tendre lui est apparu dans l'homme d'aspect plutôt austère et froid que l'amour transforme!

En se promettant à Daniel, Pierrette lui apporte les joies sur lesquelles il ne comptait plus; mais que dire du bonheur qu'elle-même ressent par lui, qui sait tant aimer et le dire!

"Je ne me défends plus contre vous, Pierrette, lui disait-il hier, mais je ne mérite pas une femme telle que vous"!

Ah! qu'il mérite bien, au contraire; se dit-elle, d'avoir l'épouse aimante et dévouée qu'elle s'est juré d'être! qu'il mérite de posséder le foyer paisible, réconfortant et doux, peuplé d'angelots roses, s'il plaît à Dieu!

Daniel ne connaîtra plus les terribles heures de contrainte. L'amour confiant le dilate déjà. Ensemble, malgré les épreuves de ce monde, auxquelles nul ne peut espérer se soustraire, ils sauront, appuyés l'un sur l'autre, goûter quand même la paix sereine des sommets!

FIN

L'amitié mondaine est faite de deux indifférences qui se serrent la main.

— Emile FAGUET

Arlette de Renancourt — (Corr. et corr'tes de 25 à 30 ans, dist. et inst.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Brunette — Dist. ser. (Corr. dist. ser. sobre, de 28 à 30 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Béatrice Fournier — (Corr. de 25 à 27 ans). C. P. 47, Beauceville Est, P. Q.

Jerry Martin — Belge, 22 ans. (Corr. ang. ou franc. but: distraction; rep. ass.). C. P. 474, Haute-Ville, Québec, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent:—

Messieurs:

Guy — (Corr'tes dem. 18 à 25 ans; rep. ass). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Georges — (Corr'tes dem. inst. dist. rep. toujours). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Jean Lamy — 46 ans, inst. (Corr'tes inst. dist. un peu d'avoir, de 35 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Placide — Veuf. (Corr'te veuve ou fille dans la quarantaine, de Montréal ou des environs seulement; aucune rep. au loin; but ser.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Marcel de Costello — Dist. ser. (Corr'tes de 18 à 23 ans, inst. dist. rep. à toutes; but: l'avenir le dira). Poste restante, Richmond, P. Q.

Jules Verne — 29 ans, inst. dist. bon. position. (Corr-tes inst. dist.). Poste restante, Rivière-du-Loup-Centre, P. Q.

R. C.— (Corr'tes de 24 à 29 ans, dist. inst. de bon. famille, but: l'avenir le dira). La Reine, (Abitibi), P. Q.

Jean Dubé — 29 ans. (Corr'tes de 21 à 29 ans). C. P. 13, Station T. Montréal, P. Q.

Louis d'Iberville — (Corr'tes dist. de 18 à 22 ans; but: distraction). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

J. Philber — Veuf, 37 ans, dist. ser. bonne pos. (Corr'tes 25 à 35 ans, préf. veuve, dist. gaies, bon. société, but ser.). C. P. 3, Bureau de Poste Central, Québec, P. Q.

Jean d'Ombre — (Corr'tes, tous sujets, rep. ass.). C. P. 68, Station N, Montréal, P. Q.

LA REVUE MODERNE

est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Etudes Graphologiques

Par Guy RISSLER

Nous ne publierons plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qu'intéresse cette science pourront, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargerons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et l'ADRESSE POSTALE) devra accompagner chaque envoi.

TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir, — des déductions, bien entendu, non, des prophéties. — Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE:
75c

ETUDE DETAILLEE:
$1.25

AVEC ORACLE:
$1.50

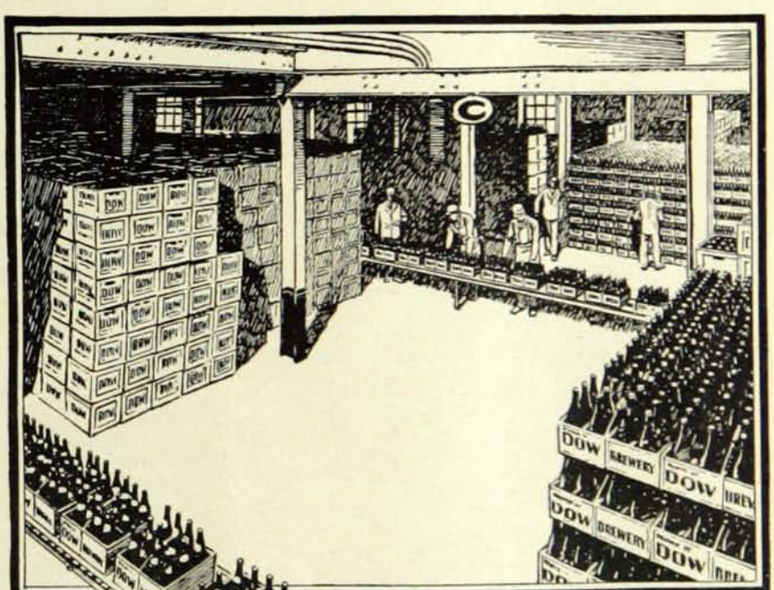
GUY RISSLER,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Et Voilà!

L'Histoire d'une Bière

C'EST dans la salle d'expédition que commence le dernier chapitre de "L'Histoire d'une Bière".

Les salles d'entreposage des bouteilles pleines et des boîtes en carton sont toutes deux la scène d'une incessante activité, dans la Brasserie Dow, alors que les convoyeurs apportent, pour la livraison, les bouteilles fraîchement étiquetées de Bière Dow "Old Stock". Dans la première salle, les bouteilles arrivent dans des boîtes ou des paniers de bois, pour livraison locale, tandis que dans la deuxième, les bouteilles sont soigneusement empaquetées dans des boîtes en carton, pour livraison en dehors de la ville.



La 16ème d'une Série

Dans ces deux salles, les bouteilles sont empilées avec ordre, jusqu'à ce que le moment soit venu d'en faire la livraison. Elles sont alors de nouveau placées sur les convoyeurs qui, cette fois, les dirigent hors de la brasserie, sur les plates-formes de chargement où les attendent les camions.

Et c'est ainsi que la Bière entreprend le voyage qui lui permettra d'arriver à sa destination définitive et de remplir le rôle pour laquelle elle a été fabriquée—c'est-à-dire d'apporter au consommateur les bienfaits de ses qualités vivifiantes, satisfaisantes, hygiéniques et rafraîchissantes.



Bière

Dow

"Old Stock"

UNE DOW, OU DEUX, CHASSE LES BLEUS!

CHEZ NOUS



La vieille église de Bonsecours

Construite en 1771, cette vieille église historique fut autrefois le centre du plus beau district résidentiel de Montréal et, plus tard, des grands magasins. L'église que nous connaissons aujourd'hui date de 1885, année de sa rénovation. La Brasserie Molson, fondée en 1786, existait alors depuis 99 ans.

MOLSON

"La Bière Que Votre Arrière-Grand-Père Buvait"

FONDEE A MONTREAL EN 1786

LA CIE D'IMPRIMERIE DES MARCHANDS, LIMITEE, MONTREAL